
DITTON PARK.

NOUVEAU VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Par L. G. DE LA BARBINAIS.

Enrichi de plusieurs Plans, Vûes & Prespectives des principales Villes & Ports du Perou, Chily, Bresil, & de la Chine,

AVEC

Une Description de l'Empire de la Chine beaucoup plus ample & plus circonstanciée que celles qui ont parues jusqu'à present, où il est traité des mœurs, religion, politique, éducation & commerce des peuples de cet Empire.

Et deux Memoires sur les Royaumes de la Cochinchine, de Tonquin & de Siam.

TOME TROIS.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue saint Jacques, à la Science.

M. DCCXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

NOUVEAU

VOYAGE

AU

TOUR DU MONDE.

LETTRE QUATORZIE'ME.

A la Baye de tous les Saints, le 24. Novembre 1717.

LA datte de cette Lettre vous fera connoître, Monsieur, que je m'approche de votre monde, & que j'ai enfin

achevé, après bien des travaux, le tour de l'un & de l'autre Hemiſphere. Je me perſuade que ſi j'avois fait ce beau Voyage, il y a 60. ans, on m'auroit fait l'honneur de parler de moi dans les Gazettes, ou dans le Mercure Galant: que ſçai-je? On m'auroit peut-être annoncé à la Foire ſaint Germain comme un animal rare, venu des Pays lointains: mais par malheur tout le monde ſe mêle aujourd'huy de faire le Tour du Monde, & comme dit Horace.*

Necquicquam Deus abſcidit
Prudens Oceano diſſociabili
Terras, ſi tamen impiæ
Non tangenda rates tranſiliunt vada.

Excuſez ce petit mot d'érudition, il eſt peut-être mal placé, mais je ne l'effacerai pas.

Je vais maintenant vous faire part de nos avantures maritimes, & des dangers que nous avons

* *Ode III. Liber 1.*

courus depuis dix mois. Nous partîmes du Port d'Emoüy le 12. Fevrier de cette année, & nous faillîmes à faire naufrage avant même que d'être hors du Port; notre Vaiſſeau ayant touché rudement ſur une roche qui eſt à la pointe de l'*Eſt* de l'Iſle de Colomſou, où le courant de la Riviere nous entraîna malgré nous. Notre deſſein, & la veritable manœuvre étoit de ranger l'Iſle d'Emoüy plûtôt que les Côtes de Colomſou, mais le Vaiſſeau étoit ſi embarraſſé & ſi mal leſté que tout l'art devint inutile. Il ſurvint un moment après une bouraſque qui coucha le Navire ſur le côté; il fallut amener les voiles & jetter l'ancre au milieu de la Baye, environ à deux lieües de la Ville.

Les Marchandiſes n'étoient point un leſt ſuffiſant, & il étoit impoſſible que le Vaiſſeau pût tenir la Mer en cet état: on remé-

dia promptement à cet inconvénient, en faiſant un nouvel arrimage, & en mettant les Caiſſes les plus peſantes deſſous les plus legeres, ce que la précipitation de notre départ nous avoit fait ometttre. On leſta le Vaiſſeau de gros ſable au deffaut des pierres qu'on ne pût trouver dans cette Baye, & pour empêcher que ce ſable ne ſe répandît dans le fond de cale, & n'endommageât les pompes, on le renferma dans des ſacs d'oſier ; précaution qu'on doit toûjours avoir quand on eſt contraint par la neceſſité de ſe charger de ce mauvais leſt.

Nous reſtâmes cinq jours dans cette Baye. Les Chinois venoient pendant la nuit nous offrir differentes Marchandiſes à un prix fort modique, mais il n'étoit plus tems, & nous n'avions plus d'argent. *

* Quelques particuliers néanmoins achete-

Le 17. nous mîmes à la voile à la faveur d'un vent de *Nordest*, & nous fîmes route au *Sudest* pour éviter une roche qui est au milieu de la Baye. La Mer étoit fort agitée ; nos miseres recommencerent, & contre ma coûtume je sentis que mon cœur étoit foible. Je fixai le point de mon départ aux Isles qui forment l'entrée de la Baye d'Emoüy, lesquelles sont situées à 24. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale, & à 153. degrez de longitude.

Toute cette Côte me parut habitée & très-peuplée ; j'en jugeai par le nombre des gros Bourgs & des Villages que j'apperçûs. La Mer, qui est fort poissonneuse le long de cette plage, étoit couverte de Batteaux de Pêcheurs, qui tendoient leurs filets

rent quelques petits Lingots d'or ; le profit est certain sur cette sorte de Marchandise, & il y a toûjours 50. ou 60. pour cent de benefice.

jusqu'à six lieües loin de terre.

Le 19. les vents furent fort variables depuis le *Sudest* jusqu'au *Nordest*. Nous observâmes la latitude de 21. degrez 14. minutes.

Le 20. le vent cessa. Nous sondâmes à la vûe de terre à 30. brasses de profondeur. A midy le vent se leva du côté de l'*Est*, & un brouillard épais nous ayant dérobé la vûe de plusieurs Isles que nous voulions reconnoître pour regler notre route, nous ne pûmes découvrir l'Isle *Montanao*, qui est à l'entrée de la Riviere de *Canton*. Toute cette Côte est située *Nordest* cinq degrez *Nord*, & *Sudouest* cinq degrez *Sud*. La variation de l'aiguille est dans ces parages de 2. degrez 30. minutes vers le *Nordouest*.

Le 22. nous observâmes la latitude qui étoit de 20. degrez 48. minutes, & la longitude fut de 128. degrez 20. minutes. Nous

apperçûmes alors une Isle fort grande au N° $\frac{o}{c}$ N. environ à dix lieües de distance ; on la chercha vainement sur les Cartes , elle nous parut pourtant assez grande pour meriter d'y être.

Le 23. l'air se couvrit de nuages, & nous perdîmes la terre de vûe. On sonda à 70. 75. & 60. brasses. On fit route vers le soir à *Ouest Sudouest*, pour reconnoître l'Isle d'Aynam, dont la vûe est necessaire pour s'assurer du passage entre le Paracel & la Côte de la Cochinchine. Le Paracel est un banc de rochers qui s'étend fort loin, & dont l'approche est très-dangereuse.

Le 24. nous apperçûmes au point du jour l'Isle d'Aynam, à 5. lieües de distance : cette Isle est fort haute & bordée de plusieurs autres petites Isles, ausquelles les Geographes, ni les Voyageurs

n'ont point encore donné de nom. *

Le 26. nous nous trouvâmes enfoncez dans une eſpece de Golphe, & la terre parut de tous côtez. On ſonda à 50. braſſes, à 5. lieües environ de diſtance. Nous vîmes un nombre preſqu'infini de Barques & de Vaiſſeaux Cochinchinois, dont pluſieurs s'approcherent de nous à la portée d'un fuſil, mais aucun n'oſa nous aborder, quelques ſignes que nous leur fiſſions. Il nous auroit été aiſé d'armer notre Chaloupe & d'aller ſçavoir ce qu'ils vouloient, mais cela auroit retardé notre route, & le vent nous étoit ſi favorable, que nous voulûmes en profiter. La fabrique de ces Vaiſſeaux me parut ſemblable à celle des Vaiſſeaux Chinois, mais les

* J'ai vû une belle Relation de cette Iſle écrite par M. Gardin, qui y a fait un long ſejour. Comme il a deſſein de la donner au Public, c'eſt à ſon Livre que je vous renvoye.

Cochinchinois avoient le teint plus baſanné, & étoient, à mon avis, plus laids que les Chinois: auſſi ce climat eſt-il beaucoup plus chaud que celui de la Chine. Nous vîmes pluſieurs ſerpens & des Couleuvres fort groſſes que les Rivieres de la Cochinchine avoient ſans doute entraînées dans la Mer. Je ne ſçai comment ces animaux peuvent vivre dans l'eau ſalée: il eſt vrai qu'ils ont peu de mouvement, & nos Matelots en ayant pris quelques-uns, à peine pouvoient-ils ramper ſur le Tillac; cependant ils ſont vivans, & il y a beaucoup d'apparence qu'ils vivent long-tems dans la Mer. Ce qui me ſurprend encore eſt que les poiſſons, dont ces Mers abondent, ne les mangent point.

Toutes les Iſles qu'on trouve le long de cette Côte ſont beaucoup plus voiſines de la terre

qu'elles ne ſont marquées ſur les Cartes, & les courans, juſqu'à l'Iſle d'Aynam, ne portent point au Sud avec tant de rapidité que les Inſtructions le marquent: mais comme les courans ſont plus ou moins forts, ſelon la qualité du vent, il ne faut pas s'en tenir aux Inſtructions.

Le 28. au matin les ſentimens de nos Pilotes furent fort partagez à la vûe de deux Iſles que nous ne pouvions trouver ſur nos Cartes. Les uns diſoient que ces Iſles étoient celles de *Pulo Canton* *; les autres ſoûtenoient le contraire, parce qu'elles étoient trop près de la terre, & que les Cartes les marquent beaucoup plus éloignées. J'ai remarqué que ceux d'entre les Pilotes qui ont les meilleurs poumons & qui jurent le mieux, remportent toûjours le prix de l'éloquence, &

* *Pulo*, en langue Malays, veut dire Iſle.

entraînent les autres à leur opinion. C'eſt une eſpece d'art oratoire, une douce perſuaſion qui n'eſt propre qu'aux gens de ce métier. Pendant cette diſpute, nous apperçûmes un Vaiſſeau entre la terre & nous. Le bruit avoit couru avant notre départ de la Chine qu'il y avoit un Forban dans ces Mers, & comme ce Vaiſſeau pouvoit être celui que nous devions craindre, on ſe prépara au combat. Nous tirâmes un coup de Canon en arborant notre Pavillon, & nous nous approchâmes aſſez près du prétendu Pirate pour reconnoître que la fabrique de ce Navire étoit Portugaiſe. Cependant comme il n'arboroit point de Pavillon, & qu'il continuoit tranquillement ſa route, nous étions prêts à l'attaquer & à faire feu ſur lui, lorſqu'enfin il amena une partie de ſes voiles & arbora un Pavillon Portugais.

Nous envoyâmes un Officier à bord qui rapporta que ce Vaiſſeau venoit de *Macaô*, & qu'il alloit dans le Golphe de Siam. Le Capitaine qui étoit Portugais, & par conſequent Pilote & experimenté dans ces Mers, aſſura que les Iſles que nous voyions étoient celles de *Pulo Canton*. Il fit pluſieurs corrections ſur nos Cartes qui nous furent fort utiles dans la ſuite, ſurtout pour l'entrée du détroit de *Banca*.

Le Portugais s'offrit de nous ſervir de guide pendant quelques jours, & nous dit qu'il y avoit entre ces Iſles & la terre ferme un paſſage facile, & qui abregeoit le chemin. Mais après quelques déliberations nous aimâmes mieux aller moins vîte & avec plus de ſûreté. Le Vaiſſeau Portugais étant petit & conſtruit à plates varangues, pouvoit paſſer aiſément par un Canal peu profond;

mais il n'en étoit pas ainsi du nôtre qui tiroit seize pieds d'eau. Nous remerciâmes le Capitaine Portugais, & comme nous nous étions trop engagez dans le Golphe, nous louvoyâmes en faisant route au *SSE* pour doubler le Cap le plus oriental des Isles de *Pulo Canton.*

Le 4. de Mars à trois heures après midy nous nous trouvâmes entre *Pulo Cesir* de terre & *Pulo Cesir* de mer. La sonde étoit de dix brasses. Nous eûmes alors une allarme qui dura peu, mais qui fut chaude. Les Matelots qui étoient en sentinelle s'écrierent tout d'un coup qu'ils voyoient à une distance peu considerable un écueil sur lequel le Vaisseau alloit se briser. Je dormois alors, parce que les dangers qui sont si frequens dans ces parages ne me permettoient gueres pendant la nuit un sommeil tranquille. Un cri terrible d'ar-

rive tout me reveilla en ſurſaut. Le tumulte, la confuſion, la crainte de la mort que je vis peinte ſur le viſage de tout le monde m'épouvanterent de telle ſorte, que je fus long-tems ſans pouvoir rappeller mes eſprits. Cependant le danger étoit imaginaire, & il eut été preſqu'impoſſible de l'éviter s'il avoit été réel; car il n'eſt pas aiſé de faire tout d'un coup changer de route à un Vaiſſeau, à cauſe de la détermination violente de ſon mouvement. Loin de reprocher aux Matelots leur terreur panique, on les exhorta à renouveller leur attention, & à donner avis des moindres apparences de danger qu'ils connoîtroient, aux riſques d'avoir de fauſſes allarmes.

On ne peut naviger avec trop de prudence dans ces Mers; les écueils y ſont infinis, & elles ſeroient impraticables ſi la ſonde

ne servoit de guide. Nous fîmes route à *Oso* pour chercher une profondeur plus considerable, & nous trouvâmes en effet 15. & 20. brasses un quart d'heure après.

Le 5. nous gouvernâmes au S. $\frac{1}{4}$ SE, & les Pilotes crurent qu'en tenant cette route, nous pouvions aisément passer au large de *Pulo Condor*. Vers la moitié de la nuit il se leva un vent frais, & nous navigions avec une entiere securité, croyant être à plus de 30. lieues à l'*Est* de *Pulo Condor*. Je dis à un Officier avec qui je me Promenois alors sur le Château de Pompe, qu'il me sembloit voir un Vaisseau à la voile, autant que l'obscurité pouvoit me le permettre. Ayant jetté la vûe du côté que je lui marquois, au lieu de me répondre, il cria d'une voix forte, qu'il falloit arriver, & que nous étions perdus. Jamais danger ne fut plus évident, ni plus

prochain; car si le Vaisseau avoit fait encore une demie lieüe, nous perissions sans ressource. Malgré les tenebres, nous vîmes la terre de toutes parts. On jetta l'ancre avec bien de la peine, parce que n'ayant point prévû cet accident, les manœuvres se trouvoient embarrassées. Le jour qui parut trois heures après nous montra *Pulo Condor*, desorteque nous pouvions distinctement remarquer son rivage, & la Mer qui se brisoit contre les écueils dont il est bordé.

Il y eut alors de grands raisonnemens parmi nos Pilotes, qui attribuerent tous, selon leur coûtume, une erreur si considerable aux courans. Pour moi qui ne suis qu'un Apprentif Pilote, quoiqu'à mon entêtement je puisse quelquefois passer pour maître, je rejettai cette erreur en partie sur les courans, en partie sur les

Geographes, qui mettent *Pulo Condor* beaucoup plus à l'*Ouest* qu'il n'est en effet. Les observations que nous fîmes justifient cette opinion. La variation étoit de cinq degrez vers le *Nordouest*, la latitude de huit degrez dix minutes, à huit lieues de distance, & la longitude de 122. degrez 58. minutes.

Pulo Condor est une Isle fort haute, qui paroît aride du côté de l'*Ouest*, mais qui est couverte d'arbre du côté du Nord, où les Anglois ont une Factorie pour le commerce de Siam & de la Cochinchine. Il y a aussi plusieurs autres petites Isles dont elle est environnée; & ce que j'avois pris la nuit pour un Vaisseau à la voile étoit un rocher haut & droit qui se termine en piramide. Au reste nous navigions fort cavalierement, pour ne pas dire en étourdis, & je crois que dans des Mers

comme celles-là, où les vents & les courans ſont variables, la prudence demande qu'on paſſe la nuit à l'ancre plûtôt que de ſe riſquer à aller pendant l'obſcurité briſer ſon Vaiſſeau ſur quelque écueil. Le proverbe qui dit qu'*il vaut mieux arriver une heure trop tard qu'un quart d'heure trop tôt*, ſe doit entendre à la lettre ſur la Mer.

Le huitiéme les courans porterent tantôt au *Sud*, tantôt à l'*Oueſt*, & nous prolongeâmes la terre de Malaya. Nous vîmes *Pulo Capas*, au Nord duquel il y a une Roche qui reſſemble à un Vaiſſeau à la voile, lorſqu'on en eſt à cinq lieues de diſtance. Ces Iſles ſont ſituées plus au Sud que les Cartes ne le marquent. La ſonde fut de 35. braſſes, à trois lieues de *Pulo Capas*, & depuis le cinq de ce mois juſqu'au neuf nous fîmes route au So $\frac{1}{4}$ S.

Le 9. la chaleur commença à ſe faire ſentir ; nous étions à la latitude de trois degrez 25. minutes, & à 121. degrez 54. minutes de longitude. Nous approchions de la Ligne Equinoctiale; la pluie nous incommodoit beaucoup, parce que les nuages obſcurciſſoient l'air, & nous empêchoient de reconnoître pluſieurs Iſles dont la vûe étoit neceſſaire pour s'aſſurer de l'entrée du détroit de *Banca*.

Le dixiéme nous fîmes route au *SSE* à la vûe de la terre de *Malaya*. On ſonda à 45. braſſes, & nous apperçûmes une Iſle qui cauſa encore de grandes diſputes parmi nous. Il y a des Pilotes qui ſont quelquefois ſi opiniâtres, ou ſi ſcrupuleux, que ſemblables aux Medecins, ils veulent que tout ſe faſſe ſelon les regles de l'art. Ceux-là ne vouloient point que cette Iſle fut *Pulo Timon*, parce

qu'elle nous paroiſſoit beaucoup plus au Sud qu'elle ne l'eſt ſur les Cartes. Néanmoins ceux qui par l'experience que nous avions déja faite, avoient remarqué que toutes ces Iſles étoient mal ſituées ſur les Cartes, furent d'un avis contraire; & ce qui acheva de faire connoître que c'étoit-là *Pulo Timon*, fut la connoiſſance que nous eûmes une heure après de deux autres Iſles, dont l'une s'appelle *Pulo Pian*, & l'autre *Pulo Hau*. Les courans porterent tout le jour vers le Sud avec beaucoup de rapidité.

Le 11. il ſe leva un vent frais qui tempera la chaleur de la Ligne Equinoctiale.

Le 12. nous nous approchâmes de la terre à la ſonde de 18. & 19. braſſes, & nous vîmes pluſieurs Iſles qui ſont ſituées à l'embouchure du détroit de *Malaca*. La pointe du Sud de l'Iſle de *Lingam*

restoit à *Ouest Sudouest* à 5. lieues de distance. Toutes ces Isles forment une perspective charmante, elles sont couvertes d'arbres qui sont toûjours verds : cependant j'en crois le sejour incommode & mal sain à cause de la chaleur excessive de ce Climat. Ce même jour nous crûmes, selon notre estime & selon nos observations, être sous la Ligne Equinoctiale, à 122. degrez 20. minutes de longitude. Nous éprouvâmes trois Saisons dans un mois. Je vous ai déja dit, Monsieur, qu'en partant de la Chine le froid se faisoit vivement sentir : vers les 14. degrez de latitude Septentrionale, c'est-à dire, 15. jours après notre départ, nous eûmes le Printems, & à la fin du mois un Eté brûlant, & une chaleur presqu'insuportable.

Le 23. la pluye & l'orage raffraichirent l'air. Je ne sçai com-

ment on oſe ſe guider ſur les vûes ou perſpectives d'une terre qu'on deſſine ſur mer. Nous avions des Plans levez par de très-habiles gens, & néanmoins les terres & les montagnes ne paroiſſoient point à nos yeux telles qu'ils les avoient deſſinées. Pour moi je ſuis perſuadé que ſi deux Ingenieurs levent dans deux Vaiſſeaux differens le Plan d'une même terre, ce plan ou cette perſpective ſera differente, ſi la diſtance des deux Vaiſſeaux eſt ſeulement d'une demie lieue : enſorte que pour ſe ſervir utilement de tous les plans qu'on porte ordinairement ſur la mer, il faudroit que le Vaiſſeau où l'on eſt ſe trouva juſtement au même point, & pour ainſi dire, au même Zenith où étoit le Vaiſſeau ſur lequel les plans ont été levez, ce qui eſt moralement impoſſible. Je crois auſſi que depuis la Chine juſqu'au détroit de la

ſonde, la ſonde & la latitude ſont les meilleurs guides, car il faut peu ſe fier aux courans qui ſont variables, ſelon les Saiſons, & qui ne portent pas toûjours au rumb de vent ſuppoſé avec la même force.

Vers le ſoir il ſe leva un vent fort, mais la Mer reſta tranquille, & ne fut preſque point agitée. Nous vîmes ſept Iſles peu diſtantes les unes des autres. La ſonde fut depuis 13. juſqu'à 15. braſſes. Le vent ceſſa pendant la nuit.

Le 14. nous reconnûmes d'un côté la haute montagne de *Manopin*, qui eſt dans l'Iſle de *Banca*, & de l'autre côté l'Iſle de *Sumatra*, dont le terrain me parut peu élevé, & couvert d'arbres juſques ſur le rivage.

Nous gouvernâmes au S. $\frac{1}{4}$ SE. ayant toûjours la ſonde à la main & faiſant petites voiles.

Le détroit de *Banca* eſt formé

par les Isles de *Banca* & de *Sumatra*. On trouve à l'entrée du Canal 8. brasses de profondeur. Nous passâmes à 4. lieues de distance de la Montagne nommée *Manopin*, faisant route au S. ¼ SO. Vers les 7. heures du soir on jetta l'ancre à 7. brasses de profondeur, & le fonds étoit de vase mêlée de coquillages. La Montagne de *Manopin* nous restoit au S. SE. & à 5. lieues de distance. Il faut en entrant dans ce détroit éviter également l'approche de l'Isle de *Banca*, & celle de l'Isle *Sumatra*, & prendre le Canal dans une distance égale de ces deux Isles. La sonde regle ensuite la route, & sert de guide pour se maintenir dans le Canal. Nous remarquâmes que les courans portoient vers le Sud avec rapidité.

Le 15. au matin on leva l'ancre, & l'on dirigea la route au SSO. jusqu'à la sonde de 14. brasses.

On

On gouverna enſuite au Sud & au S $\frac{1}{4}$ SO. Lorſque nous eûmes la Montagne de *Manopin* à l'*Eſt*, nous fîmes route au S $\frac{1}{4}$ SE. Plusieurs Brigantins Malays ſuivoient la même route, & nous entouroient de tous côtez. Nous nous diſposâmes à la deffenſe en cas que ces peuples, qui ne vivent que de brigandage, & qui ont ſouvent ſurpris les Vaiſſeaux Hollandois, s'aviſaſſent de nous attaquer. Nous rangions la terre de *Sumatra* à deux lieues environ de diſtance, & nous reglions entierement notre route ſur la ſonde. A trois heures après midy un grain aſſez violent nous obligea de jetter l'ancre. Tous les Brigantins Malays firent la même choſe, & ſe rangerent autour de notre Vaiſſeau; cette manœuvre redoubla notre attention. Les courans porterent pendant toute cette nuit vers l'*Eſt Sudeſt*.

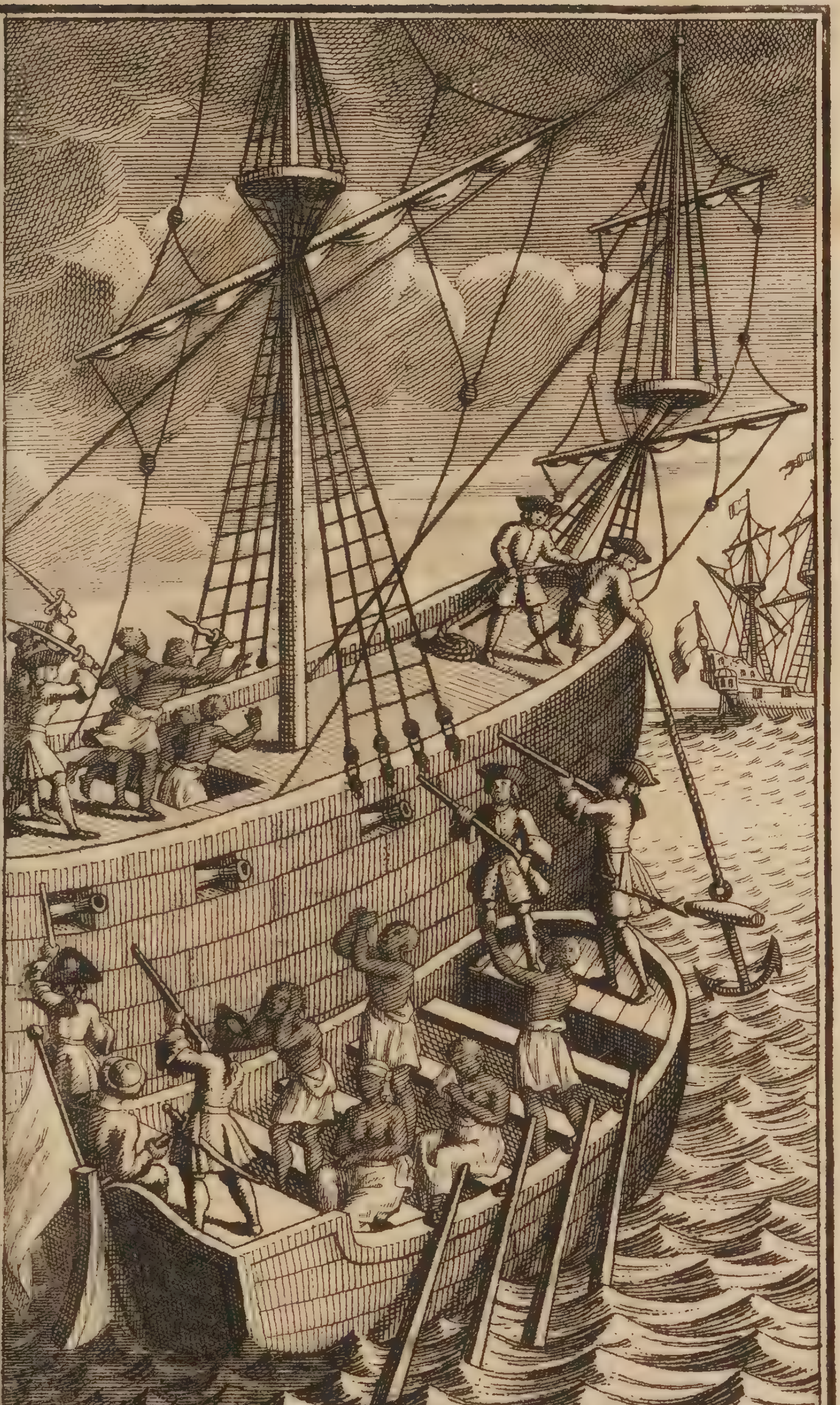
L'Isle de *Sumatra* paroît de ce côté couverte d'arbres jusques sur le rivage, & arrosée de Rivieres qui se jettent dans ce détroit. La plus grande est celle de *Palimbam* dont les eaux sont très-bourbeuses, même après qu'elles sont confondues avec la mer. Le terrain de cette Isle m'a paru fort bas, & je n'y apperçûs aucunes montagnes. On en voit au contraire plusieurs dans l'Isle de *Banca*, lesquelles sont fort hautes, & couvertes d'arbres.

Au reste nous nous éloignions avec soin de cette derniere Isle, parce que le détroit est de ce côté-là rempli de bancs de sable & d'autres écueils très-dangereux.

Le 16. nous mîmes à la voile au lever du Soleil, & après avoir fait cent routes differentes, toûjours guidez par la sonde, nous trouvâmes tout à coup 4. brasses de profondeur, sans sçavoir dé-

ſormais où étoit le Canal dont nous nous étions écartez ſans nous en appercevoir. Irréſolus ſur le parti que nous avions à prendre, nous jettâmes l'ancre, & une heure après, tandis qu'on conſultoit ſur le peril preſent, on s'apperçût que le fond étoit encore diminué d'une demie braſſe, enſorte qu'il ne s'en falloit pas un pied que le Vaiſſeau ne fut échoué. La peur ſe mit de la partie, & augmenta le danger ; les Matelots n'écoutoient plus les ordres de leurs Officiers, chacun commandoit, perſonne n'obéiſſoit. Enfin la neceſſité nous rendit injuſtes, & nous empêcha même de faire des reflexions ſur le peril où nous allions nous expoſer. Nous tirâmes un coup de Canon à boulet ſur un Brigantin Malays qui paſſoit alors entre la terre de *Sumatra* & notre Vaiſſeau. Les Malays amenerent auſſi-tôt leurs

voiles, & nous nous embarquâmes cinq ou ſix dans la Chaloupe avec des armes, ſans ſçavoir encore préciſement ce que nous allions faire, ni quel étoit notre deſſein. Pour moi je crois en vérité que je n'entrai dans la Chaloupe que pouſſé par un premier mouvement dont je ne fus pas le maître. Si-tôt que nous eûmes laiſſé le Vaiſſeau, le Capitaine nous cria avec le Porte-voix de faire tous nos efforts pour amener un Pilote, de gré ou de force. Nous abordâmes ce Brigantin, où il ne parut d'abord que 7. ou 8. hommes qui achevoient de charger quelques petits Canons de bronze. Le Chef de ces Indiens nous ayant demandé par ſignes ce que nous voulions, nous lui répondîmes dans le même langage, que nous ſouhaitions avoir un Pilote pour nous conduire dans le Canal du Détroit, & que nous ne vou-



lions leur faire aucun tort. Alors une vieille femme que je vis aſſiſe dans un coin m'ayant dit quelques mots en jargon Portugais, il lui dit quels étoient nos beſoins & nos intentions, mais elle ne les eut pas plûtôt connus, qu'elle feignit de ne me pas entendre.

Cependant nous avions poſté deux de nos gens à la poupe, & deux à la proue, avec ordre de faire feu ſur les Malays en cas qu'ils nous attaquaſſent avec trop d'avantage. Ceux qui étoient à la proue nous avertirent que le Brigantin étoit emporté par le courant, & que les Malays n'avoient point jetté l'ancre. Heureuſement ils n'avoient pas eu la malice de couper leurs Cables, car s'ils l'avoient fait, nous étions perdus ſans reſſource, comme vous l'allez voir. Nos gens jetterent donc l'ancre, & arrêterent ainſi ce Bâtiment qui

s'étoit déja fort éloigné du nôtre, même hors de la portée du Canon. Nous fîmes ensuite embarquer par force la vieille femme, le Capitaine qui se disoit son fils, sa femme, & deux Malays Matelots, ôtages que nous crûmes necessaires à notre seureté. Comme nous jettions ces gens assez rudement dans notre Chaloupe, ils jetterent quelques cris, & aussitôt plusieurs Malays sortirent du fond de cale avec un visage mécontent & un air si irrité, que nous eûmes peur qu'ils n'eussent formé quelque dessein contre nous. Nous jettâmes tous comme unanimement un regard triste sur notre Vaisseau, & nous vîmes avec douleur qu'il étoit impossible qu'il nous secourut. Cependant il n'y avoit pas à balancer, & il falloit soûtenir la gageure. Quoiqu'en entrant dans le Brigantin nous n'y eussions vû que

ſept ou huit hommes, ils étoient néanmoins plus de ſoixante qui ſortoient du fond de cale avec précipitation, & nous avions lieu de craindre d'être opprimez par le nombre, ſi nous leur donnions le tems de s'aſſembler & de reconnoître leurs forces & notre foibleſſe. Nous chargeâmes ceux qui étoient montez les premiers. Ils tirerent leurs poignards, & parurent réſolus à ſe deffendre. Nous fûmes en même-tems attaquez par derriere par d'autres Malays qui s'étoient cachez dans la chambre de Poupe. Aucuns des nôtres ne fit feu ſeur eux: nous nous contentâmes de les repouſſer à coups de ſabre, & de les contraindre, après une legere reſiſtance, à rentrer dans le fond de cale. Quelques-uns furent bleſſez, & les autres déſarmez. Nous ôtâmes de la chambre de poupe toutes les armes qui y é-

toient en aſſez grand nombre, & dont ils n'avoient pas eu le tems de ſe ſervir, à cauſe de leur ſurpriſe. Nous fermâmes enſuite les écoutilles afin d'éviter une nouvelle attaque. Leurs poignards, dont la lame eſt faite en onde, étoient longs de deux pieds, & j'en crois la bleſſure mortelle. Les Indiens Orientaux ſe ſervent preſque tous de ce poignard, à qui ils donnent le nom de *Cris*.

Notre intention n'avoit point été de leur faire tant de mal, mais nous craignîmes, ſelon beaucoup d'apparence, qu'ils n'euſſent deſſein de nous en faire. Nous les ménageâmes autant qu'il nous fut poſſible, & cette petite avanture auroit été bien plus ſanglante ſi nous nous étions ſervis de nos armes à feu. Quoiqu'il en ſoit notre procedé fut violent, & ces Indiens qui n'entendoient point notre langue, étoient diſpenſez

de juger favorablement de nos intentions, surtout voyant que nous abordions leur Vaisseau à main armée. D'un autre côté la conjoncture où nous nous trouvions rendoit la violence necessaire, & ils nous auroient massacrez si nous nous étions amusez à les convaincre par belles raisons de la droiture de notre intention.

Après cette expedition tout fut calme dans le Brigantin. Nous prîmes toutes les armes que nous y trouvâmes, & les six petits Perriers de fonte qui étoient chargez, & nous les embarquâmes dans notre Chaloupe, dans la crainte qu'ils ne s'en servissent contre nous lorsque nous retournerions vers notre Vaisseau. Le Capitaine du Brigantin, que nous emmenions, donna ses ordres à ses Matelots, & nous partîmes avec ce nouveau Cortege.

Ces malheureux Malays pleuroient amerement. La vieille femme ſeule regardoit tout d'un œil ſec. Elle me dit même d'un ton hardi dans ſon jargon Portugais qu'elle ne craignoit rien, & que ſi nous étions Chrétiens, nous ne ſerions pas aſſez injuſtes pour les arracher du ſein de leur Patrie, & pour les emmener eſclaves. Je tâchai de la raſſurer & de lui faire comprendre que loin de les traiter en eſclaves, on les recompenſeroit de leurs peines, & qu'on leur reſtitueroit tout ce qui avoit été enlevé du Brigantin. Lui ayant enſuite demandé de quel Pays elle étoit, où elle alloit, elle me répondit qu'elle étoit de *Camboa*, Factorie Hollandoiſe, que ſon fils avoit armé le Brigantin pour porter du ris à *Batavia*, dans la grande *Java*, & que les Malays qui y étoient embarquez étoient paſſagers, &c.

Le Capitaine Indien devenu Pilote malgré lui, s'étant mis en devoir de nous retirer du danger où nous étions, fit entendre qu'il falloit lever l'ancre, & aller la mouiller à une portée de fusil plus loin, où nous trouverions six brasses de profondeur. On leva l'ancre, & nous passâmes la nuit dans l'endroit qu'il nous avoit indiqué, parce qu'il étoit trop tard pour oser faire route dans un détroit si dangereux.

Pendant la nuit deux Pilotes s'embarquerent dans la Chaloupe pour sonder autour du Vaisseau, & jusqu'à une lieue plus avant dans le détroit, ne voulant pas nous fier aveuglement à notre Pilote étranger, qui par ignorance, ou peut-être même par malice, pouvoit nous rejetter dans un nouveau péril.

Le 17. nous fûmes fort surpris de ne plus voir le Brigantin Ma-

lays qui s'étoit échappé à la faveur de la nuit. Le Capitaine Indien pleura, s'arracha les cheveux, & nous reprocha la perte de ſon Vaiſſeau, prétendant que les paſſagers Malays avoient profité de ſon abſence pour le lui enlever. Il fit des plaintes ſi touchantes qu'il nous donna de la compaſſion. Cependant de peur de charger notre conſcience d'une pareille injuſtice, nous fîmes toutes ſortes de raiſonnemens pour nous perſuader à nous-mêmes, auſſi-bien qu'à ce pauvre Indien, que le Brigantin s'étoit retiré derriere quelque pointe de l'Iſle *Sumatra*, dans la crainte d'une nouvelle attaque: mais l'Indien ne ſe pouvoit conſoler, & ſon inquiétude vraie ou fauſſe étoit peinte ſur ſon viſage. Il nous pria de le faire mettre à terre à la derniere pointe du Sud de l'Iſle *Sumatra*, & comme nous n'avions

plus besoin de son secours, on se disposa à lui donner cette satisfaction. L'esperance de la liberté, (car il avoit toûjours appréhendé d'être esclave) & les présens que nous lui fîmes, semblerent lui avoir ôté une partie de la douleur qu'il avoit témoigné pendant tout le jour. On lui donna vingt pieces de huit, un sac de biscuit, trois bouteilles de vin, deux flacons d'eau-de-vie, de la poudre & des balles, qu'il avoit demandé pour se deffendre des bêtes fauves qui sont fort communes sur le rivage de *Sumatra*. On lui restitua ses Canons, ou Perriers de bronze, les Lances & trois fusils que nous avions enlevez de la chambre de Poupe de son Vaisseau, & il s'embarqua avec sa troupe dans notre Canot.

Le desir de contempler de plus près l'Isle de *Sumatra* m'engagea à m'embarquer aussi avec trois

Officiers qui ſervoient d'Eſcorte à nos Indiens. Nous nous armâmes chacun d'un fuſil & d'un ſabre, & nous mîmes à la voile, faiſant route vers *Sumatra*, tandis que notre Vaiſſeau continuoit la ſienne à petites voiles pour doubler la derniere pointe du Sud de cette Iſle, où finit le détroit de *Banca*. Nous nous approchâmes de terre à une portée de fuſil. Le rivage étoit bordé d'un grand banc de vaſe, où nous nous engageâmes, & d'où nous ne nous retirâmes qu'avec beaucoup de peine. Il nous fut impoſſible de toucher au rivage, & nous côtoyâmes l'Iſle dans l'eſperance de trouver quelque lieu commode pour faire débarquer nos Indiens, dont l'impatience augmentoit à meſure que les moyens nous manquoient de leur procurer la liberté.

Nous avions déja fait plus

d'une lieue de long de ce rivage, lorſque nous apperçûmes une petite Pirogue qui navigeoit ſur la vaſe. L'Indien qui la conduiſoit l'abandonna ſi-tôt qu'il nous eut apperçû. Nous nous approchâmes encore du rivage juſqu'à un pied de profondeur. Un de nos Indiens s'étant dépouillé, voulut eſſayer s'il pourroit gagner la terre en courant legerement ſur la vaſe, mais il ne fut pas plûtôt entré dans l'eau qu'il enfonça juſqu'au col; on le retira, & nous continuâmes notre route.

Le rivage étoit planté d'arbres, dont les racines étoient couvertes de cette vaſe qui bordoit toute la Côte. Nous vîmes pluſieurs Chats-Tigres, des Herons & d'autres animaux qui nous firent connoître que la précaution que le Capitaine Indien avoit eu de demander de la poudre, n'étoit pas mal fondée.

Enfin après avoir vogué plus de deux heures, nous touchions presque à la pointe du Sud de l'Isle lorsque notre Vaisseau jetta l'ancre, & nous fit un signal, auquel nous ne comprîmes rien d'abord, mais qui devint intelligible un moment après. Nous doublions la pointe du Sud lorsque nous apperçûmes une petite Galiotte à rames qui navigeoit le long de la Côte, & qui venoit à notre rencontre. Nous ne sçavions quel parti prendre : nous n'étions que six hommes armez dans le Canot, le reste des Matelots n'avoit que ses rames pour toute deffense. Cependant nous resolûmes d'aborder cette Galiotte, voulant, à quelque prix que ce fut, nous débarasser des Malays qui commençoient à nous être incommodes. Nous avions l'avantage du vent, & nous en profitâmes pour mettre la Galiot-

te entre la terre & nous.

Cependant l'allarme étoit dans notre Vaiſſeau, où l'on crût que cette Galiotte ne manqueroit pas de nous attaquer, lorſque les Indiens ſe ſeroient apperçûs de notre petit nombre. On arma la Chaloupe, où preſque tous les Officiers & les Paſſagers s'embarquerent pour accourir à notre ſecours. Ils avoient déja fait la moitié du chemin lorſque nous abordâmes la Galiotte. C'étoit un Bâtiment ras & ſans Canons. Nous y vîmes une vingtaine d'Indiens à demi nuds, au milieu deſquels il y avoit une eſpece de petit Prince ou Gouverneur d'un Canton de *Sumatra*. Nous couchâmes en joue ce grave perſonnage à qui la peur ſembla ôter la raiſon. Ses gens auſſi épouvantez que lui, reſterent immobiles, & ſe crurent perdus ou maſſacrez, tant notre abord avoit été bruſ-

que. Ils avoient pourtant un grand nombre d'armes, des *Cris* ou poignards ſemblables à ceux dont je vous ai déja parlé. La vieille femme qui étoit avec nous les raſſura & parla avec eux pendant quelque tems. Leur Chef, après cette converſation, porta ſes mains à ſa tête & nous ſalua à la maniere des Maures. Cette courtoiſie n'empêcha point que deux des nôtres ne ſe tinſſent toûjours dans une poſture capable de l'intimider. Il étoit revêtu d'une longue robe de toille peinte, un grand chapeau tiſſu de joncs couvroit ſa tête, & la garantiſſoit des ardeurs du Soleil. Ses doigts étoient chargez d'anneaux & de petites Emeraudes. La plûpart de ſes gens étoient nuds, à la reſerve de ce que les peuples les plus ſauvages ont ſoin de tenir couvert.

Nos Indiens nous prierent de

les laiſſer dans cette Galiotte, parce qu'en remontant le détroit ils eſperoient retrouver plus faci-lement leur Brigantin. Nous leur accordâmes volontiers ce qu'ils demandoient : on leur donna les proviſions que nous avions em-barquées, leurs ſix Perriers, &c. Mais parce que la rencontre de la Galiotte nous avoit obligez à charger leurs fuſils, nous les dé-chargeâmes avant que de les ren-dre, de peur qu'ils ne s'en ſerviſ-ſent contre nous. Ceux qui ve-noient à notre ſecours ayant en-tendu cette décharge, & croyant que nous étions aux mains avec ces nouveaux Indiens, firent plu-ſieurs efforts pour ſe joindre à nous ; mais les vents & les cou-rans leur étant contraires, ils ne purent venir à bout de leur deſ-ſein. Nous les tirâmes de peine en arrivant ſur eux.

Cependant nous ignorons en-

core ſi ces malheureux Indiens purent retrouver leur Vaiſſeau ; & je ne ſçai ſi la neceſſité preſſante & le danger où nous nous trouvâmes pourra juſtifier notre action, & ſi nous ne ſommes que la cauſe innocente de la perte que le Capitaine Indien a pû faire dans cette occaſion. Nous lui demandâmes en le quittant s'il eſperoit retrouver ſon Vaiſſeau, mais il ne répondit rien, & la vieille femme, plus ſenſible à l'offenſe qu'elle avoit reçûe qu'à la maniere obligeante dont nous en avions uſé dans la ſuite avec elle, garda un profond ſilence, ſoit qu'en effet elle craignit la perte du Brigantin, ſoit que pour ſe vanger de nous elle voulut ſe ſervir de nos propres remords ; car elle avoit bien pu remarquer que nous étions mortifié de leur embarras. Quoiqu'il en ſoit, notre Vaiſſeau appareilla dès que nous fûmes de retour.

Je ne vous dirai rien, Monſieur, de l'Iſle *Sumatra*, elle eſt aujourd'hui trop connue par les Relations que les Hollandois en ont fait, & par le fameux Royaume d'Achem qui en eſt la plus riche partie. On la met au nombre des plus grandes Iſles de l'Ocean. Elle forme trois détroits conſiderables; vers le Septentrion celui de *Malaca*, avec la terre de *Malaya*; à l'Orient, celui de *Banca*, avec l'Iſle de *Banca*; au Midy, celui de la *Sonde*, avec l'Iſle de *Java*.

Vers le ſoir nous jettâmes l'ancre à 6. braſſes de profondeur, ayant l'Iſle de *Lucipara* à l'*Eſt* ¼ de *Nordoueſt*, à trois lieues de diſtance.

Le 18. nous mîmes à la voile, & à la pointe du jour on envoya la Chaloupe avec un Pilote pour ſonder ſur le banc de ſable qui entourre l'Iſle de *Lucipara*. Ce

banc se trouva beaucoup plus loin de *Sumatra*, & plus près de *Lucipara* qu'il n'est marqué sur les Cartes : mais cette erreur n'est pas un deffaut qu'on puisse reprocher aux Geographes, & il vaut mieux marquer le danger plus proche afin de reveiller la prudence des Pilotes. On trouva trois brasses & demie de profondeur sut les açoves de ce banc. Nous suivions toûjours notre Chaloupe qui naviguoit à un quart de lieue devant nous, le Pilote marquant avec un Drapeau le uombre des brasses de profondeur qu'il trouvoit en sondant.

Nous naviguâmes jusqu'à midi à la distance d'une lieue de *Sumatra*. Nous gouvernâmes ensuite au Sud, & au S $\frac{1}{4}$ SO. à la faveur d'un vent d'*Est*. La Chaloupe revint à bord, & le Pilote rapporta que dans toutes ses sondes il n'a-

voit pas trouvé moins de ſix braſ-ſes d'eau à une lieue de diſtance de *Sumatra*, ce qui doit engager ceux qui voudront entrer dans le détroit de *Banca*, ou en ſortir par cet endroit, à ranger plûtôt *Sumatra* que *Lucipara*. On obſerva la latitude qui fut meridionale de trois degrez 24. minutes. Nous faiſions route au SO $\frac{1}{4}$ S. & le Pilote ayant averti que le fond étoit diminué de deux braſſes, on gouverna au SSE. le fond ayant encore diminué, on mit le Cap au *Nord* $\frac{1}{4}$ *Nord' Eſt* pour ne pas tomber ſur un banc de ſable, qui eſt au large de l'Iſle *aux grands Arbres*, ainſi nommée à cauſe de pluſieurs Arbres très-hauts qu'on apperçoit de fort loin. Il eſt certain que ce banc eſt beaucoup plus au large de cette Iſle qu'il n'eſt marqué ſur les Cartes. Il faut même que les courans portent au Sud avec une rapidité

étonnante, puiſque, ſelon notre eſtime, nous penſions n'avoir fait que 7. ou 8. lieues depuis *Lucipara* juſqu'à l'Iſle *aux grands Arbres*, & cependant les Cartes marquent 18. lieues de diſtance. Un grain nous obligea de continuer la route au Nord, à la ſonde de 7. braſſes. Une heure après nous virâmes de bord, & fîmes route au S. E & puis au S. $\frac{1}{4}$ SO. juſqu'à l'occurrence de 8. braſſes. L'air étoit chargé de nuages qui ſembloient menacer d'nn orage prochain. La nuit s'avançoit, & l'obſcurité ne permettant plus de faire route, nous jettâmes l'ancre pour attendre le jour.

Voilà un détail bien ennuyeux, Monſieur, & je ne ſçai comment je m'y ſuis engagé, ſurtout en écrivant à une perſonne qui eſt trop ſage, & trop amie de ſon repos pour naviguer jamais dans ces Mers. J'aurois ſupprimé toutes les

les circonſtances de ce Voyage, ſi je n'avois fait reflexion que je ne ſuis pas aſſez malheureux pour être le ſeul curieux qui ſoit au monde, & que cette Relation pourra peut-être un jour ſervir à quelqu'un de vos amis, qui aura la curioſité de vouloir voir ces mêmes Mers dont je vous entretiens. Quant à moi je benis le Seigneur, en vous écrivant, de m'avoir préſervé de tant de dangers, dont le ſouvenir ne cauſe qu'un plaiſir rempli d'amertume.

Le 19. nous levâmes l'ancre, & nous fîmes route à l'E. N. E. ou plûtôt le calme nous empêcha de tenir aucune route certaine. Nous apperçûmes un Vaiſſeau aſſez près de nous qui étoit démâté de ſon grand mâts. A neuf heures du matin le vent ſe leva du côté du Nord, & nous gouvernâmes pendant tout le jour au S. S O. & au SO. ¼ S. Dans le tems qu'on ob-

ſervoit la latitude, les Sentinelles virent une Iſle à 9. lieues de diſtance, laquelle ne pouvoit être qu'une des deux Iſles qu'on appelle *les deux Sœurs*, ou *las Hermanas*. La latitude étoit de 5. degrez 21. minutes. Dorénavant toutes les latitudes ſeront méridionales.

Vers le ſoir le vent ceſſa entierement: nous étions alors par le travers des deux Iſles *las Hermanas*, & nous en paſſâmes de ſi près, à la faveur du courant, que nous euſſions pû y jetter une pierre. Ce ne ſont, à proprement parler, que deux petits Rochers couverts d'arbres; il n'y a point d'écueils à craindre quand on paſſe entre ces Iſles & *Sumatra*, mais il faut éviter de paſſer au large, c'eſt-à-dire à l'*Eſt*, à cauſe de pluſieurs Vigies & autres Roches dangereuſes qui ſont à fleur d'eau. Les courans porterent toûjours au

Sud. Nous jettâmes l'ancre à minuit, & nous n'aurions pas même osé faire voile si long-tems si la Lune ne nous avoit été favorable.

Le 20. on leva l'ancre au lever du Soleil, & on fit route au SO. & au SSO. en conservant la sonde depuis 7. jusqu'à 11. brasses de profondeur. Nous vîmes bien-tôt la terre de tous côtez, c'est-à-dire toute la Côte Orientale de l'Isle *Sumatra* à stribord, (pour me servir des termes du métier) plusieurs Isles à babord, & l'Isle de *Java* devant nous. Cette partie de l'Isle *Sumatra* est fort montagneuse. Il y a une montagne ronde dont le sommet se termine en pyramide, laquelle dénote l'entrée du détroit *de la Sonde*. Nous observâmes que la distance, depuis les Isles *las Hermanas* jusqu'à ce détroit, n'est pas si grande que les Cartes la marquent. Nous vî-

mes bien-tôt aussi l'Isle appellée par les Hollandois *la grande Toque*, parce qu'elle ressemble à un bonet flamand. Cette Isle sert encore à reconnoître l'entrée du détroit. Les vents étoient si foibles & si variables, qu'il n'y avoit que les courans qui nous faisoient avancer ; mais de peur qu'ils ne nous jettassent sur *la grande Toque*, nous mouillâmes à une demie lieue de distance de cette Isle, à 45. brasses de profondeur. On envoya deux Pilotes pour sonder autour de cette Isle, & je m'embarquai avec eux pour la voir de plus près. Nous en fîmes le tour sans oser y descendre, parce que le rivage nous parut être bordé d'écueils, & qu'il étoit à craindre que notre Canot ne s'y brisât. Nous nous en approchâmes néanmoins de si près, qu'un homme un peu alerte auroit pû y sauter. La Lune étant pleine, nous

pûmes voir fort distinctement les arbres de cette Isle, qui forment, avec leurs branches, un berceau naturel, dont la forme extérieure, par l'inégalité du terrain, est convexe, & donne à cette Isle la figure d'une toque. Son circuit est d'environ 400. pas. Il n'y a aucun écueil à craindre à un jet de pierre du rivage, & on y trouve 30. brasses de profondeur. Un Vaisseau surpris par le calme ne doit pas balancer à jetter l'ancre à l'embouchure du détroit, parce que les courans le porteroient infailliblement sur cette petite Isle.

Etant si voisins de Batavia, il étoit assez naturel que nous allassions relâcher dans un Port où l'abondance regne, & que son commerce rend le plus riche & le plus beau Port des Indes Orientales; cependant nous n'eûmes pas même la pensée d'y aborder, dans la crainte que les Hollan-

dois, Nation jalouſe de ſon commerce, ne cherchaſſent à nous faire quelqu'inſulte. Ils ne ſouffrent qu'avec peine que les autres peuples de l'Europe entreprennent le paſſage du détroit de la Sonde. Ils ſe ſont acquis un Empire ſi redoutable dans ces Mers, qu'ils croyent pouvoir tout y commettre impunément. Je me ſuis étonné cent fois que les François, les Anglois, les Eſpagnols, les Portugais n'ayent point encore cherché à ſe vanger des injures qu'ils ont reçûes de cette ambitieuſe Nation, & qu'ils ayent ſouffert qu'elle ſoit devenue ſi puiſſante. En effet, les Hollandois, après avoir chaſſé les Portugais & les Eſpagnols de la plûpart de leurs Colonies, ſurtout des Iſles Moluques, du détroit de *Malaca*, & de l'Iſle de *Ceylan*, ſe ſont rendus les maîtres, & les ſeuls arbitres du commerce des

Epiceries, & se sont fortifiez d'une maniere qu'il seroit presqu'impossible aujourd'huy de les chasser de leur conqueste, à moins que toutes les Puissances que je viens de nommer ne se ligassent pour en venir à bout. Ce commerce immense rend cette République formidable à ses voisins, & lui fait usurper le titre de maîtresse de l'Ocean Indien.

Nous aimâmes donc mieux aller chercher du secours parmi les Barbares, que d'en mandier à des Peuples si peu traitables. Le 22. nous filâmes notre Cable au point du jour pour profiter d'un leger vent du Nord, & notre Chaloupe resta pour lever l'ancre. Ce vent ne dura gueres, mais les courans supléerent à son deffaut, & nous pousserent avec rapidité dans le détroit. On observa à midy la latitude qui fut de 6. degrez 15. minutes. Les vents s'étant le-

vez enſuite vers le N. N. E. nous ſerrâmes nos voiles pour attendre notre Chaloupe qui tardoit un peu à nous joindre; cependant nous pouvions voir diſtinctement le rivage de l'Iſle de *Java*, & les habitations des Javanois, qui ſont ſituées ſur le Côteau des Montagnes, & dans les Vallées, ce qui forme un Payſage agréable. Nous vîmes des Campagnes fort vaſtes, & des Champs plantez de Ris, dont la recolte étoit prochaine, autant que nous en pûmes juger par la couleur jaune des épis. Les Montagnes ne paroiſſent pas fort hautes du côté du détroit, mais elles ſont couvertes d'arbres vers leur cime, & le Côteau eſt défriché & cultivé avec beaucoup de ſoin. Notre Chaloupe étant arrivée au coucher du Soleil, nous jettâmes l'ancre peu de tems après, n'oſant pas faire voile pendant la nuit.


DETROIT DE LA SONDE
A. Fin du Detroit de la SONDE
B. Isle du Prince a 6. Degrez 40 de Lat. et a 124 Deg. m. 30. de Long
C. Partie de l'Isle de JAVA
D. La Petite Isle.
E. Canal entre Java et la Petite Isle.

Le voiſinage de la terre excita ma curioſité. Je m'embarquai dans le Canot à 9. heures du ſoir avec trois Officiers & autres paſſagers, à deſſein d'aller chercher à terre des herbages pour nos Beſtiaux, & faire la pêche de la Tortue. Ce petit ouvrage ne fut pas heureux : les éclairs, la pluye & l'orage nous ayant mis au riſque de périr, nous entrâmes dans une petite Baye qui a une lieue de longueur d'un cap à un autre, où nous trouvâmes la mer moins agitée, mais le rivage étoit bordé d'un banc de roches, & nous eûmes beaucoup de peine à trouver un lieu propre à débarquer. L'air étant devenu plus ſerein, & la Lune ayant diſſipé les nuages & les ténebres, nous trouvâmes un petit Havre où nous entrâmes par un Canal bordé des deux côtez de roches & d'écueils. La mer y étoit tranquille, &

nous defcendîmes à terre avec affez de facilité. A peine étions-nous fur le rivage, qu'une terreur panique s'empara de nos efprits, & faillit à nous faire rentrer avec précipitation dans notre Canot. Nous apperçûmes fur le fable des traces recentes de plufieurs animaux que notre imagination nous fit prendre pour des traces de Lions & d'autres bêtes de cette efpece dont nous fçavions que cette Ifle étoit pleine. Nous nous encourageâmes les uns & les autres, & chacun eut honte de fa frayeur. Nous nétoyâmes nos armes, & nous nous mîmes en état de nous deffendre contre les attaques des hommes & des bêtes. Nos Mariniers allumerent un grand feu : nous fechâmes nos habits, & quelques bouteilles de vin que nous avions apportées, nous donnerent des forces nouvelles & un nouveau courage.

Il y avoit ſur le rivage un bois fort épais, au milieu duquel couloit un ruiſſeau dont l'eau étoit fade & ſomache à cauſe du voiſinage de la mer. Nous aurions voulu trouver une eau plus douce pour nous rafraichir, & pour nous faire perdre le mauvais goût de l'eau corrompue que nous buvions depuis ſix ſemaines : mais pour en avoir, il falloit remonter le long de ce ruiſſeau & pénetrer dans le bois, & c'eſt ce qu'aucun de nous n'oſoit faire de peur de reveiller quelque animal hargneux. La crainte nous rendit ſages, & nous fit même oublier nôtre ſoif. D'ailleurs nous entendions un bruit ſi étrange dans ce Bois, qu'il auroit fallu être le frere aîné de Don Quichotte pour vouloir tenter l'avanture.

Ceux qui n'étoient point armez s'embarquerent dans le Canot pour pêcher, tandis que nous

reſtâmes à terre pour examiner ſi parmi les traces des animaux qui étoient imprimées ſur le ſable, nous pourrions en trouver quelques-unes de Tortues. Notre recherche fut auſſi inutile que le travail de nos Pêcheurs qui ne purent prendre aucun poiſſon, quoique nous euſſions reconnu à pluſieurs marques que cette Baye étoit fort poiſſonneuſe. Nous remplîmes notre Canot d'herbages & de feuilles d'arbres, & nous rejoignîmes notre Vaiſſeau.

Il n'y a point de doute que cette partie de l'Iſle de *Java* ne ſoit habitée, & nous avions vû, comme je vous l'ai déja dit, pluſieurs habitations, & des Villages même aſſez grands : cependant nous n'apperçûmes perſonne dans cette Baye, ni aucunes traces d'hommes. Les Hollandois qui ſe ſont rendus maîtres de la plus grande partie de *Java*, où ils ont les Vil-

les & Forteresses de Batavia & de Bantam, qui sont comme le rendez-vous de tous les Vaisseaux des Indes Orientales; les Hollandois, dis-je, abordent quelquefois à ces Côtes, & enlevent les Bestiaux des Javanois, ainsi ces Insulaires sont toûjours sur leurs gardes, & si-tôt qu'ils voyent un Vaisseau, ils retirent leurs troupeaux des Côtes de la Mer, & les conduisent vers les montagnes. Je suis persuadé que la vûe de notre Vaisseau leur avoit fait craindre quelque traitement semblable.

Le 23. nous mîmes à la voile, faisant route à *Ouest* $\frac{1}{4}$ *Sud'Ouest* à la faveur d'un vent de *Nord'Est*. A midy nous reconnûmes l'Isle *du Prince*, & la derniere pointe de l'Isle de *Java*, où finit le détroit de la Sonde.

Nos Instructions portoient qu'il falloit relâcher à l'Isle *du Prince*

pour y faire de l'eau, mais ayant consideré que cette Isle étoit inhabitée, nous aimâmes mieux relâcher à une petite Isle qui n'est séparée de *Java* que par un bras de mer peu large, parce que la disette d'eau n'étoit pas le seul de nos besoins, & que nous manquions encore de légumes, de ris, &c. De plus nous esperâmes qu'un Pays qui nous paroissoit si fertile & si abondant, pourroit pourvoir à toutes nos necessitez.

On jetta l'ancre à une demie lieue de cette petite Isle à 20. brasses de profondeur, & à une lieue de distance de *Java*. On arma la Chaloupe & le Canot pour aller chercher le long de l'Isle de *Java* une Aiguade facile. Les Officiers eurent ordre de parler avec les Indiens, en cas qu'ils en rencontrassent quelques-uns, & de les engager par des manieres douces & affables à trafiquer

avec nous. Une heure après avoir jetté l'ancre, nous vîmes plusieurs Bateaux qui traversoient un petit Canal qui est entre *Java* & la petite Isle. Je m'étois embarqué dans la Chaloupe : l'expérience du passé nous fit tenir sur nos gardes, & le moindre Matelot étoit armé. Le Canot alla à l'Isle de *Java*, où l'on ne pût trouver de lieu propre à faire de l'eau, à cause des rochers qui bordoient le rivage. L'eau tomboit du haut d'une montagne, comme par cascades : mais la difficulté d'aborder au rivage, & de rouler les futailles jusqu'à une élevation où l'eau avoit creusé un large bassin, fit résoudre l'Officier à retourner à bord du Vaisseau pour faire rapport de ce qu'il avoit trouvé.

Pour nous nous entrâmes avec la Chaloupe dans le Canal, & nous descendîmes dans la petite Isle avec beaucoup de facilité.

Nous vîmes d'abord cinq ou ſix Cabannes ſemblables à celles de nos Pêcheurs, d'où ſortirent quelques Indiens à demi nuds. Les uns portoient un *Cris*, ou poignard à leur ceinture; les autres étoient armez d'une longue lance. Ils nous reçûrent aſſez bien en apparence, & de notre côté nous leur fîmes bien des careſſes. Néanmoins nous connûmes qu'il ne ſeroit pas facile de traiter avec eux à cauſe de leur défiance. Ils nous firent comprendre par ſignes que leur petite Iſle étoit déſerte, & que nous n'y pourrions trouver ni ris, ni Beſtiaux, ni volailles, & qu'ainſi il étoit inutile de vouloir pénetrer plus avant: que du côté de *Java* nous trouverions un peu de ris, & peut-être quelques Bœufs: que nous y ferions de l'eau fort aiſément à l'embouchure de cinq ou ſix petites Rivieres qui ſe jettoient

dans le Canal. Tout ce discours ne tendoit qu'à nous détourner du dessein d'entrer dans la petite Isle où ils avoient (comme nous le sçûmes ensuite) leurs habitations, leurs femmes & leurs enfans. Ils sont dans une continuelle appréhension que les Hollandois ne les enlevent & ne les rendent esclaves. La peur, & peut-être l'expérience leur fait croire que tous les Peuples blancs sont Hollandois.*

Nous ne voulûmes point aller plus avant de peur de les mécontenter. Nous les régalâmes de mouchoirs de coton, & ils parurent si satisfaits de nos caresses, que nous nous flattâmes qu'ils se familiariseroient dans la suite avec nous.

Nous traversâmes le Canal pour aborder dans l'Isle de *Java*. Nous y trouvâmes en effet cinq

*Ceux de la terre de Java avoient mêne choisi cette Isle comme un azile, ne croyant pas que nous voulussions y aborder.

Rivieres, comme les Indiens nous l'avoient dit, dans l'eſpace de 500. pas; mais quoique ces cinq Rivieres ſoient aſſez larges, je crois que ce ſont cinq bras de la même Riviere, & qu'elles ſortent toutes de la même ſource. Le Canal ou détroit a un quart de lieue de largeur. Du côté de la petite Iſle il y a 12. ou 15. braſſes de profondeur. Son rivage eſt couvert de coquillages curieux, & de diverſes couleurs. Du côté de *Java* il y a un banc de ſable qui s'étend juſqu'à la moitié du Canal, ainſi le paſſage eſt aſſez étroit, & un Vaiſſeau ne le doit tenter que dans un extrême beſoin. Nous laiſſâmes ſix hommes dans la Chaloupe avec leurs armes pour ſe deffendre, en cas que les Indiens vouluſſent former quelque entrepriſe contr'eux. On leur défendit ſur tout de mettre pied à terre, ſous quelque prétexte que ce fut. Nous partîmes enſuite au

nombre de douze pour aller chercher une aiguade.

L'eau de toutes ces Rivieres étoit ſomache, & ne pouvoit abſolument nous ſervir. Nous marchâmes le long du rivage, & nous traversâmes aſſez aiſément quatre Rivieres, en portant nos fuſils ſur nos têtes. Au paſſage de la derniere, nous vîmes à l'autre bord une troupe d'Indiens qui ſembloient tenir conſeil entr'eux. Nous fîmes halte, & nous les invitâmes à nous venir trouver, en leur montrant des Mouchoirs de Coton. Ils nous firent les mêmes ſignes, & nous inviterent à paſſer la Riviere. Il y avoit du riſque à l'entreprendre, parce qu'outre qu'elle étoit profonde, ils pouvoient encore nous attaquer dans ce paſſage, ſi le reſultat de la conference qu'ils avoient eue enſemble nous avoit été peu favorable. Cependant l'eſperance de trou-

ver par leur moyen une aiguade facile, nous fit résoudre à marcher vers eux. Six des nôtres traverserent la Riviere, tandis que le reste observoit la démarche des Indiens qui étoient de l'autre côté du rivage, d'où il étoit facile de les repousser à coups de fusil s'ils attaquoient les nôtres à la sortie de la Riviere. Nos six hommes furent à peine à l'autre bord, que les Indiens épouvantez prirent la fuite, & se retirerent dans le bois. Pour ne point augmenter leur frayeur, nous ne voulûmes point les poursuivre, ni nous engager plus avant, d'autant plus que la nuit approchoit, & que nous craignîmes d'être attaquez au passage des autres Rivieres qu'il nous falloit absolument traverser. Ce rivage étoit couvert d'herbes fort hautes, où les Indiens pouvoient nous dresser des embuches, se cacher, & nous surprendre. Nous

nous pressâmes donc d'arriver au lieu où nous avions laissé notre Chaloupe, & nous y trouvâmes une nouvelle troupe d'Indiens, qui furent surpris de notre arrivée, parce qu'ils ne nous avoient point apperçûs, ayant toûjours marché derriere les herbages dont tout le rivage étoit couvert depuis la Mer jusqu'au Bois. Les Matelots de la Chaloupe nous dirent que ces Indiens les avoient voulu engager à descendre à terre, mais qu'ils n'avoient osé le faire de peur de surprise, & à cause des ordres que nous leurs avions donnez. Nous caressâmes ces Indiens, & on leur donna du Tabac & des Mouchoirs de Cotton, de sorte que voulant témoigner leur reconnoissance, en nous faisant aussi quelques presens, ils monterent au haut des Palmiers, dont il y avoit un fort grand nombre sur le rivage, & cueillirent plu-

ſieurs Cocos à demi mûrs, & pleins d'une liqueur douce & agréable.

Si je voulois, Monſieur, faire ce que font tous les Voyageurs dans leurs Relations, je ferois ici l'éloge du Coco. Je rapporterois toutes ſes proprietez, dont la principale, & qui renferme toutes les autres, eſt de fournir à tous les beſoins de la vie; mais je vous renvoye aux Hiſtoires & aux Relations des Hollandois, & generalement de tous les Voyageurs qui ont écrit des Indes. Les louanges outrées qu'on donne à ce fruit lui ont fait tort dans mon opinion, & s'il fournit à tous les beſoins de la vie, ce ſera ſans doute aux beſoins d'un Singe ou d'un Hermite.

Cependant les Matelots firent proviſion de ce fruit pour en donner à ceux du Vaiſſeau, qui depuis long-tems ne buvoient qu'une eau fade & corrompue: on

coupa auſſi des herbages pour les Beſtiaux, & nous nous ſéparâmes des Indiens, après leur avoir fait cent careſſes.

Quoique ce Pays ſoit arroſé de Rivieres, & planté d'arbres de toutes eſpeces, nous n'avions néanmoins pû trouver d'aiguade ni de lieu propre à couper du bois, parce qu'il auroit fallu le tranſporter trop loin, & qu'on vouloit ménager la ſanté des Matelots qui avoient beaucoup ſouffert dans la derniere Navigation: Navigation d'autant plus laborieuſe, qu'il avoit fallu preſque tous les jours jetter & lever l'ancre.

On avoit envoyé le Canot du Vaiſſeau pour nous avertir que ſur la Côte de l'Iſle de *Java* on avoit trouvé de l'eau excellente à la verité, mais trop difficile à embarquer, & qu'ainſi il falloit abſolument trouver une autre ai-

guade où il y eut moins de danger & de peine. Cet avis nous obligea de passer une seconde fois à la petite Isle, où nous descendîmes d'un côté opposé à celui où nous avions déja pris terre, & situé directement devant la rade, où notre Vaisseau étoit à l'ancre. Nous y trouvâmes heureusement une petite Riviere dont l'eau étoit douce & facile à embarquer, & un bois aisé à abattre. Nous portâmes ces bonnes nouvelles à bord du Vaisseau, où il fut résolu de commencer dès le lendemain à remplir nos Futailles. Mais comme on avoit remarqué que les Indiens avoient encore peu de confiance en nous, l'Officier eut ordre d'empêcher les Matelots de se débander & de pénétrer dans la petite Isle.

Le 24. la Chaloupe partit au lever du Soleil, & fit six voyages dans la journée. On coupa beau-

coup de bois, & les Matelots, chose étonnante, suivirent ponctuellement les ordres qu'ils avoient reçûs. Les Indiens de la petite Isle s'assemblerent, & envoyerent d'abord de petits enfans pour juger, par la reception qu'on leur feroit, de ce qu'ils devoient craindre ou esperer. Le bon accueil qu'on leur fit les engagea à venir eux-mêmes trouver nos Mariniers; ils apporterent des œufs, des Poules, des Tourterelles, des Biches qui sont de la grosseur d'un Lievre, & que ces Indiens attrapent à la course.

Le Canot partit à dix heures du matin, & nous nous armâmes encore mieux que le jour précedent. Nous prîmes terre à l'embouchure de la derniere Riviere de *Java*, où nous avions trouvé les Indiens. Nous allâmes à la Chasse sans nous écarter beaucoup du rivage. Il y a dans cette

Isle un nombre infini de Tourterelles de couleurs differentes. Il y en a de vertes avec des taches noires & blanches, de jaunes & blanches, de blanches & noires, & une espece dont la couleur est cendrée. Leur grosseur est aussi differente que leurs couleurs sont variées. Les unes sont de la grosseur d'un Pigeon, les autres sont plus petites qu'une Grive.

Il y a aussi des Singes qui vont par bandes, & qui sautent d'arbres en arbres, des Ecureuils, des Sapajoux, des Paons, des Poules *pintadas*, des Hupes, des Herons, des Grives, des Merles, des Colibris, & plusieurs autres Oiseaux dont j'ignore les noms. Je vis aussi des Lezards qui voloient d arbres en arbres comme des Cigales, & en ayant tué un, j'admirai la varieté des couleurs dont son corps étoit tissu. Il étoit long d'un pied, & il avoit quatre pattes comme

les Lezards ordinaires : ſa tête étoit platte & percée au milieu, enſorte qu'on auroit pû y paſſer une aiguille ſans l'offenſer : ſes aîles étoient fort déliées, & reſſembloient aux aîles du Poiſſon volant : il y avoit autour de ſon col une eſpece de fraiſe ſemblable à celle que nos Cocqs ont au-deſſous du goſier. J'eſperois conſerver un animal ſi rare, mais la chaleur le corrompit avant la fin du jour. Il y a auſſi dans cette Iſle des Oiſeaux *du Paradis*, qui ſont fameux par la beauté de leur plumage, mais il eſt malaiſé de les atteindre, c'eſt le Renard des Oiſeaux.

Les Indiens oſerent enfin ſe joindre à nous. Ils nous apporterent des œufs & des Poules que nous fîmes cuire dans des pots de terre qu'ils nous prêterent. Nous leur offrîmes de nos ragoûts, mais ayant refuſé d'en manger,

nous eûmes peur qu'ils n'euſſent empoiſonné leurs pots de terre, & nous n'oſions manger ce que nous avions aprêté. Je me ſouvins alors que j'avois lû dans des Relations Hollandoiſes que les Javanois ſont Mahométans, & qu'un des Articles principaux de leur Loi leur deffend de manger avec des perſonnes que la diverſité de Religion leur fait regarder comme impures. Je fis part de ma reflexion à mes amis. Mes exhortations, mon exemple, & plus que tout encore, leur appétit vainquit leur répugnance.

Après le repas, on ſe mit à pêcher ; nous avions apporté une Senne que nous tendîmes ſur le banc de ſable du Canal. Nous prîmes des Poiſſons de toute eſpece, & des Tortues de mer, qui, contre notre attente, ſe trouverent enveloppées dans nos filets. Cette pêche nous réjouit beau-

coup, & nous résolûmes de la continuer, & de faire bonne provision de Tortues pour la navigation que nous allions entreprendre. Ce Poiſſon eſt une manne excellente, parce qu'il ſe nourrit pendant ſix mois de ſa propre ſubſtance, & qu'il ne cauſe aucun embarras dans un Vaiſſeau.

La Tortue eſt un animal amphibie. La femelle va toutes les nuits pondre ſes œufs ſur le rivage, & ſe retire au matin dans la mer. Quoiqu'elle faſſe un nombre preſqu'infini d'œufs, il eſt rare néanmoins qu'elle puiſſe d'une couvée conſerver plus de quatre ou cinq petits, encore que le Soleil les faſſe tous éclorre; car lorſque toutes ces petites Tortues ſe ſont retirées dans la mer elles surnâgent, & ne peuvent aller au fond, les Oiſeaux de mer les enlevent & les briſent en les laiſſant tomber ſur des rochers,

de la même maniere que les Corneilles brisent les coquillages sur les Côtes maritimes de Bretagne.

On prend aussi quelquefois la Tortue de mer sur terre, c'est-à-dire, lorsqu'elle y va pondre ses œufs. On examine ses traces sur le sable, & on la suit à la piste. Sitôt qu'elle entend le bruit, elle court (mais comme une Tortue telle qu'elle est) vers le rivage: alors on lui coupe le chemin de la mer, & on essaye avec des harpons de la tourner sur le dos. Il ne faut pas la poursuivre de près, parce qu'elle jette avec ses nageoires une si grande quantité de sable, qu'on pourroit en être aveuglé.

Quant aux autres Poissons que nous pêchâmes, il y en avoit qui ressembloient à nos Turbots, à nos Vives & à nos Merlans, mais j'en vis plusieurs autres pour la premiere fois. Il n'est gueres possi-

ble de faire une pêche plus abondante; nous prîmes en trois coups de Senne ſept Tortues & plus de deux cens autres gros Poiſſons. Les Indiens étoient tellement devenus nos camarades, qu'ils nous aidoient à tendre & à tirer nos filets. Ils ne témoignoient plus de défiance, & la franchiſe de notre procedé les engagea à porter leurs denrées, comme ris, Poules, œufs & legumes juſqu'à notre Vaiſſeau. Nous nous tenions cependant ſur nos gardes, & quoiqu'à notre langage & à nos manieres d'agir avec eux, ils euſſent reconnu que nous n'étions pas Hollandois, nous crûmes qu'il ne falloit pas tout-à-fait nous abandonner à une confiance témeraire & imprudente.

Nous portâmes avec nos proviſions l'allegreſſe dans notre Vaiſſeau, où la bonne chere fit oublier les fatigues paſſées, & étourdit

les eſprits ſur les dangers à venir. Duſſiez-vous, Monſieur, me traiter de Pédant ridicule, je comparerai, ne vous déplaiſe, nos ſept Tortues aux ſept Cerfs que le pieux Ænée diſtribua à ſa Flotte, & je dirai de nos Matelots ce que dit Virgile * des Troyens.

Illi ſe prædæ accingunt, dapibuſque futuris:
Tergora diripiunt coſtis, & viſcera nudant;
Pars in fruſta ſecant, verubuſque trementia figunt
. . . .
Tum victu revocant vires.

Le 25. la pêche de la Tortue fut encore plus abondante: on en prit 16. avant le lever du Soleil. J'allai avec cinq ou ſix amis à la Chaſſe, & nous osâmes nous écarter du rivage & entrer dans le Bois, tandis que les Indiens de-

* *Æneid. Lib.* 1.

venus aussi plus hardis, s'embarquerent dans leurs Pirogues pour aller à notre Vaisseau. Nous n'eûmes pas fait plûtôt cent pas dans le bois, que nous trouvâmes un Village divisé en deux grandes rues tirées au cordeau. Les maisons étoient uniformes, bâties à une égale distance, & à une même élevation de terre. Elles étoient soûtenues chacune sur huit Piliers de bois haut de 10. ou 12. pieds. Le toît étoit plat & carré, & ressembloit à l'Imperiale d'un Carosse. Entre chaque maison on avoit planté un arbre qui couvroit le toît de ses branches, & qui prêtoit un ombrage frais & necessaire sous un climat aussi brûlant que celui-là. Au milieu de chaque rue, il y avoit une espece de Halle, ou un Logis carré & ouvert de tous côtés, dont le toît étoit soûtenu par quatre gros piliers. Quatre arbres plantez aux

quatre angles de ce Bâtiment ; formoient une ſymmétrie parfaite, & rendoient le ſejour de ce Village riant & aimable.

Les Indiens, que notre ſejour dans cette Iſle avoit ſans doute épouvantez, avoient pris la fuite; ce Village étoit deſert, & les maiſons, d'où ils n'avoient rien enlevé, étoient ouvertes. Elles conſiſtoient dans une petite Chambre carrée : une table, des Nattes, des Hamacs, des Métiers de Tiſſerans compoſoient tout l'ameublement. Nous ne dérangeâmes rien, afin de leur faire connoître que nous cherchions à trafiquer avec eux de bonne foi, ſans avoir deſſein de leur faire aucun tort. Nous parcourûmes tout ce Village de l'un à l'autre bout. Nous trouvâmes au dehors une maiſon plus grande & plus élevée que les autres, & nous jugeâmes que ce devoit être la Moſquée de

ces Peuples, ayant déja reconnu à plusieurs marques qu'ils étoient Mahométans. On montoit à cette Mosquée par une échelle, & la curiosité nous ayant fait entreprendre d'y monter, nous laissâmes quatre de nos gens en sentinelle aux deux Avenues du Village, pour nous avertir, au cas que les Indiens parussent, parce qu'ils auroient été plus sensibles à la profanation de leur Mosquée qu'à toute autre injure.

L'interieur de cet Edifice étoit un espace carré, dans lequel on voyoit à la partie Orientale une Chaire semblable à celle de nos Prédicateurs, & couverte d'un Tapis de toille de Cotton. Il y avoit une fenêtre aux quatre côtez, & une table auprès de chaque fenêtre. Je trouvai sur une de ces tables plusieurs papiers écrits en Caracteres Arabes, cousus les uns avec les autres, ce qui me fit

juger que ce pouvoit être des feuillets de l'Alcoran. Malgré la convention que nous avions faite entre nous de ne rien prendre, je ne pûs resister à la tentation d'emporter quelques-unes de ces feuilles, les unes pliées en forme de Livre, les autres roulées dans des Cannes de bois Banbouc. Tandis que nous faisions un examen curieux des differentes choses qui étoient dans cette Mosquée, nos Sentinelles avertirent qu'ils entendoient du bruit. Nous sortîmes promptement de ce lieu, & nous allâmes à la rencontre de 5. ou 6. Indiens qui venoient par un chemin couvert de broussailles. Notre présence les effraya, & ils prirent la fuite. Nous pénétrâmes encore plus avant dans le bois, & nous trouvâmes un autre Village si ressemblant au premier, que nous crûmes d'abord que c'étoit le

même, y ayant remarqué les mêmes particularitez que dans l'autre.

Quoique l'épaiſſeur du bois ne permette pas d'étendre la vûe fort loin, je ne laiſſai pas de remarquer que la terre étoit défrichée en pluſieurs endroits, & cultivée avec aſſez de ſoin. Je n'ai jamais tant vû de Gibier: les Paons ſont auſſi communs dans cette Iſle que les Merles le ſont en France. Je remarquai ſur la terre des traces de Bœufs, de Chevres, & d'Ours, & je m'imagine que les Indiens n'ont élevé leurs maiſons ſur des piliers que pour ſe mettre à l'abri de l'inſulte des Bêtres féroces. La crainte de rencontrer dans notre chemin quelqu'Ours, ou quelqu'autre animal auſſi peu honnête, nous fit retourner vers le rivage.

Nous y trouvâmes une troupe d'Indiens armez de longues lan-

ces, & aſſemblez autour d'un grand homme ſec & pâle, dont le corps étoit couvert d'une longue robbe de toille griſe. Il avoit autour de la tête un morceau de Mouſſeline en guiſe de Turban. Ces Indiens paroiſſoient écouter ce perſonnage brun & ſuranné, avec une attention mêlée de reſpect. A quelques pas plus loin nous vîmes deux femmes fort laides; mais une femme, quelque laide qu'elle ſoit, cauſe toûjours de la ſurpriſe & de l'émotion à des gens qui n'en ont vû depuis long-tems. Pour vous, Monſieur, qui en voyez quand il vous plaît, & qui n'en voyez ſans doute que de jolies, vous ne pourrez comprendre qu'une femme laide puiſſe cauſer de la ſurpriſe & de l'admiration; mais ſçachez que tout comme un Maçon eſt un homme pour une femme qui vit éloignée du commerce du monde, ſelon

M. de la Bruyere, ainſi une Indienne camuſe & de couleur de Marroquin jaune eſt une femme pour un homme de mer. Nous nous montrâmes celles-cy les uns aux autres avec la main, en diſant preſque tous d'une voix, *ah, voilà des femmes !* Toutes ces voix réunies n'en formerent qu'une aſſez forte pour épouvanter ces Indiennes, déja intimidées par nos geſtes: elles ſe retirerent en criant vers les Indiens, qui ſurpris de nous voir, ſe regarderent longtems, & ſembloient ſe demander les uns aux autres ce qu'ils avoient à faire. Nous ne leur donnâmes pas le tems de prendre aucune réſolution; & après avoir ſalué à la maniere mahométane celui qui nous parut être le Chef de la bande, nous nous mêlâmes parmi eux ſans témoigner ni défiance, ni mauvaiſe intention. Cependant les deux femmes ſe

mirent dans une Pirogue & voguerent vers la petite Isle, ce qui nous fit conjecturer qu'elle n'étoit pas si deserte, que les premiers Indiens que nous y trouvâmes le jour de notre arrivée, avoient voulu nous le faire acroire. Le Chef de cette troupe répondit à nos civilitez d'une maniere embarrassée & timide: un des nôtres lui ayant offert du vin, il en but, & fit signe d'en donner à ses Compagnons. Je jugeai par là que le vin est de toutes les Religions, & s'accommode même avec le Mahométisme. Cette liqueur les ayant mis de bonne humeur, nous leur fîmes entendre que nous souhaitions achetter quelques Bœufs, mais quoiqu'ils eussent bien compris notre demande, (car pour demander un Bœuf nous contrefaisions les cris de cet animal, or la Nature donne aux animaux le même ton par

toute la terre, & un Bœuf ne beugle point autrement à *Java* qu'en Poitou) néanmoins ils feignirent de ne nous point entendre, & se retirerent l'un après l'autre dans le Bois.

Pour nous, nous suivîmes les bords de la Mer pour rejoindre notre Chaloupe. Nous pêchâmes encore quelques Tortues, & nous embarquâmes plus de cent Cocos que les Indiens, qui avoient été à notre Vaisseau, nous apporterent. Ils étoient fort contens de la reception que le Capitaine leur avoit fait : on leur avoit donné un Mouchoir de Cotton de trois sols pour chaque Poule, & ils paroissoient faire beaucoup de cas de cette marchandise.

L'usage des Cocos, loin de causer des maladies, raffraichit notre équipage. La chaleur est extrême sous ce climat, & je me suis étonné cent fois que l'intem-

périe de l'air & les fatigues n'ayent incommodé perſonne.

Nous retournâmes à bord du Vaiſſeau. La proviſion d'eau & de bois étoit preſqu'entierement faite, & l'on n'attendoit plus pour partir que des volailles & du ris que les Indiens avoient promis.

Le 26. on prit la réſolution d'aller à la petite Iſle. Ceux qui les jours précedens y avoient fait de l'eau, nous avoient dit que les Indiens de cet endroit les avoient bien traitez, & les avoient même invitez à aller dans leurs habitations, qu'ils avoient apporté ſur le rivage, &c. & des Nattes de Joncs travaillées avec beaucoup de délicateſſe; qu'autant qu'ils avoient pû juger par le diſcours de ces Peuples, cette petite Iſle étoit pleine de Beſtiaux & de proviſions neceſſaires à une longue navigation.

Nous allâmes débarquer à l'aigade de la petite Isle. Les Indiens étant venus à notre rencontre, nous inviterent à entrer plus avant dans le bois où étoient leurs habitations. Nous les suivîmes sans crainte : nous étions vingt hommes armez d'une maniere qu'il n'y avoit gueres d'apparence que ces Insulaires osassent nous attaquer. Après avoir fait environ cent pas dans le Bois le long d'une Riviere, nous trouvâmes une Plaine fort étendue, & plusieurs habitations beaucoup plus élevées de terre que celles que j'avois vûes dans les deux Villages de l'Isle de *Java*. Je ne puis mieux comparer ces habitations qu'aux Colombiers de quelques Gentilhommieres de la basse Bretagne: elles étoient soûtenues par des piliers fort hauts ; on ne pouvoit y monter que par une échelle.

Cette Isle, qui n'a que deux lieues de circuit, est habitée par plus de deux cens familles. Le Capitaine ou Commandant de ces Peuples, nous reçût entre les piliers qui soûtenoient sa maison (car nous ne voulûmes point monter en haut de peur de surprise). Il nous offrit du ris cuit, des Bananes, des Goyaves & autres fruits semblables qui sont communs dans toutes les Indes. Les femmes au premier abord nous parurent sauvages & timides, mais elles se familiariserent peu à peu, & elles oserent nous parler du haut de leurs maisons après avoir eu la précaution de tirer l'Echelle : elles nous montroient des Nattes, des Poules, des Perroquets, & nous proposoient de les troquer pour des Mouchoirs de cotton. Leur teint est bazané, & elles ont les yeux petits & la bouche grande, le nez écrasé,

les cheveux noirs & longs. Elles nous parurent vives, alertes & de bonne humeur. J'achetai quatre Biches à dessein de les porter en France, où cet animal seroit sans doute estimé : il a toute la figure d'une Biche, quoiqu'il ne soit pas plus gros qu'un Lievre. La figure de cet animal est décrite fort au long dans les Relations Hollandoises.

Nous fîmes encore des tentatives inutiles pour avoir des Bœufs, mais les Indiens nous firent entendre qu'ils avoient retirez leurs troupeaux de l'Isle, & qu'ils paissoient sur les Montagnes de *Java*. Si notre Capitaine avoit voulu attendre deux ou trois jours, je ne doute point que ces peuples, qui commençoient à goûter nos manieres, & à prendre confiance en nous, ne nous eussent fourni abondamment toutes les provisions dont nous

avions beſoin; mais la ſaiſon étoit avancée, & nous apréhendions toûjours de ne pouvoir doubler le Cap de Bonne Eſperance, & d'être obligez de relâcher à l'Iſle de *Bourbon*. Voyant qu'il étoit impoſſible d'engager ces Indiens à nous donner des Beſtiaux, nous ſortîmes de la petite Iſle, & nous traverſâmes le Canal pour aller à l'Iſle de *Java*, où nos Matelots avoient fait une proviſion abondante de Cocos & de fourage pour les Buffles que nous avions apportez de la Chine, & qui étoient deſormais toute notre reſſource. Nous pêchâmes encore cinq Tortues, de ſorte que nous en avions 27. grandes & trois petites, une de ces Tortues ſuffit à la nourriture de 30. hommes. Avant que de retourner à bord, un de mes amis nommé M. de Beauregard, fils du Commandant de la Marine du Port de l'Orient

en Bretagne, m'invita à m'aller promener avec lui dans une Pirogue des Indiens. Nous prîmes deux Rames, & nous vogâmes vers la petite Isle. La Pirogue étoit si petite qu'à peine deux personnes pouvoient s'i asseoir. Lorsque nous fûmes au milieu du Canal, mon Compagnon fit un peu pancher la Pirogue d'un côté, de sorte qu'ayant voulu me rejetter de l'autre pour la tenir en équilibre, je le fis si lourdement que la Pirogue tourna, ensorte que nous bûmes l'un & l'autre l'onde amere. Nous n'abandonnâmes point la Pirogue, qui, quoiqu'elle fut pleine d'eau, surnâgeoit : nos habits nous embarrassoient, & il étoit assez difficile de nâger, cependant nous eûmes le bonheur de gagner le rivage en nâgeant d'un bras, & en appuyant l'autre sur la Pirogue.

Le 27. de Mars jour de Pâques,

malgré les mauvais pronoſtics de nos Matelots qui ne vouloient pas partir, à cauſe de la ſainteté de ce Jour, nous levâmes l'ancre à deux heures après minuit, & nous mîmes à la voile, faiſant route au Sud Sud'Oueſt à la faveur d'un vent de Nord'Eſt. Je fixai le point de mon départ à l'Iſle du *Prince*, & qui forme l'entrée du détroit de la Sonde, qui eſt ſcituée à ſix degrez 40. minutes de latitude méridionale, & à 124. degrez 30. minutes de longitude.

Notre Equipage ne manqua pas d'attribuer la tempête que nous eſſuyâmes quelques jours après à un départ ſi fort contre les regles des gens de mer, prétendant que jamais Vaiſſeau n'étoit parti d'un Port impunément le jour de Pâques. Il eſt vrai que dans le deſſein où nous étions de paſſer le Cap de Bonne Eſperance dans cette ſaiſon, un jour de plus étoit

étoit important ; mais il est quelquefois, & même souvent à propos de donner quelque chose aux préjugez du vulgaire.

Quand nous eûmes entierement perdu la terre de vûe, nous nous apperçûmes que notre Vaisseau étoit éveux. Le 28. le Maître d'Hôtel avertit le Capitaine que les futailles perdoient l'eau, qu'il s'étoit apperçû qu'il y en avoit déja trois vuides, & qu'il étoit à craindre que les Tonneaux qui étoient au-dessous, & qui ne pouvoient être visitez n'eussent le même sort ; ainsi tandis que notre Vaisseau prenoit de l'eau en abondance par dehors, nous perdions celle que nous avions au dedans : nous fûmes réduits à une petite mesure d'eau par tête, ce qui m'obligea à sacrifier à ma soif tous les animaux que j'avois pris dans l'Isle de *Java*, Biches, Tourterelles, &c. ma ration ne

ſuffiſant pas pour leur nourriture. Le 29. on obſerva la latitude qui fut de 9. degrez 53. minutes ; la longitude de 121. degrez 36. minutes. Le Vaiſſeau prenoit plus d'eau que jamais , & toutes nos marchandiſes ſe gâtoient. On ne peut naviguer ſans quelque incommodité. Nous avions de l'eau en abondance en partant de la Chine, mais les Iſles & les écueils que nous trouvions, pour ainſi dire à chaque pas, ne nous permettoient pas un ſommeil fort tranquille. Ces dangers étoient paſſez, d'autres beſoins prenoient leur place. On pompoit jour & nuit , & il n'y avoit aucune apparence d'entreprendre le paſſage du Cap de Bonne Eſperance avec une voye d'eau ſi conſiderable. Je ne ſçaurois vous décrire ce qui ſe paſſoit alors dans mon cœur. Je ne me nourriſſois que de reflexions morales , & je me diſois cent fois le

jour à moi-même que l'ambition eſt un vice maſqué qui cache une avarice inſatiable. En effet, pourquoi chargeons-nous une vie qui eſt ſi courte d'un ſi peſant fardeau? Et pourquoi les hommes préferent-ils les dangers & les travaux au repos & à la tranquillité? Vaine chimere dont ils ſe repaiſſent! Ils veulent, aux dépens de leur repos, & ſouvent au péril de leur vie, ſe procurer un bonheur incertain qu'ils ne poſſedent que lorſqu'ils ne ſont plus en état d'en jouir.

Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa? Quid terras alio calentes
Sole mutamus? Patriæ quis exul
Se quoque fugit? *

Tous ceux qui naviguent font ces ſortes de reflexions : cependant par un aveuglement que

* *Horac. Od. 16. Lib. 20.*

Dieu permet, ceux qui ont couru les plus grands dangers ſont prêts à s'y expoſer de nouveau; malgré toutes mes moralitez, je ne voudrois pas répondre de moi-même.

Le 30. les vents ſe rangerent du côté du Sud'Eſt, & nous fîmes route à Oueſt Sud'Oueſt. La mer étoit agitée, quoique le vent ne fût pas violent, ce qui nous fit croire qu'elle avoit été battue d'une tempête les jours précedents. La voye d'eau nous incommodoit toûjours beaucoup par le travail pénible & continuel qu'elle cauſoit à l'Equipage; cependant le Capitaine prétendoit abſolument doubler le Cap de BonneEſperance ſans relâcher en aucun endroit. Outre la voye d'eau, qui ſeule ſuffiſoit pour nous faire périr, notre Vaiſſeau étoit foible, mal équipé, & peu capable de reſiſter à une tempête.

D'ailleurs nous ignorions la quantité d'eau qui nous restoit. Mais le Capitaine, quoiqu'il connût bien lui-même la témerité d'une telle entreprise, voulut, pour se disculper auprès de ses Armateurs, essayer du moins une bourasque pour justifier sa relâche. Le 1. Avril les vents vinrent de l'Est Nord'Est, & nous continuâmes de faire route à Ouest Sud'Ouest jusqu'au 10. de ce mois.

Le 9. on observa la latitude de 19. degrez 41. minutes. La longitude de 95. degrez 21. minutes. On observa aussi la variation au lever & au coucher du Soleil, elle étoit de 9. degrez vers le Nord'Ouest.

Le dix la violence des vents redoubla, nos voiles furent emportées, & la mer étoit si agitée qu'elle couvroit notre Vaisseau. On amena les Mâts de Perroquet, & on envergua des huniers

neufs. Le 11. pendant la nuit nous fûmes obligez de ſerrer toutes nos voiles, & de nous abandonner au gré des vents.

Ceux qui ſe mêlent de faire des Deſcriptions de tempêtes, les font toûjours ſelon leur imagination, & preſque jamais ſelon la réalité. Une tempête eſt un accident au-deſſus de toute expreſſion. Je n'entreprendrai point, M. de vous décrire ce qui nous arriva cette fatale nuit. J'eus l'imagination ſi vivement frapéede l'horreur du péril, qu'il ne me reſteplus aujourd'huy qu'une idée confuſe des circonſtances du péril même. Des voiles emportées par le vent, un Vaiſſeau devenu le jouet d'une mer affreuſe, un vent qui nous emportoit du Midy au Septentrion, & du Septentrion au Midy, une mer enflamée, dont les flots en couroux couvroient notre Vaiſſeau, & ſembloient lui

creuſer mille abîmes profonds, n'eſt-ce pas là à peu près ce que diroit un Orateur, ou un Poëte? Cependant toutes ces pompeuſes Deſcriptions ne dépeignent qu'imparfaitement l'horreur d'une tempête; c'eſt l'effort ou le jeu d'un eſprit, qui rappelle à ſoi, & qui joint un nombre d'idées affreuſes, & qui force ſon imagination à décrire ce que ces idées lui repreſentent. Souvent cette imagination, qui eſt plus vive dans les uns que dans les autres, a engagé des Voyageurs à décrire des Tempêtes avec des hyperboles ſi outrées, qu'elles produiſoient un effet contraire à l'intention de l'Auteur. Je me ſouviens à ce ſujet d'une Deſcription que fait un Auteur Eſpagnol *: (l'hyperbole eſt la figure favorite de cette Nation) *Tantôt les flots*, dit-il, *s'élevoient juſqu'au Ciel, & ſembloient*

* D. Louis de Gongora.

vouloir éteindre le feu brillant des Etoiles : nous appréhendions tous que notre Vaisseau ne fût la victime de cette guerre, & que le feu ne détruisît ce que les flots avoient jusques-là respecté ; tantôt la Mer ouvroit mille gouffres profonds, & nous appercevions déja de près la mort assise au pied du Trône de Pluton. Je perds de vûe la tempête, & je m'attache uniquement à l'hyperbole. La mort, Pluton & les Etoiles m'occupent plus que le danger où se trouve l'Orateur.

Il faudroit, pour bien dépeindre une Tempête, laisser à part, s'il étoit possible, les flots, la mer & les vents, & décrire seulement ce qui se passe dans le cœur de ceux qui sont dans l'horreur & dans la crainte d'un naufrage prochain. Tandis que le danger de périr ne fut pas évident, je fus dévot, & je priai Dieu de tout mon cœur : mais si-tôt

que j'apperçûs un eſpece de deſeſpoir ſur le viſage de nos Pilotes les plus hardis, mon ame ſembla ſe ſéparer de mon corps, & il ne me reſta plus qu'une maniere de penſer confuſe, qui ne pouvoit s'appeller penſée : plus d'imagination, plus de reflexion ſur le péril. Je conclus aujourd'huy que l'homme peut vivre quelquefois ſans ame, s'il eſt vrai que l'ame s'agite à l'occaſion des mouvemens du corps, de même que le corps éprouve des mouvemens à l'occaſion des agitations de l'ame. Je devins comme inſenſible, & deuſſiez-vous me conſiderer comme un poltron, je vous dirai que l'excès de ma crainte me mit hors d'état de rien craindre. Je vous avouerai encore une autre foibleſſe. La prédiction de mon Aſtrologue Chinois qui me menaça du naufrage avant que de partir, revint dans mon eſprit,

&quoiqu'il me restât encore assez de raison pour éloigner cette idée, néanmoins ce fut un tourment pour moi que d'avoir sans cesse à combattre contre mon imagination.

La tempête dura 15. heures. Les vents firent sept fois le tour du Compas. Nos manœuvres furent brisées, & nous fûmes successivement sur l'eau & dessous l'eau.

Le 12. à 8. heures du matin le vent cessa d'être violent, & la mer d'être agitée. Le calme rappella mes esprits, mais je fus fort étonné de me sentir meurtri dans tous les endroits de mon corps. J'avois à la verité une idée confuse, qu'il m'étoit arrivé quelqu'accident facheux pendant la nuit, mais cette idée étoit, comme je vous dis, fort confuse, & me paroissoit un songe. Il me sembla me souvenir que par les mouve-

mens irréguliers du Vaiſſeau, une cage pleine de cent Poules ou plus, avoit long-tems roulé d'un bord à un autre, & que j'en avois une fois ſoûtenu le poids avec les pieds en m'appuyant ſur les bords du Vaiſſeau. Une perſonne charitable m'avoit retiré de cette peine dans le tems que je n'en avois plus moi-même la force. Je n'avois rien reſſenti pendant la tempête, mais à peine fut-elle ceſſée que ma douleur devint ſenſible : ce qui prouve fort encore le ſiſtême de l'union reciproque qui eſt entre le corps & l'ame. Je ſuis même perſuadé que la peur & le courage peuvent produire les mêmes effets ; car il arrive ſouvent que dans la chaleur d'un combat, un brave Soldat ne ſent point de douleur à la perte d'un bras, ou d'une jambe, de même que dans une tempête la peur ôte le ſentiment des maux qui arri-

vent, parce que dans l'une & l'autre occaſion l'ame ſe porte au dehors, & ne fait plus d'attention ſur ce qui ſe paſſe au dedans du corps.

Nos Matelots avoient eu ſoin dès le commencement de la tempête d'empêcher leurs ames d'abandonner leurs corps, & de les fixer par de frequentes raſades: ils étoient presque tous yvres & hors d'état d'obéir aux ordres qu'on leur donnoit. Un Epicurien leur donneroit des louanges d'avoir pris des préſervatifs contre la frayeur : je les louerois peut-être auſſi ſi leur yvreſſe n'avoit pas augmenté le péril, & ne les avoit pas mis hors d'état de nous ſecourir. Qu'on fait de ſerieuſes reflexions, Monſieur, lorſque le péril eſt paſſé! Combien de vœux! Quelles reſolutions ne fis-je point de ne plus braver un Element dont je venois d'éprouver ſi ſenſi-

blement les caprices & l'inconſtance. La fortune me parut d'un trop haut prix, quand je connus qu'on ne l'acqueroit que par des dangers frequens, & par des peines continuelles. Encore ſi la fortune étoit auſſi eſtimée que la gloire, l'idée & le deſir d'une belle renommée feroit ſouffrir patiemment tous les travaux ; mais quel avantage retirent ceux qui courent les Mers ? Les Anciens ont dit avant les Modernes, qu'il falloit avoir un cœur de bronze pour oſer défier un Element ſujet au caprice des vents. Les Modernes auſſi peu indulgens nous traitent d'avares. Digne fruit de tant de peines, dont on ne retire ſouvent aucun fruit ! Vous direz peut-être, Monſieur, que je n'ai gueres de courage ; je l'avoue de bonne foi : je n'ai plus de cœur d'abord qu'il faut combattre contre les Elemens ; ma raiſon ne

m'apprend qu'à les craindre, & nullement à triompher de ma crainte * Nous essayâmes après la tempête de réparer le dommage qu'elle avoit causé à notre Vaisseau, dont toutes les parties sembloient avoir été désunies par les mouvemens violents que les vents & la mer lui avoient fait faire. Le Mât de Beaupré, qui est la clef & le soûtien de tous les autres, étoit fendu en trois endroits. Tout l'Equipage du Vaisseau suffisoit à peine pour rejetter l'eau qui entroit de tous les côtez. Tandis que nous étions occupez à remédier aux besoins les plus pressants, nous apperçûmes un Phenomene dans l'air qui sembloit nous annoncer une nouvelle tempête, mais qui fut un Ange de

* Dans de semblables occasions nulle difference entre les braves & les poltrons; les sages & les foux, la précaution & le hazard, tout cede également à la violence de la Mer & des vents.

paix. Les gens de mer l'appellent *Oeil de Bœuf* : il est de la couleur de l'Arc-en-Ciel, & se forme aussi par l'interposition des rayons du Soleil. Ce Phenomene fut une marque d'alliance entre les vents & la mer, de même qu'après le Déluge l'Arc-en-Ciel fut un signe d'alliance entre Dieu & les hommes. La mer devint aussi tranquille que si elle n'eut point été battue par les vents. Cet effet n'est pas ordinaire après les tempêtes: il arrive au contraire presque toûjours que la mer est plus agitée après l'orage, mais dans les houragans les vents qui varient à chaque instant, & qui soufflent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, soulevent & abaissent successivement les flots; ce qui n'arriveroit pas s'ils souffloient constamment d'un même côté.

Le 13. on assembla le Conseil,

&on y agita long-tems, ſi malgré le mauvais état où le houragant avoit mis notre Vaiſſeau, nous entreprendrions encore le paſſage du Cap de Bonne Eſperance. Toutes les voix furent pour la négative, parce qu'outre la diſette d'eau & de vivres (car pluſieurs de nos Beſtiaux avoient péris dans la tempête, & l'eau avoit pénetré aux Soutes du pain) outre la voye d'eau qui fatiguoit beaucoup l'Equipage, la Saiſon étoit ſi fort avancée qu'il y auroit eu de la témerité à entreprendre ce paſſage qui eſt redoutable même dans la belle Saiſon. Pour moi je n'avois jamais été ſi éloquent, je fis une peinture ſi vive du danger paſſé & de celui où nous nous expoſerions, ſi nous nous obſtinions à vouloir paſſer outre, que j'aurois attiré tout le monde à mon avis, ſi par hazard ils avoient penſé differemment.

Le Capitaine fit un procès verbal pour sa décharge, & commanda qu'on fit route vers l'Isle *Mascarin* ou *Isle de Bourbon*. Nous nous appercevions déja que la meilleure partie de nos marchandises étoient mouillées, mais on fut peu sensible à cette perte, & chacun se trouva trop heureux encore de n'être pas devenu la proye des Poissons. Il est certain, Monsieur, que dans un naufrage, celui qui a lebonheur d'échapper à la fureur des flots fait peu de reflexions sur la perte de sa fortune, & il faut être bien avare si l'amour de la vie ne prévaut pas à l'interest.

Le 14. nous fîmes route au N. O. & à Ouest $\frac{1}{4}$ de Nord'Ouest. Nous étions par la latitude de 21. degrez 26. minutes, & à 87. degrez 44. minutes de longitude: on observa aussi la variation au coucher du Soleil, qui fut de 14.

degrez vers le Nord'Oueſt. Les vents nous favoriſerent, & nous continuâmes la même route juſqu'au 20. du mois.

Le 20. à la pointe du jour nous apperçûmes l'Iſle *Maurice* à la diſtance de 14. lieues ou environ. On obſerva à midi la latitude, qui fut de 20. degrez 57. minutes, à 7. lieues de diſtance de cette Iſle. Elle eſt fort montagneuſe, & couverte d'arbres, comme le ſont la plûpart des Iſles qui ſont ſcituées entre les Tropiques. Les Hollandois en prirent autrefois poſſeſſion; mais ils furent contraints de l'abandonner, à cauſe des Singes qui arrachoient toutes leurs plantations, & qui ſembloient leur avoir déclaré une eſpece de guerre. Avant que de s'en retirer tout-à-fait, ils avoient eſſayé de remédier à ce malheur, en oppoſant des Chiens aux Singes, mais ces Chiens, devenus

ſauvages dans les bois, ſe multiplierent de telle ſorte que le remede devint pire que le mal : ils dévoroient le bétail, & attaquoient même ſouvent les Habitans. La legereté & l'adreſſe des Singes les ayant rebutez, ils avoient fait alliance avec eux; ainſi ces animaux continuant à arracher le ris & les plantes, les Hollandois furent enfin obligez de ſe retirer. Cette Iſle eſt fort fertile & abondante en Gibier, & peut produire toutes les choſes neceſſaires à la vie. Elle a pluſieurs beaux Ports. Un Capitaine de S. Malo en a pris depuis peu poſſeſſion au nom du Roy, & de la Compagnie des Indes. Si on y envoye des Colonies, l'Iſle de Bourbon ſera bien-tôt deſerte, parce qu'elle n'a aucuns Ports.

On obſerva la variation au coucher du Soleil, qui fut de 19. degrez vers le Nord'Oueſt. Vers

le ſoir nous fûmes par le travers de l'Iſle Maurice, à 4. lieues de diſtance. Nous pûmes voir ſes hautes Montagnes qui jettoient un feu noir & épais. Cette Iſle a 46. lieues de tour.

Le 21. au point du jour nous apperçûmes la Côte Orientale de l'Iſle *Maſcarin*, & par la ſupputation du chemin que nous avions fait pendant la nuit, nous conclûmes que la diſtance qui eſt entre l'Iſle Maurice & l'Iſle Maſcarin n'eſt pas ſi grande que les Cartes la marquent. Nous fîmes route à Oueſt pour mieux reconnoître cette Iſle, & ayant eu connoiſſance de la Riviere de Leſt, qui eſt entre le Pays brûlé & le Quartier de Sainte Suzanne, nous fîmes route le long de la terre, à deux lieues de diſtance, pour aller mouiller dans la Rade de ſaint Denis, où eſt le Quartier du Gouverneur.



Nous jettâmes l'ancre à quatre heures du ſoir, & nous ſaluâmes de ſept coups de Canon le Pavillon de France que le Commandant avoit fait arborer. Je deſcendis à terre avec le ſecond Capitaine & deux de mes amis. Le Commandant (car le Gouverneur étoit allé en France) nous reçût au bord de la Mer avec beaucoup d'honnêteté, & nous pria de l'excuſer s'il n'avoit pas répondu au ſalut, qu'il avoit du Canon à la vérité, mais qu'il n'avoit point de poudre. Il nous aſſura qu'on trouveroit dans le Quartier de S. Denis du bois propre à faire des Mâts & des Pompes, & que l'Iſle abondoit en toute ſorte de denrées. Le ſecond Capitaine porta ces bonnes nouvelles à ceux du Vaiſſeau, & nous reſtâmes mes amis & moi chez le Commandant qui nous avoit offert ſa maiſon fort obligemment.

Le 22. le Capitaine descendit à terre. Je ne sçai si je dois vous raconter ce qui arriva à un Passager qui venoit avec lui. La plûpart de ceux qui naviguent ont coûtume, après une longue navigation, de baiser un morceau de la terre à laquelle ils abordent; celui-cy ne fut pas plûtôt sur le rivage, que pour satisfaire à ce pieux devoir, il ramassa un morceau de quelque chose qu'il crut être une pierre; il le baisoit amoureusement, lorsqu'à l'odeur, ou peut-être au goût, il s'apperçût que ce qu'il tenoit étoit tout autre chose qu'un morceau de terre. Cependant notre joye étoit sans égale d'entendre parler notre langue, & d'être dans un lieu où nous pouvions réparer le dommage que l'abstinence avoit fait à nos corps. On mit les Malades chez un Habitant de l'Isle, & on porta au Vaisseau toute sorte de rafraichissemens.

Le 3. de May, deux Vaiſſeaux parurent preſque en même-tems à la vûe de l'Iſle ; & par un hazard aſſez ſemblable à celui qui nous avoit réunis aux Iſles des Larrons, nous nous retrouvâmes encore à l'Iſle Maſcarin. Ces Vaiſſeaux étoient *le Marquis de Maillebois*, commandé par Monſieur de la Perche, & *le Comte de Lamoignon*, que commandoit M. de la Fond. Ils étoient partis de la Chine long-tems avant nous, mais le Vaiſſeau *le Comte de Lamoignon* ayant perdu ſon Gouvernail à la ſortie du Détroit de *Banca*, avoit été obligé de relâcher à *Batavia*, où M. de la Perche le convoia, ce qui lui fit perdre la Saiſon. Les Hollandois toûjours jaloux du commerce que les autres Nations veulent faire dans les Indes, reçurent mal ces deux Vaiſſeaux. M. de la Perche ne put obtenir du Gouverneur de *Bata-*

via la permiſſion de faire de l'eau; il fut même obligé de partir, après avoir pris l'eau de l'autre Vaiſſeau. M. de la Fond ne fut gueres mieux traité, & il n'obtint du ſecours qu'après bien des peines & pluſieurs dépenſes. Ces deux Vaiſſeaux ainſi ſéparez tenterent le paſſage du Cap de Bonne Eſperance avec ſi peu de ſuccès, que l'un arriva ſans Mâts de Beaupré & d'Artimon; & l'autre ſe trouva dans un danger ſi évident, que l'Equipage fit un vœu ſolemnel qu'il accomplit dans cette Iſle.

Le 4. on embarqua les bois neceſſaires pour la conſtruction des Pompes, & on fit voile pour aller au Quartier de S. Paul, dont la rade eſt meilleure que celle de S. Denis, & où les deux autres Vaiſſeaux s'étoient déja rendus. Nous avons paſſé cinq mois dans cette Iſle en bonne compagnie.

Nos

Nos jours ſe reſſembloient aſſez, la Chaſſe & la promenade faiſoient la meilleure partie de nos plaiſirs.

Il y a environ 80. ans que cette Iſle fut découverte par les Hollandois, mais elle ne fut pas habitée, à cauſe de la difficulté qu'on trouva à y aborder. Les Indiens de l'Iſle *Madagaſcar* ou de S. Laurent ayant maſſacré dans un ſeul jour preſque tous les François qui s'étoient établis au Fort Dauphin, (maſſacre dont les François furent la cauſe par le peu de ménagement qu'ils eurent pour ces Peuples naturellement jaloux,&qui ne pouvoient ſouffrir la galanterie françoiſe) quelques François échaperent à leur fureur par le moyen des femmes du Pays qu'ils avoient épouſées. Ils s'embarquerent avec leur famille dans deux Pirogues qui furent pouſſées par les vents ſur les Cô-

tes de l'Isle Mascarin. Ces gens ayant trouvé ce Pays arrosé de Rivieres & abondant en Gibier, s'y établirent, & vêcurent pendant quelques années de Tortues de terre & de mer, de Poisson & de Gibier ; comme la necessité est industrieuse, ils trouverent les moyens de suppléer au défaut du vin, en composant une boisson du miel que les Abeilles laissoient dans le tronc des arbres. Quelques années après, un Vaisseau Pirate y fut jetté par la tempête, & s'étant brisé sur les écueils de l'Isle, l'Equipage fut contraint de s'y établir aussi. Ces Pirates avoient fait des courses sur les Côtes de *Malabar*, & dans le Golphe de l'Inde où ils avoient enlevé plusieurs Esclaves de l'un & de l'autre sexe. La necessité les fit résoudre à épouser ces femmes noires. Le Pays se peupla insensiblement, & la Compagnie des

Indes en ayant obtenu la Seigneurie, y envoya cinq ou six familles françoises. Cette Isle étoit d'un grand secours aux Vaisseaux de la Compagnie qui y hyvernoient lorsque la Saison étoit trop avancée pour passer le Cap de Bonne Esperance. Dans ces differentes relâches plusieurs Matelots s'y établirent, & épouserent les filles qui étoient nées de tous ces mariages dont je viens de parler. Ces filles n'étoient ni noires ni blanches, & avoient quelque chose de l'une & de l'autre couleur.

Vous aurez peut-être, Monsieur, de la peine à concevoir comment nos Matelots François se peuvent résoudre à contracter des alliances avec des femmes si brunes. Ces gens qui n'ont pas le goût fort délicat, & dont une continence involontaire excite les passions à la vûe d'une femme

telle qu'elle ſoit ; ces gens, dis-je, qui par les voyages continuels qu'ils font dans les Indes, ont, pour ainſi dire, accoûtumez leurs yeux à trouver ſuportables ces teints olivaſtres & bazanez, épouſent ces femmes ſans répugnance, & c'eſt aſſez pour eux qu'une femme ſoit femme. Les Hollandois ſont encore moins délicats que nos François ſur cet article, & ils épouſent indifferemment toutes ſortes de femmes dans leurs Colonies.

Il y a aujourd'huy dans l'Iſle Maſcarin 900. perſonnes libres & 1100. Eſclaves. Parmi les perſonnes libres, il n'y a que ſix familles, dont le ſang ſoit ſans mélange, parce qu'elles ont eu ſoin de ne ſe point allier avec les familles de Mulates & de Meſtices. Cependant les femmes Mulates par les alliances qu'elles contractent avec les François qui quit-

tent leurs Vaisseaux pour s'établir dans cette Isle, ont des enfans moins basanez. Le sang se purifie, & leurs teints deviennent blancs peu à peu. Je vis un jour dans l'Eglise Paroissiale de Saint Paul une famille entiere qui me donna de l'admiration : tous les visages de ceux qui la composoient étoient de couleurs differentes, & je puis dire que ma vûe alloit du blanc au noir, & du noir au blanc. Je comptai depuis la trisayeule jusqu'à l'arriere petite fille cinq générations. La trisayeule âgée de cent huit ans étoit noire, telle que le sont les Indiennes de *Madagascar*; la fille étoit mulate, la petite fille mestice, la fille de celle-ci étoit quarteronne, la quatriéme étoit quinteronne, & la derniere enfin étoit blonde, & aussi blanche qu'une Angloise ; mais toutes ces femmes ou filles en changeant de

couleur, ne perdent point certaine odeur (qu'on pourroit appeller fumet) qui dénote leur origine.

Les Habitans de Mascarin sont doux, tranquilles & laborieux. Leurs richesses consistent en troupeaux de Bœufs & de Moutons, en Esclaves & en plantations que la Compagnie des Indes leur distribue pour une somme assez modique. Cette Isle produit deux fois chaque année le ris & le bled, mais le bled ne se peut conserver plus d'un an, & il se corromproit même dans le cours de l'année, si on séparoit le grain de l'épi; c'est pourquoi les habitans sement beaucoup de ris, & l'embarras qu'ils trouvent à faire moudre leurs bleds à force de bras, leur fait préferer le ris pour leur nourriture; ils aiment mieux en effet occuper ailleurs plus utilement leurs Esclaves que de les faire moudre. Je crois mê-

me que l'habitude leur fait préferer le ris au pain, car il ne leur ſeroit pas difficile de conſtruire des Moulins à vent dans un Pays où le bois eſt ſi commun.

Quoique le Terrain ſoit très-propre à produire le raiſin, on n'y a point cependant encore planté de vignes. Ils font une boiſſon de miel qui eſt forte, & dont l'uſage trop fréquent eſt pernicieux. Ils en compoſent une autre qu'ils appellent *Frangorin*, du ſuc des Cannes de Sucre : elle peut enyvrer, mais l'excès n'en eſt pas ſi dangereux que celui de la boiſſon faite de miel.

L'air de cette Iſle eſt fort ſain, & les peuples y parviennent à une extrême vieilleſſe. Vers le mois de Decembre ou Janvier, il ſe leve un vent impétueux, ou plûtôt un houragan qui chaſſe tout le mauvais air, il fait du ravage à la verité ; il déracine les arbres &

renverse les Cabannes & les plantes des Habitations, mais il enleve tout ce qu'il y a d'impur, soit dans l'air, soit sur la terre. On a remarqué que lorsque cet Houragan avoit manqué pendant une année, la santé des peuples n'avoit pas été si bonne que les autres années, & qu'il avoit regné dans l'Isle une espece de maladie épidémique dont plusieurs étoient morts. Les Habitans connoissent le tems où cet Houragan doit arriver; ils entendent pendant quatre jours un grand bruit dans les montagnes: l'air & la mer sont alors dans une tranquillité admirable. La veille de ce Houragan, la Lune paroît enflamée, & pronostique la tempête pour le lendemain.

Alors les Habitans pourvoyent à leur sureté, ils étayent leurs maisons & les arbres fruitiers, & se préparent à resister à la violen-

ce du vent. Si un Vaisseau se trouve dans les rades de cette Isle, l'Equipage doit profiter de ces avertissemens, & prendre le large, parce qu'il vaut beaucoup mieux souffrir la tempête en pleine mer que dans une rade peu sure, où le péril est plus certain à cause de la proximité de la terre.

Quoique les Habitans de cette Isle jouissent d'un climat si pur & si sain, ils menent pourtant une vie triste, languissante, & dénuée de tout ce qu'on appelle plaisir. Leurs habitations sont éloignées les unes des autres; la jalousie, l'envie & l'orgueil, passions inquiettes qui sembleroient ne pas regner dans des deserts, se glissent parmi eux, & sement de la mésintelligence entre les familles, surtout entre les femmes. Celles qui sont blanches méprisent celles dont la couleur est mêlée, & celles-cy, aussi fieres

que les autres, ſe ſoûtiennent par leur nombre.

L'Iſle eſt diviſée en quatre Quartiers principaux. Celui de S. Paul eſt le plus étendu & le plus peuplé; il eſt ſitué au pied d'une montagne fort eſcarpée, les habitations ſont bâties ſur l'un & l'autre bord d'un grand Lac d'eau vive qui s'écoule dans la mer. Chaque famille a ſes plantations au haut de la montagne. On y monte par un ſentier rude & eſcarpé, & on trouve ſur la Cime une Plaine plantée d'arbres, à la reſerve des lieux qui ont été défrichez: il y reſte encore du terrain aſſez pour établir deux cens habitations. Les plantations ſont de Ris, de Tabac, de Bled, de Cannes de Sucre & de fruits, comme Bananes, Ananas, Goyaves, Oranges, Citrons, &c.

La Paroiſſe de S. Paul eſt deſſervie par deux Prêtres de la

Congregation de S. Lazare, gens d'une pieté ſinguliere , & d'une érudition profonde.

Le Quartier de S. Denis eſt ſitué à ſept lieües de S. Paul, en tirant vers l'Orient. Le Gouverneur y fait ſa demeure ; il eſt moins peuplé que le premier, mais le ſejour m'en a paru plus agréable. A deux lieues de ce Quartier, le long de la mer, on trouve celui de Sainte Marie qui eſt peu conſiderable.

Le plus fertile de tous eſt celui de Sainte Suſanne, qui eſt à quatre lieües de S. Denis. On peut aller à cheval de S.Denis à Sainte Suſanne, parce qu'on a frayé un chemin au milieu du bois, & que le terrain n'eſt pas ſi inégal que dans le reſte de l'Iſle, mais lorſqu'on veut aller de S. Denis à S. Paul, on ne peut aller que par mer ; cependant les noirs paſſent quelquefois par les montagnes,

& par des chemins impraticables pour se rendre dans ce Quartier. On fait aussi quelquefois la moitié du chemin par mer, c'est-à-dire jusqu'à un lieu qu'on appelle *la Possession*; de-là on peut aller à cheval jusqu'à S. Paul: on trouve une Plaine assez étendue, & qui pourroit devenir fertile si elle étoit habitée.

On fait aisément le tour de l'Isle à pied en côtoyant la mer, mais il est impossible de pénétrer d'un côté à l'autre par le milieu de l'Isle, & personne n'a encore osé l'entreprendre, si ce n'est quelqu'Esclaves fugitifs qui se sont retirez dans les bois, & dont on n'a plus entendu parler. Cette Isle a cinquante - sept lieües de circuit; elle n'est habitée que d'un côté; la Partie du Sud est brûlée par les feux d'un Volcan qui répand dans les Vallées des torrens de souffre & de bithume. Je

crois que ce Volcan a fait peu à peu le tour de cette Isle, parce que j'ai trouvé en creusant à trois pieds de terre le roc brûlé & calciné.

Les neiges qui couvrent les hautes montagnes de cette Isle, forment des torrens qui se jettent dans la mer, & qui portent la fertilité & l'abondance dans toute la Plaine. Ces Rivieres s'enflent considerablement en Eté, mais elles ne causent aucuns ravages, parce que leurs bords sont escarpez, & que leur lit est profond.

La nature donne ce secours aux Habitans au deffaut des Fontaines qui leur manquent ; il est même fort rare qu'ils puissent creuser des Puits à cause de la sechereße de la terre. Pendant les mois de Juin, Juillet & Aoust, les pâturages sont rares, & on est obligé de chasser les Troupeaux

dans les montagnes, où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Chaque Chef de famille imprime une marque à tous ses bestiaux, & ces peuples sont de si bonne foi, qu'ils ne se font aucun tort, & ne se dérobent point les uns aux autres leurs troupeaux.

Depuis que la Compagnie des Indes semble avoir négligé cette Colonie, ceux qui habitent le Quartier de Sainte Susanne portent tout le poids du travail ; & semblables aux Abeilles, ils ont la peine & les autres le profit. Comme les Vaisseaux n'abordent jamais à ce Quartier, ils ne peuvent troquer leurs denrées pour des toiles dont ils ont plus de besoin que les autres à cause des pluyes continuelles ; ainsi malgré la fertilité de la terre qui leur fournit des vivres en abondance, ils n'ont point de quoi couvrir leur corps, & cette indigence les

empêche ſouvent d'aller à la Meſſe, & de pouvoir ſortir même de leurs maiſons. Les Habitans des autres Quartiers où les Vaiſſeaux ont coûtume d'aborder, profitent de la facilité qu'ils ont à trafiquer avec les Etrangers; ils enlevent tout ſans en faire part aux autres, dans la crainte qu'ils ont de manquer eux-mêmes de vêtemens, parce qu'ils ſe voyent comme abandonnez par la Compagnie des Indes, dont les Vaiſſeaux relâchent rarement dans cette Iſle. Cependant ſi ces Peuples avoient parmi eux des Tiſſerans, les femmes pourroient filer du coton: cette Iſle en produit de très-beau, mais la nature leur fait en vain ce preſent, par l'impuiſſance où ils ſont de s'en ſervir.

Le Caffé a été découvert depuis peu de tems dans cette Iſle: cette plante eſt ſauvage à la verité, mais l'on croit que lorſqu'elle

ſera antée, ſon fruit ſera auſſi beau que celui qui vient du Levant. M. Para, Gouverneur de cette Iſle, a fait un Voyage en France pour faire part à la Compagnie des Indes de cette découverte, & pour convenir des moyens de la rendre utile. Le Caffé ſauvage eſt plus beau & plus gros que celui qui vient de *Moca*, mais le goût en eſt un peu different ; il eſt moins onctueux & plus amer ; cependant ſi les Habitans qui étudient avec ſoin le tems propre pour anter cette plante, ſont aſſez heureux pour réuſſir quelque jour, on pourra faire alors un grand commerce de Caffé, à cauſe de la quantité de ces plantes : au reſte je ne ſçai pas pourquoi la Compagnie des Indes a négligé une Colonie, qui par ſa ſcituation, par la bonté de ſon climat, & par la fertilité de ſon Terroir, ne peut être que très-utile aux Vaiſſeaux

qui reviennent des Indes Orientales & de la Chine. Il ne seroit pas difficile de faire un petit Port dans la Riviere de Saint Denis, ou dans le Golphe de la Possession, & si on y envoyoit quelques nouvelles familles, elles défricheroient un terrain suffisant pour leur entretien ; elles y seroient bien-tôt établies, surtout si cette nouvelle Colonie étoit composée d'Artisans, comme Tisserans, Forgerons, Menuisiers, Charpentiers, &c. Les Cordonniers seuls n'y trouveroient pas leur compte, à moins qu'ils n'apportassent la mode de ne point aller les pieds nuds. Les hommes & les femmes ne portent point de Souliers, & c'est une chose assez plaisante de voir une jeune fille avec une Juppe de Damas marcher nuds pieds au travers des bois.

Cette Isle étant ainsi devenue plus peuplée, les Habitans pour-

roient entretenir une ou deux grandes Barques pour faire le trafic des Esclaves à *Madagascar*, en partant de *Mascarin* dans la Saison propre à cette navigation; non seulement ils se procureroient par ce commerce les Esclaves necessaires à l'entretien de leurs habitations, mais encore ils pourroient retirer beaucoup d'or de *Madagascar* en échange des marchandises qu'on y envoyeroit de France ou des Indes, par les Vaisseaux de la Compagnie. J'ai vû dans cette Isle un Espagnol qui y est établi depuis peu, & qui ayant demeuré longtems à *Madagascar*, en avoit rapporté une livre de fort bel or qu'il avoit pris dans un Ruisseau de cette Isle, desorte qu'il y a lieu d'esperer qu'on pourroit aisément trafiquer avec les Indiens de ce Pays, en leur donnant en échange de leur or des Toilles & autres marchandises.

Tous les Habitans de *Mascarin* sont Catholiques Romains ; ils vivoient autrefois dans une ignorance libertine, & leurs Curez plus attentifs à leurs interests particuliers qu'au salut des Peuples, négligeoient le soin de les instruire. Le libertinage & le desordre regnoient dans cette Isle, & ils eurent l'audace, il y a quelques années, d'arrêter leur Gouverneur, & de le faire mourir dans un Cachot. Le Curé étoit lui-même le Chef de la conspiration, & il donna le signal aux seditieux pendant la Messe : ils arracherent le Gouverneur de l'Eglise & le traînerent dans une Prison, où après avoir long-tems langui, il expira enfin de foiblesse & d'inanition.

La Compagnie des Indes, après avoir puni les Complices d'un attentat si horrible, résolut de remedier à ces desordres : elle

envoya à *Mascarin*, il y a quatre ans, quatre Missionnaires Prêtres de la Congregation de Saint Lazare. Le Superieur de cette Mission est Prefet Apostolique; & a des pouvoirs fort étendus: il dessert la Parroisse de S. Denis. Ces Missionnaires ont corrigé les Peuples, auparavant feroces, de l'yvrognerie & de la brutalité, mais ils n'ont pû ôter aux femmes le tendre penchant qu'elles ont à la galanterie, & la chaleur du climat prévaut à toutes leurs exhortations.

L'Isle abondoit autrefois en Tortues de terre, mais les Vaisseaux en ont tant détruit qu'il faut aujourd'huy les aller chercher fort loin à l'Occident de l'Isle: les Habitans mêmes n'ont plus la permission d'en tuer, si ce n'est pendant le Carême. On attribue plusieurs proprietez à la Tortue de terre, entr'autres cel-

le de purifier la maſſe du ſang, & de guerir certaines maladies fâcheuſes dont les Chirurgiens ſe ſont attribuez la cure. On tire de cet animal une huile fort douce, qui a preſque le même goût que celle d'Olive.

Les Chevres & les Sangliers y étoient auſſi en abondance, mais ces animaux ſe ſont retirez au ſommet des montagnes; cependant les Habitans en trouvent encore beaucoup dans les bois, & ils les attrapent à la courſe. On y avoit auſſi apporté des Indes des Lapins, des Cailles, des Perdrix & des Poules pintades; les Lapins n'ont pû ſe creuſer des tanieres; les Cailles, comme oiſeaux de paſſage, y ont peu reſté, & les Perdrix ſont diſparues; ainſi il n'y a eu que les Poules pintades qui ſe ſoient multipliées. Vers l'Eſt de cette Iſle il y a une petite Plaine au haut des montagnes

qu'on appelle la Plaine des *Cofſres*, où l'on trouve un gros Oiſeau bleu dont la couleur eſt fort vive, & le goût paſſable. Les Habitans ne lui ont encore donné d'autre nom que celui d'Oiſeau bleu. On trouve auſſi des Perroquets de pluſieurs eſpeces, qui quand ils ſont jeunes ſe peuvent manger.

Dans le mois de Juillet & Août, mois où regne l'hyver, on voit deſcendre des montagnes une eſpece de Grive, oiſeau fort gras & d'un goût exquis; il vit de ris & de Caffé ſauvage: on le prend en lui paſſant au col un nœud coulant, attaché à une perche, & il eſt ſi peu farouche qu'il ſe repoſe ſouvent ſur le bras du Chaſſeur. Le moindre coup l'abat, & il eſt ſi gras qu'il a beaucoup de peine à voler. Cette maniere de prendre la Grive ne doit pas vous ſurprendre, on la prend ainſi

dans plusieurs endroits de l'Europe, surtout dans l'Isle de *Corse*.

Il y a aussi des Chauve-Souris de la grosseur d'une Poule, qui vivent de fruits & de grains. J'avois de la répugnance à suivre l'exemple de ceux qui mangeoient cet oiseau, mais en ayant mangé par surprise, j'en trouvai la chair fort délicate, & on peut dire que cet animal n'a de mauvais que le nom & la figure. On n'a jamais vû dans cette Isle aucuns animaux venimeux : on n'y a à craindre ni les Serpens, ni les autres Reptiles qui sont si ordinaires & si dangereux dans les Indes. L'Araignée, animal venimeux dans tout le reste de la terre, n'a aucun venin dans celle-ci; j'en ai vû de grosses comme un œuf de Pigeon : elles font leur toille en attachant les fils d'un arbre à un autre, desorte qu'il faut se frayer le chemin par les bois

avec de longues perches. Cette Araignée eſt ſi laborieuſe, qu'à peine ſon ouvrage eſt détruit, qu'elle le répare en moins d'un demi jour. Si on trouvoit le ſecret de mettre cette toille en œuvre, comme on l'a trouvé en France, elle ſuffiroit à l'entretien de tous les Habitans, car il n'y a pas un arbre où l'on ne trouve au moins deux ou trois de ces groſſes Araignées.

Je ne ſuis point ſurpris de ce que cette Iſle ne nourrit aucuns reptiles venimeux. Je vous ai déja dit, Monſieur, que le roc eſt calciné à deux pieds de terre : ainſi la raiſon qui empêche les Lapins de gratter la terre & de s'y creuſer des troux, eſt la même qui empêche les reptiles, accoûtumez à vivre ſous terre, de s'y retirer.

Cette Iſle eſt couverte d'arbres de toute eſpece : les plus

beaux

beaux ſont ceux qu'on appelle Natiers ou Bois de natte ; les Ebeniers dont le bois eſt fort luiſant, le Benjoin qui produit une gomme odoriferente dont nous nous ſervîmes pour le radoub de notre Vaiſſeau, au deffaut du Goldron. Il y a beaucoup d'autres arbres fort gros & fort hauts, dont on peut faire de très-belles planches, des Mâts de Vaiſſeau, des Pompes, des Parquets, & toutes ſortes d'ouvrages de menuiſerie. Les plus belles maiſons ſont bâties de ces planches, les médiocres ſont faites de troncs de Lataniers, & couvertes de feuilles de cet arbre qui produit un fruit ſemblable à la noix.

Il y a peu d'arbres fruitiers, le Goyavier & le Bananier ſont les plus communs ; leur fruit eſt fort ſain. Le Bananier eſt d'un grand ſecours aux Vaiſſeaux : on le coupe par le pied, & on ſe ſert du

tronc pour nourrir les bestiaux ; il se conserve long-tems verd, & il est plein d'une eau fort douce.

Les Orangers & les Citronniers produisent leurs fruits en abondance, & c'est cette abondance qui empêche qu'on en fasse cas. Le Tamarin produit un fruit à noyau assez semblable à l'adate du Palmier ; sa qualité est froide & seche au second degré. Il y a un Arbuste qui produit une Noisette medicinale, mais dont l'usage cause des vomissemens & des douleurs violentes dans l'estomac : on l'appelle Pignon d'Inde. L'arbrisseau le plus commun est le Cotonnier, son fruit est beau, & le Cotton qu'il produit est le plus blanc qui soit dans les Indes. Outre tous ces arbres, il y en a un d'une espece dont le bois est tendre, quoiqu'il égale en hauteur & en grosseur les plus gros arbres : il produit au

Printems une fleur fort agréable à l'odorat ; les Abeilles le préferent aux autres arbres, & c'est sur sa cime qu'elles font leur miel.

Je ne veux pas davantage m'étendre sur les particularitez de l'Isle *Mascarin*. J'ajoûterai seulement à ce que j'ai dit, qu'elle a un extrême besoin de secours, & que si la Compagnie des Indes continue à négliger cette Colonie, il est à craindre qu'elle ne se perde, & que les Habitans n'abandonnent le Pays.

Après avoir séjourné cinq mois dans cette Isle, nous fixâmes le jour du départ au 20. de Septembre. Nous prîmes des provisions abondantes de Bœufs, de Moutons, de Chevres, & de Tortues de terre, outre les provisions que chacun fit en particulier. L'experience du passé nous avoit rendus prudens. Notre Vaisseau

étoit un peu plus en état d'entreprendre le passage redoutable du Cap de Bonne Esperance.

Le 20. de Septembre nous partîmes de *Mascarin* en compagnie des deux Vaisseaux commandez par Messieurs de la Perche & de la Fond. Nous observâmes la latitude méridionale à 6. lieües de distance de l'Isle, elle fut de 21. degrez 23. minutes, la longitude de 76. degrez, & la variation de 20. degrez vers le Nord'Ouest. Il y eut une éclipse de Lune qui dura depuis 8. heures jusqu'à 11. la moitié du disque de la Lune étoit obscurci.

Les montagnes de l'Isle *Mascarin* sont si hautes, que nous pouvions les voir à la clarté de la Lune à 8. lieues de distance. Le Volcan jettoit des feux en si grande quantité, qu'on voyoit clairement le haut de la montagne d'où ils sortoient.

Le 21. au matin nous apperçûmes encore l'Isle à 15. lieues de distance. Les vents étoient foibles, & nous faisions fort peu de chemin. Ce calme qui dura deux ou trois jours, nous donna occasion de visiter souvent les Capitaines des autres Vaisseaux.

Le 5. Octobre les vents changerent, & le 12. selon l'estime de nos Pilotes, & selon nos Observations, nous nous trouvâmes sur le banc des *Aiguilles*. Nous vîmes les Oiseaux bigarrez qui en dénotent la proximité. Il faut necessairement avoir connoissance de ce Banc pour assurer sa navigation. Le Cap de Bonne Esperance est scitüé à 34. degrez 30. minutes de latitude méridionale, & on compte environ 30. lieues de ce Cap au banc des *Aiguilles*.

Le 13. on observa la latitude à 36. degrez 20. minutes. La variation de 24. degrez vers le Nord-

Oueſt. Il y a 30. ans que la variation de l'Aiman étoit de 23. degrez vers le Nord'Eſt. Je ne ſçai à quoi attribuer ce changement, & je laiſſe aux Aſtronomes à expliquer cette variation de variation. Nous connûmes par ces obſervations que nous avions doublé le Cap de Bonne Eſperance. Nous rendîmes graces à Dieu pour une faveur ſi grande & ſi deſirée : on ne pouvoit franchir ce paſſage avec plus de bonheur ; la mer & les vents ſembloient avoir été de concert pour le rendre facile.

Cependant le 14. & le 15. Octobre les vents ſouflerent avec violence, & ſouleverent les flots, mais comme ils nous étoient favorables, nous prîmes patience, car une tempête dans ces paſſages eſt un tribut neceſſaire.

Le 16. les vents changerent, & ſe rangerent au Nord. La mer étoit fort agitée, & la tempête

augmentoit à chaque inſtant. Nous mîmes à la Cape tantôt ſur un bord, tantôt ſur un autre. Les Vaiſſeaux qui nous ſuivoient firent la même manœuvre. La mer étoit ſi agitée qu'à peine nous les pouvions voir à une lieue de diſtance, parce que les vagues qui ſe trouvoient entre nous en déroboient la vûe par intervalles. Comme notre Vaiſſeau étoit plus fin voilier, & qu'il tenoit mieux le vent, nous perdîmes les autres pendant la nuit, & nous ne vîmes plus les feux qu'ils avoient mis à leur poupe. Nous fîmes envain tous les ſignaux dont nous étions convenus, aucun des deux n'y répondit.

Le 17. à midy nous eûmes connoiſſance des deux autres Vaiſſeaux: ils avoient beaucoup dérivez, & ils étoient trois lieues ſous le vent, quoiqu'ils euſſent eu le vent ſur nous le jour préce-

dent. Nous arrivâmes un peu pour les joindre : les vents étoient moins violents, mais la mer étoit toûjours agitée, & les vagues passoient par dessus notre Vaisseau depuis la poupe jusqu'à la proue. Cette agitation continuelle fit ouvrir nos anciennes voyes d'eau, & les nouvelles Pompes nous furent d'un grand secours dans cette occasion.

Le 18. nous gouvernâmes au Nord, à la faveur d'un vent de Sud'Ouest. La mer devenue plus calme nous permit de nous approcher du Vaisseau de Monsieur de la Fond, qui étoit en fort mauvais état. Le Capitaine nous dit que son Equipage ne pouvoit pas suffire à pomper l'eau qui entroit dans son Vaisseau de tous les côtez, que ses Mâts étoient offensez, & qu'il n'osoit les charger de voiles. Monsieur de la Perche, dont le Vaisseau étoit

neuf, nous dit qu'il avoit aussi ses incommoditez, & qu'il avoit une voye d'eau hors de l'eau, qui, lorsque la mer étoit agitée, obligeoit son Equipage à pomper continuellement.

Le 19. le calme succeda à l'orage. J'allai dîner à bord du Vaisseau de Monsieur de la Perche, qui m'engagea à rester avec lui jusqu'à la vûe des Côtes du Bresil. Je reçûs avec plaisir cet offre: son Vaisseau étoit meilleur que le nôtre, & je n'avois pas le chagrin de voir un Equipage dans un travail continuel. Je ne vous dis rien, Monsieur, de cette Navigation. Il y a mille Relations qui en parlent: car soit qu'on aille aux Indes Orientales, soit qu'on en revienne, il faut necessairement passer le Cap de Bonne Esperance, à moins qu'on ne veuille aller aux Indes Orientales par les Occidentales, comme j'ai fait.

dans ce Voyage, alors on fait le Tour du Monde.

Lorſque nous arrivâmes à la latitude de 28. degrez, nous trouvâmes les vents aliſez qui furent conſtans juſqu'à la vûe du Breſil où nous voulions relâcher. Il ne faut pas aller reconnoître cette Côte vers le Sud, quand on veut entrer dans la Baye de tous les Saints ; il faut au contraire aborder au Nord de cette Baye, parce qu'on trouve les vents & les courans favorables, & qu'on les trouveroit contraires ſi on abordoit au Sud. Nous eûmes connoiſſance de la Côte du Breſil à 8. lieues au Nord de la Baye de tous les Saints. Nous trouvâmes pluſieurs Batteaux de Negres Pêcheurs, ou plûtôt pluſieurs troncs d'arbres liez enſemble, ſur leſquels deux ou trois Eſclaves ſe mettent & s'éloignent de terre juſqu'à cinq lieues en mer.

Je retournai à bord de notre Vaisseau où je trouvai les mêmes embarras & les mêmes fatigues.

Le 16. de Novembre à dix heures du matin, nous reconnûmes le Fort S. Antoine, qui est bâti sur une des pointes qui forment l'entrée de la Baye de tous les Saints. Notre Vaisseau y entra le premier, & lorsque nous fûmes à une lieue de la Ville de *San-Salvador*, à mi Baye, on nous tira un coup de Canon d'un petit Fort qui est au milieu du Port. Nous crûmes que c'étoit un signal pour nous avertir de ne pas avancer plus avant, & de jetter l'ancre. Nous saluâmes la Ville de sept coups de Canon, & on nous répondit de trois coups, aussi-bien qu'aux deux Vaisseaux de notre compagnie.

Le Directeur de notre Vaisseau s'embarqua aussi-tôt dans la Chaloupe pour aller saluer le Viceroi,

& lui demander ſa protection & du ſecours. Nous en avions en effet un extrême beſoin. L'eau entroit de toutes parts dans le Vaiſſeau, & il étoit impoſſible qu'il pût tenir la mer en cet état. Le Viceroi fit un acueil obligeant au Directeur, & lui dit qu'il étoit très-mortifié de ce que les Ordres du Roy ſon maître étoient ſi peu favorables aux Vaiſſeaux étrangers, que les François ſurtout en étoient la cauſe & l'occaſion, que pluſieurs Navires de notre Nation ayant relâchez dans les Ports du Breſil, non contens d'y avoir fait le commerce contre les deffenſes du Roi de Portugal, avoient encore emporté beaucoup de Tabac; que les Ordres de ſon maître portoient que tous Vaiſſeaux étrangers qui viendroient dans les Ports du Breſil ſeroient confiſquez, à moins que quelque neceſſité urgente & reconnue ne

l'exemptât de cette Loi ; que pour cet effet on accordoit 24. heures aux Vaiſſeaux pour ſe reſoudre, ou à ſe mettre ſous le Canon du Fort pour ſubir un examen rigoureux, ou à ſe retirer ſans recevoir aucun ſecours : que parce qu'il avoit ſuppoſé que nous ignorions ces Ordres, il avoit fait tirer un coup de Canon pour nous empêcher d'entrer dans le Port ; que ſi nous étions dans le mauvais état que nous expoſions, nous pouvions entrer ſans crainte, que l'affection & l'eſtime qu'il avoit pour notre Nation l'engageroit à nous donner tous les ſecours qui dépendroient de lui.

Le Viceroi tint le même langage avec les Directeurs des autres Vaiſſeaux. On tint conſeil, & on délibera ſur ce que nous avions à faire. Il étoit viſible que notre Vaiſſeau & celui de Monſieur de

la Fond étoient hors d'état de tenir plus long-tems la mer : malgré la rigueur de l'examen dont on nous menaçoit, nos neceſſitez étoient trop évidentes pour en craindre les ſuites. Il n'en étoit pas ainſi du Vaiſſeau de Monſieur de la Perche, il étoit en bon état, & il pouvoit continuer ſon voyage en faiſant quelque proviſion nouvelle d'eau & de vin. M. de la Perche aima donc mieux ſe reſoudre au départ, que de courir le riſque d'être confiſqué. Cependant le Viceroi qui l'eſtimoit, & qui l'avoit déja vû dans ce Port trois ans auparavant, lui fit dire ſecretement de reſter deux ou trois jours dans la Baye ſans s'aprocher du Port, & qu'il auroit ſoin de lui faire porter des proviſions pour ſon retour en Europe : il s'excuſa même d'une maniere fort honnête de ce que les Ordres de ſon maître l'obligeoient

à en uſer avec tant de rigueur.

Le Directeur de notre Vaiſſeau reçût un gros paquet de Lettres que nos Armateurs avoient envoyé par la Flotte de Liſbonne. Je ne ſçaurois vous témoigner la joye que je reſſentis en voyant parmi ces Lettres un paquet qui m'étoit adreſſé. Je reconnus votre écriture, & je lus avec empreſſement les nouvelles que vous me mandiez. Ma ſatisfaction fut ſans pareille, lorſque je connus par vos expreſſions que vous conſervez pour moi les tendres ſentimens que vous aviez autrefois, & qu'une abſence de cinq années n'a point affoibli une eſtime que je cherirai éternellement.

Après avoir encore quelque tems déliberé ſur le parti que nous avions à prendre, nous prîmes celui d'entrer dans le Port. Nous jettâmes l'ancre près de la

Forteresse de la mer. Aussi-tôt les Ministres du Conseil *da Fazienda* envoyerent huit Gardes dans notre Vaisseau. Le Capitaine & un Officier furent mis en ôtage chez un Marchand de la Ville, formalité établie pour mieux s'assurer des Vaisseaux. On nous intima une deffense de descendre à terre sous quelque pretexte que ce fut, & on prépara toutes choses pour la visite qui se devoit faire le lendemain.

Le 15. le Juge nommé par les Portugais de *Sembargador* vint avec plusieurs Ecrivains connoître & examiner l'état de notre Vaisseau, & nos besoins. A leur air grave, serieux & composé, on auroit dit qu'ils alloient décider de nos vies. Quoique nos necessitez, comme je vous l'ai déja dit, fussent évidentes, nous jugeâmes néanmoins à propos de gagner la bienveillance & l'amitié de tous

ces Meſſieurs par des preſens : l'un leur donnoit une Boëte de Thé, l'autre des Eventails, celui-cy des Bonnets brodez, celui-là des Curioſitez Chinoiſes ; en un mot chacun faiſoit ſon préſent. Mais ces Juges n'en étoient pas moins graves, ils recevoient tout gravement, & la ſeule reconnoiſſance qu'ils témoignoient étoit de nous promettre qu'ils nous remercieroient quand nôtre affaire ſeroit finie. Le Capitaine leur avoit promis avant que de quitter le Vaiſſeau des préſens conſiderables, ainſi ils regardoient les nôtres comme des bagatelles.

On produiſit le Journal de nôtre voyage, les Livres de vente, d'achat des Marchandiſes, tant du Perou que de la Chine. Nos Matelots furent interrogez l'un après l'autre, & on leur demanda ſi en partant de *Maſcatin* notre

intention étoit de relâcher dans cette Baye : chacun répondit suivant ses instructions. Les Maîtres Charpentiers du Port visiterent exactement le Vaisseau, & deciderent qu'il avoit non seulement besoin d'être caronné, mais encore qu'il étoit impossible qu'il pût jamais retourner en Europe. Ils exagererent tellement les choses, que l'Equipage en fut allarmé.

Après cet examen, on nous accorda la liberté d'aller à terre. J'allai saluer le Viceroi. Je n'ai jamais vû un Seigneur plus affable & plus ami de la Nation Françoise. Le Bresil n'avoit jamais été gouverné que par des Capitaines Generaux, mais le Roy de Portugal ayant appris qu'on commettoit des desordres infinis dans ces Colonies, a érigé depuis peu ce gouvernement en Viceroyauté en faveur de ce Vice-

roi. Ce Seigneur tire ſon origine des Rois de Portugal, de la Maiſon de Bragance: il eſt Comte de Villaverde, Marquis d'Anjegas, Grand de Portugal, Surintendant General de la Marine & des Finances, & Commandeur de l'Ordre de Chriſt. Dans ces dernieres guerres il étoit Generaliſſime de la Cavalerie Portugaiſe. Il y a quatre ans qu'il commande dans toutes ces Colonies, & il doit retourner en Europe par la premiere Flotte. J'ai trouvé dans cette Ville un François qui, après la révocation de l'Edit de Nantes, ſe retira en Angleterre, où il ſervit long-tems en qualité de Colonel d'Infanterie. Ayant été enſuite envoyé en Portugal avec Milord Galoway, le Roy de Portugal le demanda à la Reine d'Angleterre, & le fit Brigadier de ſes Armées. Il a parcouru tout le Breſil, où il a tracé diver-

ſes Fortifications, ſurtout à *Ryo-Geneiro* : il travaille actuellement à celle de cette Ville ; c'eſt un homme ſçavant, plein d'érudition, & d'un commerce agréable.

Le Vaiſſeau de Monſieur de la Fond eſt en ſi mauvais état que les Charpentiers du Port ont décidé qu'il falloit l'abandonner. Je ne ſçai encore quel parti il prendra là-deſſus. M. de la Perche partira demain, & il arrivera en Europe long-tems avant nous, car ſelon les apparences, nous reſterons ici plus que nous ne voudrions. Tout s'y fait avec une lenteur étonnante, & pour la moindre affaire, il faut une Requeſte en forme. Le Viceroi ne veut rien faire ſans l'avis de ſon Conſeil, de peur de ſe rendre ſuſpect à des gens qui n'aiment pas ſon Gouvernement, parce qu'il eſt très-rigide, & qu'il condam-

ne à la mort les assassins & les voleurs, chose inouie dans ces Colonies, où les peuples commettoient autrefois toutes sortes de crimes impunément. Ce Seigneur appréhende qu'on ne lui fasse un crime de l'amitié qu'il a pour notre Nation, & quoiqu'il nous accable d'honnêtetez, nous nous appercevons avec plaisir & avec reconnoissance qu'il voudroit encore nous donner des preuves plus sensibles de ses bontez.

Je donne cette Lettre à M. de la Perche qui m'a promis de vous la remettre en main. Vous ne serez pas fâché de le connoître ; c'est une personne que j'estime infiniment. Vous ne verrez point en lui cette rusticité si ordinaire aux Eleves de Neptune, & vous me remercierez un jour de vous avoir procuré la connoissance d'une personne d'un commerce si aimable. Je suis, &c.

LETTRE QUINZIE'ME.

En Mer, à 30. lieües de la Baye de tous les Saints, le 18. Fevrier 1718.

VOus ſerez ſans doute ſurpris, Monſieur, d'apprendre l'arrivée de M. de la Fond, & de ne point entendre parler de la nôtre. Le Seigneur a confondu notre prudence, & a renverſé nos projets. Un nouveau caprice de la fortune nous éloigne de la chere Patrie, & je ne ſçai même encore s'il nous ſera permis un jour de la revoir. Tout ſemble s'oppoſer à nos deſſeins, & la patience, dont nous avons fait tant de fois un triſte & ennuyeux uſage, devient plus neceſſaire que jamais. Mais à quoi ſert la plainte ? Elle aigrit l'eſprit ſans corri-

ger les malheurs. Je m'attendois à vous raconter bien-tôt dans un tête à tête toutes les particularitez que j'ai remarquées au Bresil, il faut maintenant vous les écrire, & vous faire un détail de tout ce qui nous est arrivé.

Vous avez vû dans ma derniere Lettre de quelle maniere nous avions été traitez à notre arrivée. Lorsque nos necessitez furent connues, nous eûmes la liberté de prendre un Logis dans la Ville, à condition que nous n'y ferions aucun commerce sous peine de confiscation du Vaisseau, &c.

Les Juges (à qui l'esperance des présens que leur avoit promis le Capitaine avoit ôté une partie de leur gravité) nous exhortoient sans cesse à l'observation de cette Clause, quoiqu'à parler sainement il étoit aisé de connoître que tous leurs discours n'étoient

que grimaces. Les Gardes qui étoient dans notre Vaiſſeau étoient leurs créatures, & ils nous offroient tous les jours leurs ſervices, ſoit pour faire introduire des marchandiſes dans la Ville, ſoit pour en permettre le trafic dans le Vaiſſeau même. On voyoit pendant la nuit roder autour du Vaiſſeau des Batteaux pleins de Négocians qui avoient pour le moins autant d'envie d'acheter que nous en avions de vendre : mais les nôtres balancerent quelque-tems, incertains ſi c'étoit un piege qu'on leur tendoit, ou un deſir ſincere de faire un commerce franc & loyal ; cependant on s'accoûtuma peu à peu à trafiquer, malgré les Ordres rigoureux, & les ſuites fâcheuſes qui étoient attachées à ce commerce.

Il y avoit quinze jours que nous étions dans le Port, & le *Provée-*

dor mor ou l'Intendant de la Marine n'avoit encore rien déterminé pour la carenne de notre Vaisseau. Il sembloit que pour une plus grande facilité, il convenoit de décharger les marchandises, & de les mettre dans quelque Magasin, mais cette permission nous fut refusée d'une maniere qui nous fit connoître que nos prieres & nos raisons seroient inutiles. D'un autre côté les Ouvriers ne vouloient point travailler à notre Vaisseau sans en avoir reçû l'ordre des Juges, & ces Juges se hâtoient lentement, afin d'obliger le Capitaine à s'expliquer sur les presens qu'ils demandoient lors même qu'ils feignoient de les refuser. Leurs déliberations étoient lentes, & il falloit entasser Requestes sur Requestes pour obtenir les moindres choses. Le Viceroi connoissoit assez l'intention des Juges, &

il n'ignoroit pas que ſur le voile d'une exactitude ſcrupuleuſe, ils cachoient des deſſeins intereſſez, mais il ne vouloit point ſe mêler trop ouvertement de cette affaire.

Enfin le Capitaine de notre Vaiſſeau, toûjours riche en promeſſes, en fit de ſi belles à tous les Juges, que nos affaires prirent un autre train en peu de jours. M. de la Fond ayant connu que ſon Vaiſſeau ne pouvoit plus tenir la mer, ſçût ſemer ſon argent ſi à propos, qu'il obtint du Conſeil, par une grace ſpeciale, la permiſſion de frêter un Vaiſſeau Portugais pour continuer ſa route en Europe, & de vendre tous les agrès de celui qu'il abandonnoit. On partagea entre nos deux Vaiſſeaux les Charpentiers, & les autres Ouvriers du Port.

Notre Equipage, qui s'étoit tenu dans le devoir pendant le

cours du voyage, se révolta trois semaines après notre arrivée. Depuis la Chine jusqu'au Bresil, nous avions souffert une grande disette de vin; l'abondance fut dans ce Port la source de la discorde & de la revolte. Les Matelots s'enyvroient tous les jours, & l'amour de la débauche leur ôtoit celui du travail & de leur devoir. Les Officiers voulurent remedier à ce libertinage en les empêchant de faire venir du vin de la Ville, & en ne donnant à un chacun que la quantité de vin & d'eau-de-vie qu'il pouvoit boire sans s'incommoder. Les Matelots devenus furieux par cette reforme, firent un complot entr'eux, & on peut dire que dans cette occasion l'amour du vin causa les mêmes effets, & aliena autant leur raison que l'yvresse & l'excès.

Ceux qui jusqu'alors avoient parus les plus raisonnables, cesse-

rent de l'être, ils enleverent le vin destiné pour la provision du Vaisseau, & après avoir maltraitez les Officiers qui voulurent s'opposer à ce desordre, ils s'emparerent du coffre d'armes, & menacerent de jetter à la mer tous ceux qui voudroient resister. Comme ils avoient témoigné autrefois beaucoup de respect pour les passagers, & que nous crûmes que notre presence les mettroit à la raison, nous nous mêlâmes parmi eux l'Epée à la main en les menaçant, mais ils nous rendirent menaces pour menaces. La revolte étoit trop échauffée pour oser en venir aux voyes de fait, & il étoit à craindre que leur colere ne dégenerât en fureur, & ne les aveuglât jusqu'à executer leurs menaces. On ne pouvoit discerner quels étoient les mutins, aucun ne parloit seul, tous parloient ensem-

ble ; ce n'étoient que plaintes confuses, que clameurs, & demandes insolentes. Toute la troupe étoit brave, quoique peut-être chaque particulier fût lâche. Dans de pareilles émotions, employer la rigueur, c'est aigrir les esprits : dissimuler, temporiser, ou acquiescer à la volonté des mutins, c'est montrer que l'on craint, & augmenter leur insolence, l'alternative est également dangereuse.

Cependant le Viceroi sachant ce qui se passoit dans notre Vaisseau, envoya une Compagnie de Grenadiers à notre secours. A peine la Chaloupe de ces Soldats eut abordé notre Vaisseau, que nos Matelots furent saisis de frayeur. Les plus mutins prenoient les armes, & les laissoient ensuite sans savoir à quoi se resoudre. Alors les Officiers reprenant courage à mesure que les

Matelots le perdoient, firent lier trente des plus furieux, & ceux-là ſurtout qui avoient donné le ſignal de la revolte. On les conduiſit dans les Priſons de la Ville. Le Viceroi leur ayant demandé quelles étoient les raiſons qui les avoient engagez à ſe revolter, ils répondirent qu'ayant voulu quitter le Vaiſſeau à cauſe des Pirateries que nous avions exercez, les Officiers s'étoient oppoſez à un deſſein ſi juſte ; qu'il étoit faux que nous euſſions fait le voyage de la Chine, que nous étions Forbans, & que nous avions enlevé un Vaiſſeau François venant de la Chine, dont nous avions auſſi pris le nom & le paſſeport pour pouvoir entrer impunément dans cette Baye. Ces accuſations firent peu d'impreſſion ſur l'eprit du Viceroi, homme éclairé & integre. Cependant M. de la Fond fit connoître aux Juges notre inno-

cence, en faisant entendre tous les Matelots de son Equipage qui témoignerent que les calomnies dont on nous chargeoit étoient sans aucun fondement, &c. Le Viceroi fit mettre ces malheureux dans un Cachot, & ordonna aux Juges du Pays de faire un procès verbal de tout ce qui s'étoit passé, afin que nous pussions livrer les Criminels à la Justice à notre retour en France. Je ne sçai pas encore quelle suite aura cette revolte.

Le Matelot est un animal qu'on ne peut bien définir. Si on a quelqu'indulgence pour ses fautes, l'impunité le rend orgueilleux, & semble lui donner un nouveau droit de s'écarter de son devoir; si on le traite trop rudement, il se plaint, il menace, il deserte, ou fait quelque chose encore pire. Il ne faut avoir pour lui ni une pitié trop complaisante, ni une rigueur

trop outrée ; en un mot on ne doit lui faire ni tort ni grace, & malheureux est le Capitaine ou l'Officier qui se familiarise trop avec son Equipage. La familiarité est la source de tous les desordres.

Notre Equipage ayant été affoibli par la détention des mutins, nous prîmes des Matelots Portugais pour travailler à la carenne de notre Vaisseau. On transporta les marchandises dans deux Vaisseaux Portugais. Le Capitaine fit dédoubler son Vaisseau, croyant qu'il seroit meilleur voilier lorsqu'il seroit moins chargé de bois. Son intention étoit bonne, mais ce changement a été la cause du malheur qui nous oblige aujourd'huy de retourner à la Baye de tous les Saints.

On a fait tant de Relations du Bresil, que je m'étendrai peu sur

cette Partie de l'Amérique. Il y a environ quatre-vingt ans que les Hollandois s'emparerent des Places Maritimes, ayant crû qu'ils pouvoient acquerir sur les Portugais le même droit de conquête que ceux-cy avoient acquis sur les Indiens. Les Portugais, à qui ils avoient déja enlevé toutes les Places qu'ils avoient conquis dans les Indes Orientales, ranimerent leur courage, & après plusieurs combats, ils chasserent les Hollandois du Bresil. Barlæus Historien d'Anvers a écrit en langue latine l'Histoire de cette guerre, & de tout ce qui se passa sous le Gouvernement du Comte Maurice de Nassau qui étoit Generalissime des Hollandois dans le Bresil.

Pendant que les Hollandois furent maîtres de ce Pays, ils bâtirent plusieurs Forteresses, & tracerent d'autres Ouvrages qui

les auroient maintenus dans la possession de leur conquête, si les Portugais leur avoient donné le tems de les achever. On voit encore les restes de leurs travaux aux environs de la Baye de tous les Saints, & on peut dire qu'ils firent plus d'ouvrage en deux ou trois ans, que les Portugais n'en ont fait avant leur arrivée, & après leur retraite.

La Baye de tous les Saints a 12. lieues de large, mais elle est peu naviguable en plusieurs endroits, à cause des bancs de sable & des écueils qui s'y trouvent. Il y a de petites Isles, peu distantes les unes des autres, où les Portugais ont des Pêcheries, des Plantations de Sucre & de Tabac.

La Ville de *Sansalvador* est scituée à l'entrée de cette Baye. Son Port est beau, mais il pourroit l'être davantage si l'art & l'industrie aidoient un peu à la nature.

Le Viceroi a entrepris d'y faire travailler, & si l'on execute son dessein, ce Port sera un des meilleurs de l'Amérique.

La Ville est divisée en haute & basse Ville. Tous les Marchands, les gens d'affaires & de mer font leur demeure dans la basse Ville à cause de la commodité du Port. Il s'y fait un grand commerce, & ce lieu fournit à l'autre toutes les denrées qui viennent du fond de la Baye. Il y a un Arsenal & des Magasins Royaux où l'on conserve tout ce qui sert à la construction des Vaisseaux. Cette basse Ville est au pied d'une montagne peu haute, mais fort escarpée; elle n'a rien de beau ni de curieux, & il m'a paru que le tumulte & la confusion en rendoient le sejour incommode & ennuyeux.

Depuis quelques années le Roi de Portugal fait construire des

Vaisseaux dans tous les Ports du Bresil, surtout à *Rio Geneyro*, & à la Baye de tous les Saints. Ces Vaisseaux s'équipent avec beaucoup moins de frais qu'en Europe; le Pays fournit du bois en abondance, & le meilleur qu'on puisse souhaiter pour la construction des Vaisseaux, non seulement pour la mâture, mais encore pour les pompes, doublage, courbes, gouvernails, &c. c'est un bois incorruptible. Je suis étonné que dans nos Colonies de l'Amérique, où l'on trouveroit les mêmes secours, on ne se soit point encore avisé d'y construire des Vaisseaux, ou du moins d'envoyer en France des planches de doublage, dans lesquelles les vers ne peuvent s'insinuer; on n'ignore pas que ce sont les vers qui pourrissent nos Vaisseaux, surtout dans la Mediterrannée, & qui font qu'ils durent si peu.

La haute Ville eſt ſcituée ſur le ſommet de la montagne. Les maiſons ſont aſſez grandes & commodes, mais l'inégalité du terrain leur ôte une partie de leur ornement, & rend les ruës déſagréables. La grande place qui eſt quarrée, eſt au milieu de la Ville. Le Palais du Viceroi, la Maiſon de Ville, & celle de la Monnoye, en forment les quatre faces. Ces Edifices n'ont rien de fort remarquable, ſi ce n'eſt qu'ils ſont bâtis de pierres qui ſont venues de Liſbonne, parce que le Pays n'en fournit aucunes qui ſoient propres à la conſtruction des Bâtimens. Comme chacun fit bâtir ſa maiſon à ſa fantaiſie, tout eſt irrégulier, deſorte qu'il paroît que la Place principale ne ſe trouve là que par hazard.

Il y a pluſieurs Monaſteres. Celui des Jeſuites eſt ſcitué dans

le lieu le plus agréable de la Ville, & c'eſt ſans doute le plus beau, le plus vaſte, & le plus riche Edifice : on y admire ſurtout la Sacriſtie, dont tout le lambris eſt d'écaille de Tortue miſe en œuvre d'une maniere fort délicate. Les Carmes, les Cordeliers, les Capucins & les Recolets ont auſſi leurs Couvens ; leurs Egliſes ſont propres, mais elles le ſont beaucoup moins que celles du Perou. La Cathedrale eſt un Edifice qui de loin a quelque apparence, & qui n'eſt rien en effet. La Nef eſt étranglée, mais ſi la dorure peut rendre une Egliſe belle, celle-cy doit l'emporter ſur toutes les autres. Il y a auſſi des Parroiſſes deſſervies par des Prêtres Seculiers ; deux Couvens de Filles, l'un de l'Ordre de Sainte Claire, & un autre qui eſt deſtiné à la retraite des jeunes filles qui ont été expoſées & abandonnées au moment

de leur naiſſance. Ces ſortes d'enfans ſont fort conſiderez dans ce Pays : le Roy les adopte, & les Dames les plus qualifiées ſe font un honneur de les retirer dans leurs maiſons, & de les élever comme leurs propres enfans. Cette charité eſt bien louable, mais elle eſt ſujette à bien des inconvéniens.

La Ville de *Sanſalvador* eſt le Siege de l'Archevêque. Les Benedictins ont une Abbaye celebre, & indépendante de la Juriſdiction Archiepiſcopale. Leur Egliſe ſera magnifique lorſque le deſſein & le plan feront executez. La Ville eſt plus longue que large ; elle eſt petite, ſi on la renferme entre ſes portes, mais ſi on y comprend les Fauxbourgs, elle peut paſſer pour une aſſez grande Ville.

Le Gouvernement étend ſa Juriſdiction ſur tout le Breſil. Le

Viceroi eſt le Chef du Conſeil, & peut décider ſouverainement de toutes les affaires. Il y a deux Conſeils, l'un nommé par les Portugais *Conſeilho da relaçaon*, où ſe rapportent tous les Procès Criminels, l'autre appellé *Conſeilho da fazienda*, qui juge des affaires du Commerce. La Juſtice eſt fort lente dans ce Pays, & on brouille plus de papier en un mois dans un de ces Tribunaux, qu'en France dans un an chez un Procureur un peu achalandé. Ces Tribunaux, par une politique ſemblable à celle des Eſpagnols du Perou dont je vous ai déja parlé, n'oſoient autrefois punir un Portugais, & encore moins le condamner à la mort : mais le nouveau Viceroi a rompu la glace, & il fait peu de grace aux Criminels ſi-tôt qu'ils ſont convaincus ; cependant il ne peut s'empêcher de ſuivre les Loix du Pays, & il faut

tant de formalitez pour convaincre un Criminel, que quand il reçoit sa Sentence de mort, on peut conclure qu'il l'a bien méritée.

Le commerce est considerable au Bresil, & le luxe de ses Habitans le rend necessaire. Le Pays produit du Sucre, & du Tabac en abondance, & les mines donnent beaucoup d'or. On envoye chaque année de Lisbonne deux Flottes, l'une pour *Rio Geneyro*, & l'autre pour la Baye de tous les Saints; quelquefois il en part une troisiéme pour *Fernanbucco*. Ces Flottes sont nombreuses, & les Vaisseaux sont chargez de marchandises d'Europe, comme soyeries de Gênes, Draps d'Angleterre & de Hollande tissus d'or & d'argent de Paris, & de Lyon, du vin, des huiles, de la farine, des viandes salées, &c. Les Marchands de Lisbonne & de *Porto* ont dans ce Pays des Commis-

ſionnaires qui ſe chargent de la vente de ces marchandiſes, & qui en renvoyent le produit l'année ſuivante en Sucre, en Tabac, & en Poudre d'or. Les Flottes font peu de ſéjour au Breſil, parce qu'on prépare leur Cargaiſon pendant le cours de l'année, & que tout eſt preſt lorſqu'elles arrivent.

Les Habitans du Breſil ſe peuvent diſtinguer en trois claſſes; en Maîtres de plantations de Sucre, &c. en Commiſſionnaires de Portugal, & en gens de mer. Les premiers achettent des Eſclaves autant qu'ils en ont beſoin, ſoit pour cultiver les terres, ſoit pour travailler aux mines. Ils attendent l'arrivée de la Flotte ſur laquelle ils chargent leurs Sucres, Tabac, &c. & reçoivent l'année ſuivante au retour des Vaiſſeaux l'équivalent en denrées d'Europe. Les Commiſſionnaires achet-

tent le Sucre & le Tabac de ceux qui ne les veulent pas envoyer en Portugal pour leur compte, & l'échangent avec les marchandises d'Europe qu'ils ont reçûes l'année précedente. Enfin les gens de mer sont ceux qui naviguent aux Côtes de Guinée, & qui y vont faire le trafic des Esclaves. Je ne parle point des gens de Justice, qui sont souvent Commissionnaires, Marchands & Maîtres de plantations, ni des Officiers de guerre qui font aussi le commerce par la facilité qu'il y a à le faire.

Les gens de mer qui naviguent aux Côtes de Guinée chargent leurs Vaisseaux de Tabac, & quelquefois de gros draps d'Angleterre qu'ils échangent pour des Esclaves de l'un & de l'autre sexe. Ce commerce est assez avantageux quand la mortalité ne se met point dans les Vaisseaux,

mais il arrive ſouvent qu'étant trop chargez d'eſclaves, la mort en enleve une grande partie, ſoit par la diſette des vivres, ſoit par la malpropreté, & par d'autres accidens : j'ajoûterai que la mélancolie eſt un poiſon qui en tue pluſieurs. On voit communément en Guinée le mari vendre ſa femme, & le pere ſes enfans. Ces malheureux, qui tout groſſiers qu'ils paroiſſent, ne laiſſent pas de reflêchir, regrettent leur Patrie, & pleurent la perte de leur liberté ; deſorte que le chagrin, la douleur, & ſouvent même le deſeſpoir cauſent leur mort.

Le Breſil conſerve beaucoup d'Eſclaves, & ils deviennent aujourd'huy rares dans les mines. Cependant il en vient tous les ans plus de 25000. dans la Baye de tous les Saints, & on en compte plus de 15000. dans la Ville de

Sanſalvador. On peut juger par là du nombre qui eſt répandu dans le Pays. Il n'y a point de Portugais qui n'ait dans cette Ville une douzaine de Noirs, ſoit pour ſon ſervice, ſoit pour l'intereſt qu'il en retire en les louant au Public.

Ces Eſclaves apportent beaucoup de confuſion dans les Villes, & quoiqu'on les châtie rigoureuſement, il arrive cependant tous les jours quelque nouveau deſordre. Ils ſont voleurs, traîtres, & capables des plus grands crimes. Les Portugais choiſiſſent parmi leurs Eſclaves ceux qui ſont les mieux faits, & qui témoignent le plus de courage: ils en font leurs braves en leur donnant la Dague & l'Epée. Il y en a à qui la brutalité tient lieu de courage, & qui combattent avec ardeur en faveur de leurs maîtres. Quelques-uns ſont libres, ou par la bonne volonté de ceux qui leur donnent

la liberté pour prix de leurs travaux, ou par l'argent qu'ils donnent pour ſe racheter. Tous ces Eſclaves ſont dangereux, & les Portugais naturels du Breſil s'en ſervent communément pour vanger leurs injures, & faire aſſaſſiner leurs ennemis. Ces malheureux ne ſont que trop fideles dans leurs promeſſes, & ils commettent promptement & ſans ſcrupule tous les crimes qu'on exige d'eux. Mauvaiſe politique de permettre à des Eſclaves l'uſage des armes. Je me ſuis cent fois étonné de ce qu'ils ne s'en ſont point encore ſervi contre leurs maîtres, & de ce qu'ils n'ont encore oſé ſe ſoûmettre un Pays où leur grand nombre, & l'indulgence aveugle qu'on a pour eux, ſont un pretexte heureux, & une occaſion favorable. Le Breſil n'eſt en effet qu'un repaire de voleurs & d'aſſaſſins: on n'y voit aucune ſubor-

dination, aucune obéiſſance. L'Artiſan avec la Dague & l'Epée inſulte l'honnête homme, & le traite d'égal, parce qu'ils ſont égaux dans la couleur du viſage. Le Viceroi a fait de vains efforts pour remedier à ces deſordres: un long uſage a prévalu à ſes bonnes intentions. Les Eſclaves qu'on envoye aux mines ſont obligez de fournir chaque jour à leurs maîtres une quantité d'or limitée. Si ce qu'ils retirent des mines dans un jour ſurpaſſe leurs conventions, ils le gardent pour ſupléer à ce qui peut manquer un autre jour. Le maître ne donne à ſon Eſclave que ſept livres de racine de Mandioc par ſemaine, & l'Eſclave ſe procure le reſte de ſes neceſſitez par ſon travail, & le plus ſouvent par ſes larcins.

Depuis quelques années, les Portugais ont négligé le ſoin de leurs plantations, & ils aiment

mieux envoyer leurs Esclaves aux mines que de les employer utilement à l'agriculture. Cette conduite a ses inconvéniens. La quantité de Sucre & de Tabac diminue insensiblement, & la farine de Mandioc, qui est leur nourriture la plus ordinaire, devient rare. Il est à craindre que la famine ne soit une suite de cette avidité mal entendue. Si les Flottes de Lisbonne, qui ont coûtume de leur porter des farines toutes les années, cessoient de faire ce voyage (ce qui peut arriver par les tempêtes, par les guerres, ou par d'autres accidens) ils seroient réduits à manger les feuilles des arbres, ou des fruits sauvages, aussi désagréables au goût que contraires à la santé.

Les Portugais ont peu de délicatesse dans leurs manieres de manger : ils ne vivent que de viandes salées, & de poisson sec,

Les

Les vivres ſont fort chers, & on vit mieux generalement en France pour un demi écu, qu'on ne vit au Breſil pour quatre écus. Les peuples aiment mieux garder leur argent pour briller & étaler leur magnificence dans une fête, que d'en faire uſage pour leur nourriture. C'eſt-là le vice general. En effet s'agit-il de faire une Fête en l'honneur d'un Saint, ils dépenſent le revenu d'une année en courſes de Taureaux, en Comédies, en Sermons, en Ornemens d'Egliſe, & ils meurent de faim le reſte de l'année. Si on ôtoit aux Portugais leurs Saints & leurs Maîtreſſes, ils deviendroient trop riches. Je ne prétend point blâmer par là le Culte des Saints, je ne condamne que la maniere de le rendre. On tire beaucoup d'or des mines du Breſil, & le quint du Roy de Portugal produit tous

les ans plusieurs millions. Le Royaume néanmoins profite peu de tant de richesses. Les Anglois, les Hollandois enlevent tout l'or du Bresil, en fournissant au Portugal les Manufactures dont ce Royaume a besoin ; Les François n'en enlevent qu'une legere partie, à cause de la cherté de leurs Manufactures. Le Roy de Portugal assembla l'an 1709. son Conseil, & on y agita long-tems s'il n'étoit pas plus à propos de garder dans le Royaume l'or du Bresil, que de le faire circuler chez les voisins par le commerce. Nous ressemblons, disoient-ils, aux Abeilles, nous travaillons envain aux Mines, tandis que les Etrangers recueillent le fruit de nos travaux. Le luxe est la ruine des Etats : qu'avons-nous à faire des Etoffes de France, des Draps d'Angleterre, &c.

Etablissons dans ce Royaume

des Manufactures qui ſuffiſent à nos beſoins ; ne multiplions point nos neceſſitez, & toutes ces bagatelles étrangeres deviendront inutiles & ſuperflues ; nous reſterons maîtres de notre or, & en conſervant nos richeſſes, nous augmenterons notre puiſſance. La Providence (dit alors Milord Galoway, qui étoit General des Anglois en Portugal) la Providence a bien reglé toutes choſes. La France, l'Angleterre, & les Pays du Nord ſont des Pays pauvres, la terre n'y produit que du fer, du plomb, & d'autres Metaux auſſi groſſiers : l'induſtrie des habitans a ſuppléé à cette pauvreté, & les Peuples ſont devenus laborieux par neceſſité. Les Rois d'Eſpagne & de Portugal ſont maîtres d'un nouveau monde, où la terre forme dans ſon ſein l'or & l'argent ; cette abondance a rendu les Peuples indo-

sens, & ils ont crû qu'avec deux Métaux si précieux, ils trouveroient toûjours l'agréable & l'utile. Cet or a enfanté le luxe, mais les peuples ont négligé les choses qui pouvoient l'entretenir. Ce penchant à l'indolence leur a moins été donné par la nature, qu'inspiré par la Providence. Ils ont été contrains de recourir à leurs voisins, gens pauvres, mais laborieux, & qui depuis long-tems leur fournissent les choses necessaires à la vie. Cette coûtume est devenue une necessité: vous la regardez comme un joug que les Etrangers vous ont imposé, croyez-moi, ajoûta Milord Galoway, ne secouez point ce joug : si vous vous passez aisément des François, des Anglois, &c. ces Peuples ne pourront se passer de vous, & ils viendront à main armée vous arracher cet or qu'ils regardent

comme un dépôt que la Providence a remis entre vos mains. Dieu a donné aux hommes des talens divers : vous creusez la terre, & vous cherchez dans son sein l'or & l'argent ? Nous nous appliquons à d'autres travaux : vous avez de l'or, nous avons des Manufactures ; il n'est pas juste que vous ayez l'un & l'autre. Cette ambition seroit contraire aux decrets de la Providence qui veut qu'il y ait une espece d'équilibre par tout l'Univers. Votre or est destiné à l'achat de nos marchandises, & nos Marchands ne travailleroient plus si vous vous mêliez aussi de travailler. Restez donc dans votre indolence, puisqu'elle est le lien de la societé entre les peuples de l'Europe.

Milord Galoway avoit raison, & il semble qu'on a suivi son conseil, du moins nous ne voyons pas

jusqu'à present que le Portugal ait changé la forme ancienne de son Gouvernement. Le Quint du Roy est de cette année de six millions, mais si la Flotte de *Rio Geneyro* porte en Europe tant de poudre d'or, celle de la Baye de tous les Saints y portera peu de Sucre & de Tabac, & il n'y a cette année que 24000. arbres de Sucre, au lieu que ce Pays en fournissoit autrefois deux fois autant.

La Baye de tous les Saints est assez bien fortifiée. Il y a une Forteresse à la pointe de S. Antoine qui est flanquée de quatre Bastions, & un petit fort au-dessous avec dix pieces de gros Canon. Ces deux Forteresses deffendent l'entrée de la Baye. Monsieur Macé Ingenieur & Brigadier des Armées de Portugal, a tracé la Forteresse de Saint Pierre, & plusieurs autres Fortifications qui se-

ront bien-tôt achevées. Il y a au milieu du Port une Forteresse qu'-on rétablit, & qu'on augmente aujourd'huy. L'Arcenal est flanqué de deux Bastions qui commandent le Port. Entre la pointe de Monserat & la Ville, on a élevé une Citadelle avec un Fossé large & profond, quatre Bastions, Redoutes, Glacis, demi-Lune, & Contrescarpes. A la pointe de Monserat il y a encore un petit Fort avec douze pieces de Canon. Outre toutes ces Fortifications, il y en a encore deux autres, l'une où l'on fait la poudre à Canon qui est scituée entre la Ville & la pointe de S. Antoine : l'autre où est le Magasin à poudre qui est derriere la Ville, & qui commande un grand Lac ou Fossé que les Hollandois ont creusé, & qui sert de Rampart à la Ville. Ainsi la Ville de *Sansalvador* est entourrée de la mer d'un côté, & de ce Lac de

l'autre. La Garniſon conſiſte en deux Regimens d'Infanterie, trois Regimens de Milice, & un Regiment de Noirs libres. On monte tous les jours la Garde au Palais, & chaque Garde eſt ou doit être de cent hommes. Le Viceroi entretient auſſi quelque Cavalerie pour oppoſer aux incurſions des bandits qui font beaucoup de ravages dans ces Colonies.

Je ne ſçais comment définir les habitans de cette Ville, & generalement tous les Portugais natifs du Breſil. Rien n'eſt plus trompeur que leur phiſionomie. Honnêtes & affables en apparance, ils ne ſont pas moins adroits que les Chinois à cacher la haine qu'ils ont pour notre Nation, haine de caprice dont ils ne peuvent rendre d'autre raiſon que les Guerres que nous avons faites ſur leurs Côtes, la priſe de *Rio*

Geneyro, &c. La Cour du Viceroi eſt compoſée d Officiers qui paroiſſent les gens du monde les plus civils, & qui ſe font une gloire, diſent-ils, d'imiter les manieres Françoiſes. Ils nous envoyerent à notre arrivée des preſens de fruits, de confitures, de vin, &c. Ces liberalitez ſi peu méritées nous donnerent de la défiance, & nous reconnûmes bien-tôt que la conſideration de leur interêt leur inſpiroit une generoſité qui ne leur étoit pas naturelle. En effet ce ſont des Paraſites affamés qui regardent les Etrangers comme des duppes que la fortune leur livre. Si l'Etranger tarde trop à témoigner ſa reconnoiſſance pour les ſervices & les preſens qu'il a reçûs de leur part, ils changent de maniere, & deviennent ſes ennemis. Néanmoins parmi ce grand nombre d'Eſcrocs, j'ai vû à la ſuite du

Viceroi plusieurs Officiers de Portugal qui remarquoient aussibien que nous les vices de ces Americains, & qui pratiquoient avec plaisir les devoirs d'une honnête societé.

Les mœurs sont corrompues dans ce Pays, & l'homme y porte un front qui ne rougit jamais. Les femmes ne sont pas moins débauchées : elles vivent dans un desordre public. Les Religieux & les Prêtres Seculiers (outre leur ignorance qui est honteuse, & au-dessus de toutes les expressions) ont un commerce public avec les femmes, & on les connoît plûtôt par le nom de leurs Maîtresses que par celui qu'ils ont. Immodestes dans les Eglises; s'ils écoutent une femme dans le Tribunal de la Pénitence, ils semblent plûtôt la cajoller que lui inspirer des sentimens de contrition & de pieté. Ils courent

pendant la nuit traveſtis, les uns en femmes, les autres en habits d'Eſclaves, armez de poignards & d'armes encore plus dangereuſes. Les Couvens mêmes, ces Maiſons conſacrées à Dieu, ſervent de retraite aux femmes publiques. Je ne ſçais, Monſieur, ſi je dois m'étendre ſur leur libertinage ; il me ſemble qu'il vaut mieux paſſer leurs crimes ſous ſilence, & puiſqu'il n'y a en eux aucune vertu que je puiſſe louer, du moins je dois cacher leurs vices, & ne pas ſcandaliſer l'Egliſe en révelant les iniquitez de ſes Miniſtres.

Les femmes les plus vertueuſes, c'eſt-à-dire, celles dont le deſordre eſt moins public, font de leurs maiſons un Serail de femmes Eſclaves. Elles les ornent de chaînes d'or, de Bracelets, de Bagues, & de riches dentelles. Ces Eſclaves ont toutes leurs Amans,

& leurs Maîtresses partagent avec elles les profits de leur infâme commerce. Les Portugais naturels du Bresil préferent la possession d'une femme noire ou mulâte, à la plus belle femme. Je leur ai souvent demandé d'où procedoit un goût si bizarre, mais ils l'ignorent eux-mêmes. Pour moi je crois qu'élevez & nourris par ces Esclaves, ils en prennent les inclinations avec le lait. J'ai connu une fort aimable femme de Lisbonne qui avoit épousé un homme de ce Pays : la discorde regnoit dans leur ménage, & l'époux méprisoit l'épouse pour l'amour d'une noire qui n'auroit pas mérité l'attention du plus laid Noir de toute la Guinée. Sans entrer dans un plus long détail du libertinage qui regne dans ces Colonies ; je vous dirai, Monsieur, que les Portugais ressemblent en toutes choses aux Espa-

gnols du Perou dont je vous ai parlé dans mes Lettres précedentes. Le même esprit de débauche, d'irréligion, d'ignorance & de présomption est répandu par toute l'Amerique. Je n'entendois pendant la nuit que les tristes accords d'une Guitarre. Les Portugais en longues Robbes de Chambre, le Rosaire en Echarpe, l'Epée nue sous la Robbe, & la Guitarre à la main se promenoient sous les Balcons de leurs Dames, & là d'une voix ridiculement tendre, ils chantoient des airs qui me faisoient regretter la Musique Chinoise, ou nos Gigues de basse Bretagne.

Le 23. de Decembre un Vaisseau venant de *Rio Geneyro* apporta la nouvelle qu'il y avoit sur ces Côtes un Vaisseau Pirate qui avoit déja enlevé plusieurs Vaisseaux Portugais, qu'un brouillard épais l'avoit dérobé lui-mê-

me à ses pour rsuites, que quelques Portugais qui s'étoient échapez du Vaisseau avoient dit qu'il étoit armé de 30. pieces de Canon, & de 300. hommes de differentes nations, commandez par un Capitaine Espagnol de l'Isle de Saint Domingue. Le Viceroi ayant appris cette nouvelle, fit équiper une Fregatte de guerre qu'il avoit fait construire dans ce Port. Mais cet armement fut fort lent, & on eut beaucoup de peine à rassembler un Equipage. Cette nouvelle nous fit prendre la resolution d'attendre le Vaisseau de Monsieur de la Fond, & de partir avec lui pour pouvoir resister aux attaques de ce Corsaire, qui étoit sans doute instruit de notre sejour dans ce Port.

Le 24. le Viceroi nous fit l'honneur de nous inviter à aller entendre la Messe de minuit dans un Couvent de Religieuses. Je me

rendis au Palais à huit heures du soir. Tous les Officiers de la Garnison y étoient assemblez, & le Viceroi les regala d'une superbe colation. Nous allâmes à dix heures à l'Eglise de sainte Claire, où je ne m'attendois pas à voir une Comédie, ou plûtôt une Farce. Dans toutes les Maisons Religieuses de Portugal les jeunes Meres étudient pendant l'année un certain nombre de sottises, & de Chansons gaillardes pour les débiter pendant la nuit de la Nativité. Ces Dames étoient dans une Tribune ouverte & élevée, chacune avoit son Instrument, Guitarres, Harpes, Tambourins, Viguelles, &c. Leur Directeur en entonnant le Pseaume *Venite exultemus*, donna le signal. Alors toutes les Religieuses se mirent à chanter les Chansons qu'elles avoient étudiées avec tant de soin : chacune chantoit

la ſienne, & cette diverſité de Chanſons & de voix formoit un charivari, qui joint aux Inſtrumens qui étoient auſſi peu d'accord que les voix, donnoit une juſte envie de rire. Elles ſautoient & danſoient avec un ſi grand bruit, que je crus que ſemblables aux Nonains de Loudun, elles étoient poſſedées de quelque Eſprit folet, ou d'un Lutin d'une humeur gaye & joviale. Mais le tems d'être ſurpris n'étoit pas encore venu. Le ſilence ſucceda au tintamarre, & au lieu des leçons qu'on lit à chaque Nocturne de Matines, une Religieuſe ſe leva, & s'étant gravement aſſiſe dans un Fauteuil, elle fit un long diſcours à l'Aſſemblée en Portugais corrompu, tel que le parlent les Eſclaves. Ce diſcours étoit un recit ſatirique des intrigues galantes des Officiers de la Cour du Viceroi. Elle déſigna la



Maîtresse d'un chacun, & fit un détail de ses bonnes & mauvaises qualitez. On commença le second Nocturne : le Directeur en recita les Pseaumes à basse voix, tandis que les bonnes Dames firent les mêmes extravagances, & ajoûterent un entre-acte semblable au premier. Il survint un petit incident au troisiéme Nocturne, & l'amour voulut jouer son Rôle dans cette Comédie. Mais pour l'intelligence de cette Scene vous devez sçavoir, Monsieur, qu'en Espagne & en Portugal les Cavaliers font l'amour aux Religieuses, ce qu'ils appellent *Indevòtarse*. Le neveu du Viceroi appellé Don Henriqués Meneſés aimoit une de ces Dames, mais cet amour trop platonique étoit peu capable d'occuper tout son cœur, & il cherchoit souvent des amours & des occupations plus solides. La Religieuse jalouse ne

vouloit point entendre raiſon, & privée de certains plaiſirs, elle vouloit auſſi les interdire à ſon Amant. Elle choiſit cette nuit pour lui reprocher ſon infidélité. Le troiſiéme Nocturne étant donc fini, & les Danſes, & les Chanſons achevées, elle accabla Don Henriqués des reproches les plus tendres: tout ce qu'elle dit fut joliment dit, mais le Cavalier peu docile, reçut mal la Mercuriale, & rougiſſant du peu de honte de ſa Dame, il ſortit bruſquement de l'Egliſe. La Religieuſe ſenſible à un départ ſi prompt, va, lui dit-elle, te vanter au pied de mes rivales du mépris que tu fais de ma tendreſſe & de mes reproches. Cette cataſtrophe fut le dénouement de la Comédie. On chanta une Meſſe où toutes les Religieuſes communierent.

Vous aurez de la peine, Mon-

ſieur, à croire un ſemblable recit, cependant n'en retranchez pas, s'il vous plaît, la moindre circonſtance. Je ſçai qu'il eſt aſſez difficile de croire que des femmes conſacrées à Dieu par des vœux ſolemnels, ſoient capables de commettre des excès ſemblables : il eſt pourtant vrai que j'ai vû & entendu réellement tout ce que je viens de vous décrire. Il y auroit bien des reflexions à faire là-deſſus, mais la morale a mauvaiſe grace dans ma bouche.

Cependant je paſſois triſtement la vie. Je faiſois ma cour au Viceroi, & je paſſois une partie de la nuit dans ſon Palais. On y tenoit une converſation muette : chacun diſoit ſon Roſaire, ou faiſoit ſemblant de le dire ; on rioit peu, & on s'ennuyoit beaucoup, c'eſt l'Etiquette du Palais. Je rendois auſſi des viſites fréquentes à l'Archevêque ; c'eſt un

ſaint Vieillard qui aime à raconter, & qui raconte bien.

Le 15. de Janvier un Vaiſſeau Portugais venant d'Angole rapporta que les Hollandois commettoient pluſieurs actes d'hoſtilité contre les Portugais dans les Mers de Guinée. Les Hollandois avoient fait depuis quelques années un traité avec les Portugais, par lequel les premiers cedoient à ceux cy le commerce des Eſclaves à Angola, & dans d'autres Contoirs de la Côte d'Afrique, à condition qu'ils ne porteroient dans ces Pays aucunes Manufactures, mais ſeulement le Tabac & l'or du Breſil, parce qu'ils ſe reſervoient le commerce des Draps & autres Marchandiſes ſemblables. Les Portugais faiſoient un commerce ſi conſiderable & ſi avantageux, que les Hollandois en prirent de l'ombrage, & ſous divers pretextes, ils coururent ſus

aux Portugais, attaquerent leurs Vaiſſeaux, & entreprirent de ruiner leur commerce. Ils les accuſerent d'avoir manqué aux conventions qu'ils avoient fait enſemble en portant en Afrique des Draps, des Soyeries, & autres Manufactures. La Loy du plus fort fut la meilleure. Les Hollandois trop puiſſans dans ces Mers pour craindre les repreſailles, s'emparerent des Vaiſſeaux Portugais, & celui qui rapporta cette nouvelle ne ſe ſauva qu'après un long combat. Cet accident va ſuſpendre le commerce, & il eſt à craindre que le Breſil ne manque bien-tôt d'Eſclaves. Il eſt de la politique & de l'intereſt du Portugal d'accommoder promptement ce differend. Le Viceroi nous donna des Lettres pour le Conſeil de ce Royaume, afin d'apporter les remedes neceſſaires à ce deſordre.

Le Pirate dont je vous ai parlé continuoit ses courses, & nous apprîmes qu'il avoit voulu attaquer une Fregatte Françoise qui étoit dans un Port de l'Isle Grande. L'Equipage François remorgua son Vaisseau le plus près de terre qu'il lui fut possible, & se fortifia sur le bord de la mer en élevant une petite batterie qui, jointe à celle du Vaisseau, auroit fort incommodé le Corsaire, s'il ne s'étoit retiré promptement.

Notre Vaisseau étoit toûjours en carenne, & les Ouvriers du Port faisoient fort peu d'ouvrage dans un jour. Les Portugais ne dégenerent point, & le Noble comme le Roturier, le Bourgeois & le Soldat aiment les commoditez de la vie. Un Artisan n'oseroit travailler après son dîner sans avoir un peu dormi. La chaleur du Climat, & l'habitude ont établi cet usage, & il nous fallut

prendre patience, comme si cette vertu eut été notre seule ressource pendant tout le cours de ce voyage.

Nous nous étions déja apperçûs que l'eau de la mer avoit mouillé nos marchandises, surtout les soyes crues dont la qualité avoit déja été alterée par la finesse des Chinois, comme je vous l'ai déja dit. Nous prévoions déja que les profits de ce voyage seront fort médiocres. Monsieur de la Fond avoit abandonné son Vaisseau. Tout le poivre qu'il avoit acheté à la Chine, & plusieurs autres effets avoient été avariez, & sa Cargaison n'étoit pas en meilleur état que la nôtre. Nous nous consolions les uns & les autres, & le nombre des malheureux diminuoit les malheurs particuliers.

Le 4. de Fevrier le Viceroi nous invita à aller passer trois jours à

une lieue de la Ville, où l'on celebroit la Fête d'un Saint peu connu dans notre Calendrier, mais fort fameux dans ce Pays sous le nom de *San Gonzalés d'Amarante*. Nous partîmes en Compagnie du Viceroi & de toute sa Cour. Nous trouvâmes auprès de l'Eglise dédiée à Saint *Gonzalés* une multitude étonnante de gens qui dansoient au son de leurs Guitarres. Ces Danseurs faisoient retentir la voûte de l'Eglise du nom de *San Gonzalés d'Amarante.* Si-tôt que le Viceroi parut, ils l'enleverent & l'obligerent à danser & à sauter; exercice violent qui ne convenoit gueres à son âge, ni à son caractere : mais c'eut été une impieté digne du feu, au sentiment de ce Peuple, s'il avoit refusé de rendre cet hommage au Saint dont on celebroit la Fête. On nous fit aussi danser bon gré malgré, & c'étoit une chose



choſe aſſez plaiſante que de voir dans une Egliſe des Prêtres, des femmes, des Moines, des Cavaliers, & des Eſclaves danſer & ſauter pêle-mêle, & crier à pleine tête *Viva San Gonzalés d'Amarante.* Ils prirent enſuite une petite Statue du Saint qui étoit ſur l'Autel, & ſe la jetterent à la tête les uns des autres: en un mot, ils firent ce que faiſoient autrefois les Payens dans un Sacrifice particulier qu'ils avoient coûtume de faire tous les ans à Hercule, pendant lequel ils fouettoient & accabloient d'injures la Statue du demi-Dieu. L'Egliſe de *San Gonzalés* eſt bâtie ſur une Coline qui s'étend juſques ſur le bord de la mer: elle eſt entourée de Boſquets, où les Portugais avoient dreſſé des Tentes. Toutes les Courtiſannes de la Ville s'y étoient retirées; on n'entendoit par tout que des cris

de réjouiſſance, & des concerts de Harpes & de Guitarres. La gravité Portugaiſe étoit défigurée, & rien ne manquoit à la Fête, ſinon que Bacchus s'en mêlât ; mais les Portugais ne l'admettent preſque jamais à leurs divertiſſemens.

Le Viceroi avoit fait dreſſer ſes Tentes au milieu d'un petit Bois d'Orangers à un quart de lieue de l'Egliſe. On y fit bonne chere pendant trois jours, & j'y remarquai quelques leçons du Cuiſinier François. On repreſenta le premier jour de la Fête une Comédie Eſpagnole fort mauvaiſe, & qui fut jouée par les plus pauvres Acteurs du monde. La Piece étoit intitulée *la Monja al-ferez*. La Scene du premier Acte étoit à Madrid, celle du ſecond au Calao du Perou, celle du troiſiéme à Barcelonne, & la durée de la Piece étoit de trente-deux

ans. Le Théatre étoit dressé vis-à-vis l'Eglise de Saint *Gonzalés*. Les Acteurs chanterent des Hymnes en l'honneur du Saint ; Hymnes ridicules & même peu Chrétiennes par un mélange impie du Sacré & du Profane. Le troisiéme jour nous retournâmes à la Ville, & le Viceroi fut escorté par cinq ou six cens Cavaliers Portugais Campagnards, qui avoient abandonnez leurs Habitations pour assister à cette Fête.

Vous vous étonnerez sans doute qu'on souffre tant d'abus dans ces Colonies : mais il est difficile d'y remedier. Si un Voyageur parle des desordres des Religieux, & de ceux qui ont la conduite des ames ; s'il met leurs crimes en évidence ; en un mot s'il ose dire que dans toute l'Amerique les Pasteurs sont des Hypocrites, qui sous un extérieur grave & composé cachent un cœur

livré aux passions les plus hon-
teuses ; ce Voyageur est un im-
prudent, disent les uns, il devoi
cacher les fautes que commet-
tent des personnes consacrées à
Dieu, & ne pas exposer leur Mi-
nistere au scandale & au mépris.
Les autres nient les faits que le
Voyageur rapporte, & traitent
de mensonge & d'imposture tou
ce qui condamne la conduite de
ces mauvais Pasteurs. Ainsi le
Prince ne peut déraciner les vi-
ces qu'on tolere, qu'on dissimule
& qu'on n'ose lui rapporter ; il ne
peut envoyer des ordres saluta-
res pour reformer les mœurs des
Ecclesiastiques, l'Esprit de la
Religion s'éteint dans ces Colo-
nies, la pieté y est toute extérieu-
re, l'ignorance & la présomptio
y triomphent, & la morale de J.
C. y est si défigurée, qu'on n'e
reconnoît plus aucun principe.

Le dix on acheva la carenn

de notre Vaiſſeau, & nous nous préparâmes au départ. Le Capitaine, ſemblable à celui qui dans une tempête promit à Jupiter un Bœuf, dont il ne lui donna que les cornes après l'orage, le Capitaine, dis-je, oublia les promeſſes qu'il avoit fait aux Juges, ſitôt qu'il n'eut plus beſoin de leur ſecours. Il crut ſe dégager de ſes magnifiques promeſſes, en leur donnant quelques bagatelles Chinoiſes. Mais ces Meſſieurs aimoient les choſes ſolides, & lorſqu'ils s'apperçurent qu'on s'étoit, pour ainſi dire, mocqué d'eux, ils conçurent un dépit mortel contre notre Nation, & ils reſolurent de ſe vanger ſur les premiers Vaiſſeaux François qui viendroient dans cette Baye. Nous ignorions alors que le ſort devoit tomber ſur nous-mêmes, & que nous ſerions les premieres victimes d'un reſſentiment dont

nous étions déja la cause.

Le 17. nous fîmes embarquer nos Matelots rebelles, & on leur fit esperer le pardon de leur revolte s'ils réparoient leurs fautes par une meilleure conduite. Nous prîmes congé du Viceroi. Ce Seigneur toûjours plein de bonté pour moi me donna des Lettres de recommandation pour le Comte de Ribeira son neveu, Ambassadeur en France, pour le Comte d'Eviceyra, & pour plusieurs autres Seigneurs Portugais; car notre dessein étoit d'aller à Lisbonne.

Nous mîmes à la voile pour sortir de la Baye de tous les Saints. Monsieur de la Fond nous accompagnoit avec le vaisseau qu'il avoit frêté. Le vent étoit favorable, & nous perdîmes bientôt la terre de vûe. Nous avions fait environ 40. lieues lorsqu'on s'est apperçû que notre Vaisseau

étoit plein d'eau. Le Capitaine a été fort ſurpris, & je ſuis perſuadé qu'il a condamné intérieurement l'imprudence qu'il a eu de dédoubler ſon Vaiſſeau. Il n'y a point d'autre parti à prendre que celui de relâcher une ſeconde fois. Ainſi, Monſieur, il y a deux jours que nous virâmes de bord pour rentrer dans la Baye de tous les Saints. M. de la Fond nous accompagne, & il eſt dans notre Vaiſſeau, où il tâche de nous conſoler du malheur qui nous arrive. Nous allons être de rechef expoſez aux lentes délibe-rations du Conſeil Portugais, & livrez à la merci de ces Juges qui ont formé tant de projets de vengeance. Nous n'enviſageons d'autre alternative que le naufrage, ou la perte d'un bien qui nous a coûté tant de peines. Je m'imagine que ces Juges nous feront un procès ſur notre retour, & ſur les

marchandiſes que quelques particuliers ont vendu contre les Ordres du Roy. Ils avoient même déja commencé à ſe vanger de nous avant notre départ, en faiſant empriſonner tous ceux qui étoient ſoupçonnez d'avoir fait quelque négoce avec nous, ſans conſiderer qu'ils avoient euxmêmes donné les mains à ce commerce, & qu'ils avoient acheté pluſieurs effets par l'entremiſe des Gardes qu'ils nous avoient donnez.

Voilà, Monſieur, quelles ſont nos craintes & nos allarmes. On confiſquera peut-être notre Vaiſſeau, à moins que le Viceroi, par un trait de ſa generoſité ordinaire, ne nous donne du ſecours dans cette occaſion. Je donne ma Lettre à Monſieur de la Fond. J'envie ſon bonheur, & je voudrois, comme lui, retourner vers la chere Patrie après une ſi lon-

gue abſence. Adieu, Monſieur, nos Capitaines ſe ſéparent, & s'embraſſent en pleurant, je n'aurois jamais crû que l'amitié des gens de mer fut tendre juſqu'aux larmes. Je ſuis de tout mon cœur, &c.

LETTRE SEIZIE'ME.

A Gènes, le 29. Juillet 1718.

MONSIEUR,

Je vous ſuis fort obligé de vos nombreux *De profundis*, & quoique vous ayez crû qu'il en falloit dire pour ceux qui étoient dans l'autre monde, je vous dirai ingénuement que je me paſſerai volontiers de ces Pſeaumes Mortuaires. Votre ami de Bayonne m'a remis toutes vos Lettres. Je vous rends de nouvelles graces pour les témoignages obligeans que vous me donnez de votre amitié. Mais ſurtout point de *De profundis*.

La joye que je reſſens d'être

arrivé en Europe est un peu moderée par les embarras où nous nous trouvons ici. La fortune toûjours constante à nous persecuter nous donne une fin semblable aux commencemens. C'est peu qu'elle nous ait rendu le jouet des vents & de la mer, & qu'elle nous ait fait errer de Ports en Ports depuis deux ans ; elle nous livre aujourd'huy au monstre appellé *Chicanne*, monstre plus dangereux, plus redoutable que tous les écueils des Mers de la Chine. Cette discorde qui nous a toûjours tenu une si fidéle compagnie ne nous quitte pas, & nous sommes aussi peu d'accord ensemble, que nous l'étions à la Chine & ailleurs. Mais avant que de vous entretenir de nos affaires, il faut que j'acheve de vous raconter ce qui nous arriva à la Baye de tous les Saints. Vous avez pû voir par ma Lettre préceden-

te par quel accident fâcheux nous nous trouvâmes réduits à retourner dans ce Port. Je vous fis part de nos allarmes, & des justes sujets de crainte que nous avions.

Après avoir pris congé de M. de la Fond, nous entrâmes dans la Baye de tous les Saints, & nous allâmes jetter l'ancre auprès de la Forteresse du Port environ à minuit. Le Batteau de Garde vint nous reconnoître, & porta au Viceroi la nouvelle de notre retour. Ce Seigneur qui connoissoit l'avidité des Juges du Pays, & les projets de vangeance qu'ils avoient méditez contre notre Nation, fut très-fâché de nous voir revenir : il prit pourtant la resolution de nous secourir, si notre retour étoit fondé sur des causes légitimes. Il pouvoit en effet nous donner des preuves de sa generosité, sans aller contre

les Ordres du Roy ſon maître, parce que Sa Majeſté ne refuſoit point un azile dans ſes Ports aux Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans des neceſſitez preſſantes, & qui ne pouvoient tenir la mer ſans courir les riſques d'un naufrage.

Le lendemain à la pointe du jour j'écrivis deux Lettres, l'une à l'*Oidor del Crime*, & l'autre à l'*Oidor del Civel.* Mais avant que de vous parler de l'effet que produiſirent ces Lettres, il faut que vous ſachiez que le Conſeil *da Fazienda* eſt composé de ſix Juges dont le Viceroi eſt le Préſident, & a deux voix. J'avois connu aſſez particulierement le Lieutenant Criminel & le Lieutenant Civil : ces deux Juges étoient plus integres que les autres, & j'eſperai de leur amitié & de leur équité qu'ils ſe joindroient au Viceroi pour nous procurer une reception favorable. Je leur écri-

vis « que je ne doutois point que
» l'état où nous nous trouvions
» ne les engageât à nous prote-
» ger, & que je ne croyois pas
» qu'ils voulussent suivre aveu-
» glément les sentimens de ceux
» qui avoient juré notre perte.
» Que j'avois toûjours reconnu
» en eux tant de probité & d'hon-
» neur, que j'étois persuadé que
» ce qui s'étoit passé avant notre
» départ de ce Port n'avoit point
» alteré des sentimens si nobles &
» si équitables. Que je les priois
» de considerer qu'il seroit injuste
» de punir plusieurs innocens
» pour la faute d'un seul; & que
» si le Capitaine de notre Vaisseau
» avoit manqué à sa parole, nous
» ne nous en étions pas rendus
» les garants; que l'experience du
» passé le rendroit à l'avenir
» plus fidéle dans ses promesses,
» & plus diligent à les executer.
» Je les priois ensuite de se souve-

nir de l'amitié qui avoit été en-« tre nous pendant le séjour que « j'avois fait dans ce Pays, & de « considerer qu'ils ne pouvoient « agir contre le Capitaine sans « agir aussi contre moi. » J'écrivis en même tems à Monsieur le Brigadier Macé, pour le prier de se trouver au Palais du Viceroi lorsque nous irions à l'Audiance.

Après avoir pris cette précaution, je descendis à terre avec le Capitaine, & nous allâmes au Palais. Le Viceroi nous donna une Audiance favorable, & sans nous promettre positivement son assistance, il nous fit connoître par ses manieres qu'il ne nous la refusoit pas. Il affecta plusieurs fois de dire qu'il avoit prévû l'accident qui nous étoit arrivé, & qu'il y avoit eu de l'imprudence à dédoubler notre Vaisseau. Je m'apperçûs même qu'il trouvoit

un plaiſir ſecret à dire qu'il avoit été bon Prophete. Cependant il ordonna qu'on aſſemblât le Conſeil, & le Capitaine eut ordre de retourner à ſon Vaiſſeau. Pour moi j'obtins la permiſſion de reſter à terre, & d'aller dans la maiſon de Monſieur Macé. Le Viceroi pour me faire la grace toute entiere, fit rappeller les Gardes qui m'accompagnoient. Le Capitaine me recommanda les intereſts de ſon Vaiſſeau, & je lui promis d'en avoir ſoin, à condition qu'il tiendroit les promeſſes que je ferois aux Juges en ſon nom. Monſieur Macé, qui n'avoit pas reçû ma Lettre, parce que le Porteur n'avoit pû lui parler, fut fort ſurpris de notre retour. Il envoya chercher auſſi-tôt les Lieutenans Civil & Criminel, qui étoient ſes amis particuliers. Ils avoient déja reçû mes Lettres, & ils s'etoient aſſemblez pour dé-

liberer ſur ce qu'ils avoient à faire. Ils ne tarderent pas à venir, & après m'avoir fait un compliment ſur mon retour, ils m'avouerent qu'ils étoient bien embarraſſez ; car, me dirent-ils, il ne s'agit point de la neceſſité qui vous force à rentrer dans ce Port. Si vos beſoins ſont connus, on ne peut pas vous refuſer un azile, mais il s'agit de vous faire un Procès ſur les Marchandiſes que les vôtres ont vendues avant que de partir. Nos Priſons, continuerent-ils, ſont pleines de malheureux Marchands qui ont fait le commerce avec vous, & dont on doit confiſquer les biens, parce qu'ils ſont contrevenus aux Ordres du Roy. Il ne ſeroit pas juſte de punir les uns & d'abſoudre les autres, puiſque le crime eſt égal de part & d'autre. Ils ajoûterent que les trois Juges *da Fazienda*, gens avares & intereſ-

ſez, feroient tous leurs efforts pour nous perdre. Que s'ils s'oppoſoient à leurs deſſeins, on leur feroit un crime à la Cour de leur indulgence, &c. je répondis que puiſque les Juges *da Fazienda* étoient des gens avares, il ne ſeroit pas difficile de les gagner, en leur propoſant un bon parti; que les particuliers du Vaiſſeau auroient ſoin de faire executer ce que le Capitaine promettroit, ou ce que je promettrois en ſon nom.

Mes raiſons ne peſuaderent pas beaucoup ces Meſſieurs, & le Capitaine avoit agi avec eux d'une maniere ſi cavaliere, qu'ils s'imaginoient que lorſqu'il ceſſeroit d'avoir beſoin d'eux, il les tromperoit comme la premiere fois; ainſi la plus grande difficulté conſiſtoit à les perſuader que tout ce qu'on promettroit ſeroit executé fidelement. J'y réuſſis,

& après une heure de conference, ils me promirent qu'ils joindroient leurs voix à celle du Viceroi. Je me trouvai ainsi sûr de quatre voix contre trois ; car, comme je vous l'ai déja dit, le Viceroi en a deux. Je retournai au Palais pour y attendre l'Arrest qu'on devoit donner en notre faveur. Les trois autres Juges *de la Fazienda* qui ignoroient que j'eusse parlé aux autres, passerent devant moi avec un air grave, fier & menaçant : j'aurois voulu parler à quelqu'un des trois, & l'engager à nous favoriser, en cas que le Viceroi ne voulut point se mêler de notre affaire, & qu'il en laissât la décision aux Juges, mais le tems & le lieu ne me le permirent pas. Leur conference dura deux heures. Les Juges sortirent de l'Audiance, & je cherchai à lire notre sort dans leurs yeux. Ceux à qui j'avois parlé le

matin avoient l'air fort ſerieux ; & ceux que je craignois le plus paroiſſoient gais & contens. Je tirai un bon augure de ces remarques ſi oppoſées, & je devinai la verité. Les premiers paroiſſoient ſerieux pour ne pas donner à connoître qu'ils favoriſoient nos deſſeins, & les derniers affectoient une gayeté qu'ils n'avoient pas, pour me faire croire qu'ils ſe réjouiſſoient de ce que la délibération du Conſeil nous avoit été favorable, & qu'ils n'y avoient pas peu contribué. Je n'eus pas le tems de leur parler. Le Viceroi m'appella & me dit que ſi nos beſoins étoient tels que nous les avions expoſez, nous n'avions plus rien à craindre ; qu'il falloit ſeulement obſerver les mêmes formalitez que nous avions obſervées lorſque nous arrivâmes la premiere fois; que les Officiers ne pourroient

demeurer à terre de peur qu'ils ne fiſſent le commerce. (Remarquez, Monſieur, que le Viceroi par bonté feignit d'ignorer que nous avions vendu pluſieurs marchandiſes pendant notre premier ſejour, & cette nouvelle deffenſe n'étoit que pour prévenir ce que les Officiers auroient pû entreprendre). Il ajoûta qu'il permettoit aux paſſagers du Vaiſſeau de demeurer à terre. Monſieur Macé qui entra alors m'offrit ſa maiſon de ſi bonne grace, que je ne pus refuſer cette faveur. Je témoignai ma reconnoiſſance au Viceroi, & j'envoyai un homme au Capitaine pour l'informer de tout ce qui s'étoit paſſé. Je l'avertis entr'autres choſes que le Juge qui devoit faire la viſite dans le Vaiſſeau étoit un homme qui diroit déſormais en notre faveur tout ce qu'on exigeroit de lui, pourvû qu'il y trouvât ſon

compte, & qu'ainſi il falloit l'a-
madouer : que quant aux deux
autres dont nous avions tant ap-
préhendé la vengeance, nous
n'en avions plus rien à craindre ;
& que ne nous ayant point fait de
mal, parce qu'ils n'avoient pû
nous en faire, nous n'étions point
obligez de leur faire du bien.

L'*Oidor del Crime*, ou le Lieu-
tenant Criminel me raconta le
même jour que le Viceroi, sans
parler en notre faveur, avoit pa-
ru ſi bien diſpoſé pour nous, que
les autres Juges, après une lege-
re oppoſition dont ils prévoioient
l'inutilité, avoient décidez qu'il
falloit nous donner l'azile que
nous demandions. Ces Meſſieurs
ſans doute ne vouloient pas tout
perdre, & ils eſpererent ou que
nous ignorerions leur oppoſition,
ou que nous leur ſaurions gré
d'avoir vaincu leur propre répu-
gnance en notre faveur. Quoi-

qu'il en ſoit, nos affaires furent terminées en quatre jours. Le *Deſembargador* fit ſa viſite; on lui fit un preſent, & tout le monde fut content. Les Charpentiers du Port furent mis en priſon pour avoir laiſſé partir notre Vaiſſeau dans l'état où il étoit. Cette formalité étoit neceſſaire pour faire mieux valoir nos beſoins. Il arriva depuis que ces mêmes Charpentiers, non ſeulement proteſterent que notre Vaiſſeau ne valoit rien, mais encore qu'on ne devoit pas ſouffrir qu'il ſortit du Port, vû le mauvais état où il étoit. Le Capitaine qui aimoit plus ſon Vaiſſeau qu'un nouveau marié n'aime ſa femme, ſe mocqua de cette proteſtation, & donna ſes ordres pour la carenne. On déchargea le Vaiſſeau, & on tranſporta les marchandiſes dans deux Gallions qui étoient dans le Port. On reſolut auſſi de dou-

bler le Vaiſſeau avec des planches de ce bois de Breſil qui eſt ſi impénétrable aux vers.

Cependant les frais étoient conſiderables, & les Ouvriers travailloient peu à cauſe des Fêtes du Carême.

Le 2. de Mars on fit une Proceſſion ſolemnelle pour l'ouverture du Carême. Deux cens hommes vêtus de blanc, & le viſage voilé, marchoient ſans ordre à la tête de la Proceſſion, & ſe foüettoient les épaules avec tant de force, que leur ſang rejalliſſoit de tous côtez. Ces Péniteus ſont des extravagans qui ſe donnent en ſpectacle au Public. Avant que de commencer cette ridicule promenade, ils ſe font déchiqueter les épaules avec des Raſoirs, ou avec des Boules de Cire armées de morceaux de verre, de ſorte qu'en ſe frappant avec une groſſe diſcipline de fil de coton, les

les playes s'ouvrent & le ſang ſort en abondance. Ils s'arrêtoient ſous le Balcon de leurs Dames, & pour exciter une compaſſion amoureuſe, ils ſe flagelloient de la belle maniere. Ils affectoient de paſſer & repaſſer ſous ces Balcons : c'eſt-là la pierre de touche de la plus fine galanterie. Après ces Flagellans venoit une autre eſpece de fous ; les uns portoient pluſieurs Epées attachées enſemble en forme de couronne dont ils appuyoient les pointes ſur leurs eſtomacs ; les autres traînoient des chaînes fort peſantes & marchoient à reculon, ayant les bras étendus & liez à une piece de bois en forme de croix. Chacun avoit inventé ſa pénitence. Un fantôme qui repreſentoit la Mort, armé d'une Creſſelle, précedoit Adam & Eve, au milieu deſquels étoient l Arbre & le fruit fatal dont Eve voulut

goûter. Les Ordres Religieux ſuivoient, & étoient ſuivis de tous les Confreres du Tiers-Ordre de Saint François, où ſont agrégez preſque tous les Habitans de *San Salvador*. Ils portoient ſur leurs épaules les Images des Saints & Saintes de l'Ordre avec la figure du Seigneur qui porte ſa Croix. Ces Châſſes s'appellent en langue du Pays *Cherolas*. Je ne blâme point ces dévotions, mais je condamne la maniere dont on les pratique. Je blâme l'immodeſtie des Prêtres & des Moines qui, dans une action de pénitence, rient & font des ſignes miſterieux aux Dames qui, dans ces occaſions, ſe parent de leurs plus beaux habits, & ſe mettent à leurs Balcons. Je blâme l'intention de ces Flagellans, qui font d'une action pieuſe une affaire de galanterie.

Tous les Vendredis de Carê-

me on porte ces Châſſes, ou *Che-rolas* en ſept Quartiers de la Ville. Chaque Châſſe a ſa Confrairie; on chante le *Miſerere* en Muſique, mais c'eſt une Muſique qui ſe ſent du Terroir. La nuit du Jeudy au Vendredy Saint on fait la même Proceſſion; & ce Jour ſi ſaint parmi les Chrétiens, eſt le Carnaval des Portugais. Toutes les Dames qui s'étoient tenues retirées dans leurs maiſons pendant le cours de l'année, & qui n'en étoient pas même ſorties pour aller à la Meſſe, en ſortent cette nuit-là parées de tout ce qu'elles ont de plus magnifique, vont à pied d'Egliſes en Egliſes eſſuyer tous les quolibets des Cavaliers Portugais. C'eſt cette nuit où les filles qu'un pere trop ſevere avoit retenues, perdent ce qu'elles ont projetté de perdre pendant l'année. C'eſt cette nuit où Meſſer Cocuage voit avec

plaiſir augmenter ſon empire. C'eſt cette nuit enfin que les Portugais deſtinent à la celebration de leurs Bacchanales.

Le 12. de Mars, Monſieur le Brigadier Macé m'engagea à aller à la Campagne chez une Dame de ſes amies, qui demeuroit dans un Canton de la Baye nommé *Mataripi.* Cette Dame étoit veuve d'un Gouverneur d'une Ville du Breſil. Sa maiſon étoit ſcituée au bord d'une Riviere, & l'on y trouvoit aſſez d'agrémens pour paſſer le tems ſans ennui. J'allai voir pluſieurs Sucrerie, & j'y trouvai des Cavaliers Portugais aſſez amis de la Chaſſe pour préferer ce divertiſſement à tous les autres. Outre les Sucreries ordinaires, j'en vis deux où le Sucre ſe faiſoit avec des Moulins à eau. Pendant le ſéjour que je fis à *Mataripi*, on fit pluſieurs Fêtes, des Courſes de Taureaux, &c. on

representa des Comédies, dont le Sujet étoit la vie du Saint dont on celebroit la Fête.

Quoique ces passe-tems fussent assez médiocres, je les aurois pris encore volontiers quelques jours, mais il fallut partir. Je revins à la Baye où je trouvai le Vaisseau prest à faire voile. Nous prîmes congé du Viceroi, & des amis que nous nous étions faits pendant notre séjour dans ce Pays, & nous partîmes avec un tems très-favorable. Quatre jours après notre départ nous apperçûmes une voile qui nous fit assez de peur pour nous obliger à nous préparer au combat; lorsque tout fut prest, ce Vaisseau que nous prenions pour le Forban qui avoit tant fait de ravage sur les Côtes du Bresil, changea de route, & nous continuâmes la nôtre. Nous passâmes heureusement la Ligne Equinoxiale, &

nous n'y trouvâmes point ces calmes ennuyeux que nous avions essuyez dans les passages précedens. Remarquez, s'il vous plaît, que c'est ici la quatriéme fois que je la passe dans le cours de mon voyage. Cette Navigation est si commune, que je ne vous ferai aucun détail ni de nos routes, ni des vents; je vous dirai seulement qu'il nous arriva à la vûe des Isles *Terceres*, ce qui arrive à presque tous les Vaisseaux qui courent ces Mers. Nous eûmes cent quarante lieues d'erreur de l'Est à l'Ouest, quoique nous eussions donné chaque jour, en réglant la longitude, un nombre de lieues à l'Ouest à cause des courans. Nous passâmes entre *Pico* & l'Isle *Saint Michel*: nous vîmes sur ces Isles de grands feux en divers endroits, & plusieurs petits Bâtimens qui prirent la fuite. Nous fûmes sur nos gardes

jusqu'à ce que nous fussions hors de la vûe des *Terceres*, à cause des Ecueils dont ces Isles sont environnées.

Nous trouvâmes deux jours après un Vaisseau Anglois que nous hélâmes, mais qui sans daigner nous répondre, força de voiles pour nous éviter ; nous lui donnâmes chasse pendant deux heures, & voyant qu'il étoit impossible de l'atteindre, nous suivîmes notre premiere route.

Cependant nous ignorions en quel état étoient les affaires en Europe. On avoit débité au Bresil que l'Espagne faisoit de grands armemens, & il étoit de la prudence de prendre langue avant que d'entrer dans aucun Port. Nos marchandises de la Chine nous fermoient l'entrée de nos Ports : notre voyage au Perou donnoit une espece de droit aux Espagnols de confisquer notre

Vaiſſeau. Tandis que nous raiſonnions ſur ce qu'il étoit à propos de faire, l'Equipage ouvrit certains paquets de ſes Armateurs, & trouva un ordre d'aller à Saintonge, petit Port borgne de la Biſcaye : mais les vents n'avoient pas été de leur conſeil, ils nous pouſſerent malgré nous au Cap d'Ortegal, & ayant redoublé leur violence, ils nous obligerent d'entrer le trente de Mars dans le Port de *Viveros* ſur la Côte de Gallice. Ce Port n'a aucune fortification, & la nature, ſans le ſecours de l'art, l'a fait tel qu'il eſt. Les Vaiſſeaux y ſont en ſûreté contre les vents, mais non pas à l'abri des inſultes des Corſaires d'Alger & de Tunis qui y entrent impunément quand ils croyent y trouver quelque priſe à faire. Ayant vû qu'il étoit mal aiſé que les Eſpagnols nous puſſent faire inſulte, nous reſolûmes

de reſter dans ce Port. Nous allâmes à la Ville qui n'eſt éloignée que d'un quart de lieue du Port. Nous y trouvâmes un Vice-Conſul François, qui nous aſſura que nous pouvions attendre ſans crainte d'aucune ſurpriſe de la part des Eſpagnols, le retour du Directeur du Vaiſſeau qui étoit parti deux heures après notre arrivée pour Bayonne, à deſſein de prendre les Ordres des Armateurs qui étoient Négocians de cette Ville. Nous reſtâmes à Viveros pendant un mois. Quelques Gentilshommes Eſpagnols (tous ſi on les en croit, de la Maiſon de Cuſman ou de Mendoça) nous convierent à les aller voir à la Campagne, & nous regalerent ſouvent d'excellens Saumons. Ce Pays, quoique pauvre par le peu de commerce qu'il y a, ne laiſſe pas de produire beaucoup de bled & de vin, & les autres cho-

ſes neceſſaires à la vie. On y fait fort bonne chere & à grand marché ; en un mot il n'y manque qu'un peu de commerce. Les *Galliegos* ſont plus laborieux que le reſte des Eſpagnols, & tous les Payſans de cette Province s'adonnent à l'agriculture, mais comme leurs denrées n'ont aucun débouchement, ils ſont forcez de les conſommer dans le Pays.

Il y avoit déja quinze jours que nous étions dans le Port lorſque nous eûmes avis que Monſieur le Marquis de Richebourg Viceroi de Gallice, qui faiſoit ſa reſidence à la Corogne à dix lieues de Viveros, tramoit quelque choſe contre nous, & on nous aſſuroit même qu'il vouloit faire deſcendre les Milices, & arrêter les Officiers du Vaiſſeau tandis qu'ils reſtoient à terre. M. de Montagnac Conſul de France

à la Corogne vint aussi à Viveros, & nous avertit qu'en effet on se doutoit que notre Vaisseau étoit un de ceux qui avoient été au Perou, & que la Cour de France ayant permis à l'Espagne de nous courir sus, on pourroit sur ce soupçon nous attaquer. Le Capitaine ne se le fit pas dire deux fois, il retourna à bord avec tous les Officiers, & n'en sortit plus. Au reste il auroit été impossible aux Espagnols de prendre notre Vaisseau dans un Port sans Canon, sans aucune Barque ni Fregatte. Cependant le Viceroi s'étoit mis ce dessein dans la tête, & il songeoit à l'executer quand nous eûmes mis à la voile. Il lui auroit été plus aisé de faire arrêter les Officiers dès le commencement de notre arrivée, & je ne sçai comment il ne l'entreprit point.

Le Directeur arriva de Bayonnea u bout d'un mois, & apporta

l'ordre d'aller à Gênes. Jamais Ordre ne fut plus mal imaginé que celui-là, car porter des ſoyeries en Italie, c'étoit proprement porter de l'eau à la mer. Les Armateurs ayant preſque tous fait banqueroute pendant notre voyage, avoient cedé à leurs Créanciers l'intereſt qu'ils avoient dans le Vaiſſeau. Ceux à qui ce malheur n'étoit pas arrivé, craignant que ces Créanciers ne ſequeſtraſſent tout le Vaiſſeau, crurent ſe mettre à couvert de leur avidité en les dépayſant; mais le voyage que le Directeur fit à Bayonne ne put être ſi ſecret que les Créanciers n'en euſſent le vent. Ils ne ſçurent pas plûtôt que le Vaiſſeau étoit deſtiné pour Gênes, qu'ils prirent la poſte & arriverent en Italie avant même que le Vaiſſeau y fut arrivé.

Comme je quittai le Vaiſſeau à

Viveros, je ne vous parlerai point de ce qui lui arriva ſur la route de Gênes. Je partis pour France où je voulois prendre langue avant que d'aller en Italie ; je traverſai la Gallice, les Aſturies & la Biſcaye, & j'entrai en France par le *Quipuſcoa*. Je ne vous parlerai point non plus de ce qui m'arriva en chemin, vous ſçavez peut-être ce que c'eſt que voyager en Eſpagne, je vous avoue que j'aimerois mieux mille fois voyager dans les Montagnes du Perou ; on y trouve plus d'aſſiſtance, & ſi j'oſe le dire, plus d'humanité. Je reſtai trois jours à Bayonne, & ayant enſuite traverſé le Languedoc en poſte, j'arrivai à Marſeille, où je m'embarquai ſur un Vaiſſeau qui faiſoit voile pour Gênes.

Gênes mériteroit bien une Deſcription particuliere, mais après vous avoir parlé des Antipodes & des Pays lointains, je

croirois m'abaiſſer en vous décrivant une Ville qui eſt preſque ſous vos yeux. Je ne ſçai au reſte ſi elle mérite le titre de ſuperbe par la beauté & la magnificence de ſes Palais, ou par le génie de ſes Habitans.

Il y a près d'un mois que je ſuis ici ; notre Troupe y eſt en procès, mais pour les éviter, j'ai pratiqué à la lettre le précepte de l'Evangile, & j'ai abandonné le Manteau à qui me le demandoit. Je n'ai aucun deſſein de faire brouiller du papier aux Grapignans de Gênes. Quand j'aurai fini mes affaires, peut-être retournerai-je en France, peut-être auſſi reſterai-je en Italie quelques années. La fortune que j'ai été chercher ſi loin, & que je n'ai pas trouvée, eſt peut-être ici cachée, & m'attend ; que ſçai-je ? ſi je fais quelque ſejour dans ce Pays, je vous informerai de ce qui me pa-

roîtra le plus digne de votre curiosité.

Ce terme de *Curiosité* me fait souvenir de trois Articles d'une de vos Lettres que j'ai trouvé ici, ausquels je suis bien aise de répondre avant que de finir celle-ci. Vous me demandez si ma curiosité & ma *demangeaison de voyager* est satisfaite, d'un ton à me faire croire que vous la désaprouvez. Il m'a semblé même entrevoir quelques railleries que je ne vous pardonnerois pas si vous étiez moins de mes amis. A vous entendre, Monsieur, il vaut mieux rester toute sa vie enveloppé dans les langes de son Berceau, que d'aller lutter contre la mer & les vents. Votre indolence vous fait regarder la Navigation comme une entreprise témeraire. Vous fremissez à l'aspect des dangers ausquels les hommes sont exposez sur un élement qui

leur eſt étranger, & vous concluez qu'il faut avoir un cœur de bronze pour oſer braver le caprice des vents,& s'aſſujettir à la fureur des flots. Vous oſez même me reprocher ſur quelques plaintes que mon impatience m'a arrachées dans mes Lettres précedentes, que je me ſuis repenti plus d'une fois, & que je me repens encore d'avoir été courir ſi loin. Ne ſavez-vous pas qu'on éprouve des tentations dans chaque vocation, & qu'il n'y en a aucune qui en ſoit exemte. Vous concluez de ces plaintes, qu'il faut être fol pour naviguer. Ce titre de *fol* me choque, & pour me vanger, il me vient en penſée de vous prouver qu'il n'y a rien de plus beau, de plus utile que de voyager, & que rien n'eſt plus louable que cette curioſité qui nous arrache à notre Patrie, & qui nous conduit plus loin même

que notre imagination. Quel triomphe pour moi ſi des Rives de la Seine je vous tranſportois à celles du Gange.

Vous ne pouvez pas diſconvenir, Monſieur, que la ſpeculation n'inſtruit jamais autant que la pratique, & qu'il y a bien de la difference entre les choſes qu'on connoît par ſoi-même & celles qu'on ne voit que par les yeux d'autrui. Eſclaves de nos propres préjugez, ou de ceux des autres, nous ne voyons, pour ainſi dire, que par emprunt, & ce n'eſt qu'avec une timidité ſcrupuleuſe que nous ſecouons le joug des opinions que nous avons ſuccez avec le lait. Nous ne ſavons le plus ſouvent que ce que nous avons oui dire, & vous conviendrez que l'ambition d'un homme un peu raiſonnable doit aller au delà.

Si réunis ſous un même climat,

tous les hommes se ressembloient, si la face de la terre étoit partout la même, si l'Univers entier étoit gouverné par des Loix & des Maximes égales & immuables, si les productions de la nature n'étoient point variées dans toutes les Parties du Monde, en un mot si les mœurs & les coûtumes des hommes étoient les mêmes en Asie & en Europe, j'approuverois cette indifference qui empêche la plûpart des hommes d'abandonner le sein de leur Patrie, puisqu'ils pourroient voir, comme dans un miroir, le monde entier dans sa moindre Partie. Mais la Providence en a disposé autrement, elle a voulu unir tous les Peuples de l'Univers par des besoins réciproques. La terre fertile sous un climat est sterile sous un autre, afin que par un commerce mutuel ils puissent serrer plus étroitement les nœuds de

la focieté civile. J'ajoûterai que rien à mon avis ne feroit plus infipide que cette uniformité generale, & que le fpectacle du monde feroit bien trifte, bien ennuyeux fi on le voyoit toûjours du même côté. La nature qui par toute la terre varie fes Ouvrages, fait éclater la même diverfité dans les temperamens. Elle donne aux hommes des penchans differens, & il eft rare de trouver une perfonne qui ait une indifference generale pour tous les emplois ordinaires de la vie civile. Celui que fon penchant porte à voyager, après avoir étudié les Loix de fon Pays, va s'inftruire de celles des autres Peuples, & fe fait un plaifir fecret de faire part de fes découvertes à fes Concitoyens. Vous me direz peut-être qu'il y a des gens qui voyagent plûtôt par caprice que par curiofité; qu'il y en a d'autres

qui par un penchant qu'ils ne peuvent corriger, ſont pareſſeux & indolens, & qui ne profitent point de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils entendent ; c'eſt de ceux-là qu'on peut dire,

> Cœlum, non animum mutant, qui trans Mare currunt.

Mais les exceptions de la regle que j'établis ne la détruiſent point. Je ne veux point juſtifier l'utilité des Voyages par l'exemple de ces Sages de la Grece, qui dans un ſiécle où la Navigation étoit ſujette à de plus grands périls, par le peu d'experience & de pratique que les Pilotes avoient en cet Art, entreprenoient de longs voyages pour conſulter des Philoſophes étrangers ſur la définition de la ſageſſe, peut-être auſſi pour leur livrer une eſpece de combat d'eſprit, dont la Poſterité peut être inſtruite. L'a-

mour de la nouveauté que la Nature a imprimé dans nos cœurs ce desir de savoir ce que cette sage & prudente mere nous inspire, nous fait étudier ce que nous ignorons; mais l'expérience nous instruit plus que les leçons des plus grands Maîtres. Les Sansons, les Delisle, tous ces Geographes fameux ne savent que ce qu'il a plû aux Voyageurs de leur faire savoir. Si le Voyageur s'est trompé, le Geographe est dans l'erreur. Combien leur science seroit-elle plus sûre & plus parfaite, s'ils avoient joint l'experience aux lumieres acquises, & s'ils avoient mesuré la terre avec les yeux comme ils l'ont mesurée avec le Compas sur les Plans qu'on leur a fournis.

L'homme en quittant sa Patrie fortifie ses talens, corrige ses deffauts, de même qu'un arbre produit des fruits parfaits

lorſqu'il a été tranſplanté dans une terre étrangere. On voit toûjours dans ſa Patrie les mêmes objets : tout y eſt borné, ſoit du côté de l'eſprit, ſoit dans la maniere de penſer. On y prend des préjugez que l'aſtre dominant de la Nation nourrit & entretient, & dont on ne ſe défait que par les connoiſſances qu'on acquiert dans les Voyages. Il faut ſe dépouiller de cet amour naturel de la Patrie, & on doit voyager dans les Pays étrangers, comme ſi l'on étoit banni du ſien. *Le Sage*, dit * Salomon, *paſſera chez les Nations étrangeres, & il éprouvera le bien & le mal.*

Concluons. Il n'y a perſonne qui ne ſoit convaincu de l'utilité des Voyages, & qui ne bravât même la mer ſi les dangers y étoient moins frequents : mais tant de riſques, me direz-vous,

* Eccleſ. Chap. 39.

dont le ſeul recit m'a fait trembler, abattent le courage, & font évanouir les plus belles reſolutions. L'imagination ne préſente à l'eſprit que des travaux ſans nombre, une diette involontaire, un ſommeil interrompu, des tempêtes, des écueils, &c. à peine penſe-t-on le jour à la mer & à la Navigation, qu'on ſe noye la nuit ſuivante en ſonge. Mais, dites-moi, Monſieur, quel eſt l'état de la vie qui ſoit ſans dangers, & où la conſtance ne ſoit pas neceſſaire. Les préjugez décident de notre courage & de nos réſolutions. Un homme né au milieu de Paris, dont les plus longues Navigations ſont de Paris à S. Clou, tremble ſur la Seine, qui ne trembleroit pas au milieu de l'Ocean, s'il étoit né ſur ſes bords.

Je ne conſeille point à ces naturels timides d'entreprendre de

longs voyages. Mais j'oſe exiger d'eux (& je l'exige de vous) qu'ils écoutaſſent attentivement le détail qu'on leur fait des raretez, & des Coûtumes des Pays qu'ils n'ont pas le courage d'aller voir eux-mêmes. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir ces indolens s'ériger en Cenſeurs, ils blâment tout ce qu'ils ne connoiſſent point, & ce qui eſt au deſſus de leur Sphere, & ils vérifient ce que dit l'Arioſte.

Chi va lontan da la ſua Patria, vede
Coſe, da quel che giá credea lontane,
Che narrando le poi non ſe gli crede,
E ſtimato bugiardo ne rimane,
Ch'el volgo ſciocco non li vuol dar fede
Se non le vede, e tocca chiare e piane.

Si ce qu'on écrit, ou ce qu'on vous raconte eſt veritable, pourquoi refuſez-vous de le croire? Et ſi on vous débite des Fables, comment

comment prouverez-vous que ce ſont des Fables ? Ne courez point les Mers, j'y conſens, mais ne blâmez pas ceux qui, aux dépens de leur vie, vont acquerir des connoiſſances dont vous devez tâcher de profiter.

Pour vous, Monſieur, je ne crois pas que vous veuilliez vous confondre avec le *Vulgo Sciocco* dont parle l'Arioſte. Je vous ai écrit d'une maniere trop ſimple pour que vous me puiſſiez accuſer d'avoir voulu vous en impoſer.

Ma curioſité n'eſt point encore ſatisfaite, elle n'a fait que changer d'objet ; ſi je me repoſe quelque tems d'un ſi long Voyage, je n'abandonne point le deſſein d'en faire quelqu'autre quand l'occaſion s'en preſentera. Suivez mon exemple, Monſieur, & ſoïez perſuadé que la Navigation a ſes délices malgré les fatigues qui y ſont attachées. Je me ſuis plaint

quelquefois, il eſt vrai, de la fortune & de l'ambition; mais l'homme ſeul parloit alors. Je n'enviſageois dans ces momens que la peine, ſans reflechir aux avantages, & maintenant que, graces au Ciel, je me trouve dans le Port, je me retracte de toutes mes impatiences, & de mes murmures. Ne me raillez donc plus, Monſieur, ſur ma curioſité, & ſouvenez-vous que le *Meminiſſe juvabit* a des charmes inconcevables pour les Voyageurs. Je ſuis, &c.

MEMOIRE

MEMOIRE
SUR LA
COCHINCHINE,

CONTENANT L'ETAT de ce Royaume, & des inſtructions ſur le Commerce que l'on peut y établir.

MEMOIRE

SUR

LA COCHINCHINE,

Contenant l'état de ce Royaume, & des instructions sur le Commerce qu'on y peut établir.

SUR la fin du seiziéme Siecle, la Cochinchine ne faisoit encore qu'une Province du Royaume de Tonquin, l'un & l'autre étoit compris sous le mot general de *Annam* ou *Hyannam*; la guerre que l'Empereur de la Chine porta

dans ce Royaume, occasionna le changement de l'ancien Gouvernement; ce Prince faisoit des si grandes conquêtes dans le Tonquin, que le Roy ne voyant plus aucune ressource d'échapper à cet ennemi, avoit pris la résolution de s'étrangler : mais l'un des Grands de son Royaume lui ayant remontré que s'il vouloit s'en rapporter à lui, il se faisoit fort au moins d'arrêter les Chinois. Ce nouveau Chef, à la faveur de ses amis, ayant eu quelques avantages, fit tant par ses negotiations, que la paix fut conclue, aux conditions que tous les trois ans le Tonquinois envoyeroit une ambassade à Pequin, & pour vassalage un homme d'or de la hauteur d'une coudée, un genouil en terre, la tête baissée, & qui porteroit en main une lance, le fer en bas.

Le Roy de Tonquin pour payer

les obligations qu'il avoit à ſon General, lui donna tant pour lui que pour les ſiens le Gouvernement de la Guerre & de la Paix, de la Police & de la Juſtice, ſe reſervant le titre de Roy (ce qu'ils appellent *Cua*) donnant à l'autre celui de Regent qui eſt *Chua*.

Ce premier Regent avoit une fille de ſeize à dix-ſept ans, & un fils au berceau, lorſqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut ; cependant il maria ſa fille avant ſa mort, & ſon gendre ſçût ſi bien le gagner, qu'il lui laiſſa la Regence juſqu'à ce que ſon fils fut en âge de gouverner ; mais la mort du pere, & le goût qu'il prit à regner, le pouſſerent à ſe défaire de ſon beaufrere : ſa famille à qui il declara ſon deſſein, trouva le moyen de l'en détourner, & l'engagea à l'envoyer dans la Province la plus éloi-

gnée, pour que par autrui il executa ce qu'il ne devoit pas faire lui même.

Ceux qui accompagnerent cet enfant, bien loin d'attenter à sa vie, l'éleverent avec beaucoup de précaution; ce Prince devenu grand se comporta avec beaucoup de sagesse avec le Tonquinois, ne songeant qu'à s'agrandir du côté de Chiampa, Royaume voisin de la Province où il étoit relegué; il s'empara en assez peu de temps de cent lieues de pays du côté de la mer, chassant devant lui tout ce qu'il rencontra de Chiampois. La liberté du commerce qu'il y avoit de Tonquin en Cochinchine amena bientôt du monde pour peupler ces Provinces, qui furent abandonnées par les Naturels du pays.

Les prédécesseurs du pere du Roy qui gouverne aujourd'hui

la Cochinchine avoient toujours payé exactement au Roy de Tonquin le tribut dont on étoit convenu ensemble, mais il y a environ quarante ans que ce Prince s'estimant assez fort pour faire tête au Tonquinois, refusa de payer ce tribut. Ce refus alluma une guerre entre ces deux Royaumes, qui a été funeste au Tonquinois; ce Prince a perdu trois Provinces, outre une quatriéme où le Cochinchinois fit un tel dégât, qu'elle a été déserte jusqu'à present; elle sert de limites aux deux Royaumes.

La principalle occupation des Cochinchinois est de se bien former à la guerre. Dans le choix que l'on fait des Soldats, l'on prend toûjours les mieux faits & les plus robustes, qui sont obligés au service depuis l'âge de huit ans jusqu'à soixante; ils ont un soin extrême de les occuper con-

tinuellement tant à leurs exercices, qu'aux autres ouvrages publics & particuliers du Royaume, c'eſt pour cela qu'ils reçoivent une paye ſuffiſante pour s'entretenir dans leur état ; les Compagnies ſont diviſées par quartier, chaque Soldat a ſa maiſon, elles ſont jointes les unes aux autres, & bâties de la même façon, excepté celle du Capitaine, qui ſe diſtingue facilement à ſa grandeur : la paye du moindre Soldat revient à neuf livres de notre monnoye par mois, avec une meſure de ris capable de nourrir deux perſonnes ; ils ſont tous habillés de même, c'eſt à-dire, un juſte-au-corps de ſoye noire, & un caleçon de ſoye blanche, un bonnet de crin renverſé par le haut, toûjours pieds nuds ; l'épée qui eſt une eſpece de ſabre, eſt commune à tous les Soldats, & il n'y en a aucune qui

ne ſoit garnie d'argent ; la plus grande partie porte le mouſquet avec un poignard, dont le manche eſt ajuſté à la bouche du mouſquet ; il y en a d'autres qui ſont armés de lances, & quelques autres d'arcs & de carquois ; l'honneur, la neceſſité, l'eſpoir du gain & de s'avancer dans les Charges, font qu'ils s'exercent avec émulation dans l'employ où ils ſont : ils ne paſſent aucun jour ſans faire l'exercice en preſence de leurs Officiers ; ceux qui réuſſiſſent le mieux remportent toûjours quelques faveurs, ſoit en argent, ſoit en robbes, ſoit en ris, & ceux qui ſont aſſez maladroits pour faire quelque lourde faute, ſont punis de quelques amendes, & quelquefois déchûs du poſte qu'ils ont ; ainſi un Officier qui manquera notablement, devient un ſimple Soldat, pour voir en ſa place le plus ha-

bile de ſa Compagnie.

Il n'y a aucune Charge vénale, l'on ne parvient aux Emplois de la guerre, que par generoſité & par adreſſe ; il faut même que les premiers de la Nation s'avancent par ces moyens, & qu'ils paſſent par tous les degrez pour arriver aux premiers Emplois : c'eſt quelque choſe de magnifique de voir les Troupes quand elles ſe diſpoſent au combat, ou que le Roy en doit faire la revûe. Ce jour là, il n'y a que le Roy habillé de noir, tous les Officiers generalement ſont vêtus de brocard de la Chine avec deux plaques d'or ou d'argent qui leur couvrent tout l'eſtomac; chaque Compagnie a ſa livrée & ſa couleur particuliere, les unes ſont toutes vêtues de ſatin blanc, les autres de bleu, d'autres de rouge, & cela de façon qu'il n'y en a aucune qui ne differe en

quelque choſe des autres ; les damas à fleur & les velours de plusieurs manieres en font la diſtinction. Chaque Compagnie eſt compoſée de cinquante hommes, d'un Capitaine, Lieutenant & Enſeigne, qui marche toûjours le premier ſon drapeau à la main. Les Regimens ne ſont plus reglés, car il y en a de quatre, cinq, ſix, ſept & huit Compagnies : chaque Regiment a ſon Colonel qui s'appelle *Caidoi*; chaque Colonel a ſon Meſtre de Camp, qu'on appelle *Caival*, mais les uns bien plus puiſſants que les autres, car il y en a qui ont juſqu'à dix & douze Regiments, & d'autres qui n'en ont que trois. Les Caival ont encore pardeſſus eux les Lieutenans Generaux, les Vices-Rois, les Princes, le General, & enfin le Roy. La maniere de former leurs Troupes eſt aſſez juſte, leurs Bataillons étant de

trois ou cinq lignes, mais leur décharge eſt toute particuliere; car ils tirent les uns après les autres, cependant avec beaucoup de viteſſe.

Quoique les chevaux ne manquent pas en Cochinchine, & que les Cochinchinois ſoient aſſez bons Cavaliers, ils n'ont d'autre Cavalerie que quatre Compagnies, chacune de cent hommes; qui ſont de la Maiſon du Roy, outre tous les Officiers, qui vont tous à cheval.

Il y a à preſent plus de quarante mille hommes de Troupes reglées en Cochinchine, en y comprenant les Galeres, la Maiſon du Roy, celles des Princes & des Grands; il y a trois mille hommes, qui tous les jours montent la garde chez le Roy; de trois jours, ils en ont deux de libres, de ſorte que la Maiſon du Roy peut aller à neuf ou dix mille

hommes ; il faut tous les matins à cinq heures, quelque temps qu'il faſſe, que tous les Officiers, juſqu'au premier Prince, ſe rendent au Palais, où ils ſont devant le Roy deux ou trois heures pendant qu'il donne audience, & de même depuis trois heures du ſoir juſqu'à cinq ou ſix ; & lorſque les Grands ſortent, tous les Officiers & Soldats qui dépendent d'eux, doivent ſe trouver dans leurs poſtes.

Quoique juſqu'ici les Cochinchinois ayent attaqué ou ſe ſoient défendus par terre, les Emplois de l'armée navale ſont plus recherchés, comme étant les plus honorables. Le Roy de Cochinchine entretient cent cinquante Galeres, dont la ſtructure eſt très-raiſonnable ; la proüe & la poupe ſont d'un bel ouvrage très-bien dorées, toutes les bordures de même, & pour le reſte

du corps, le dedans eſt d'un verni rouge, & le dehors d'un noir bien poli ; il n'y a que ſoixante juſqu'à ſoixante dix rameurs, qui en ſont auſſi les Soldats : comme ils rament tous de bout, ils ont la face tournée à la proue, qui eſt le lieu des Officiers au nombre de dix ou douze juſqu'à vingt, en comprenant ceux qui commandent l'Artillerie, qui conſiſte à une coulevrine & deux petites pieces ; chaque Soldat a à ſes pieds ſon mouſquet & ſa munition, ſon coutelas, un javelot, ſon arc & ſes fleches ; le Capitaine tient en main une baguette pour faire faire l'exercice à ſes Galeres, & ſelon les meſures dont il ſe ſert, les Soldats entendent ſa volonté de façon que ſans aucune parole, il fait avancer, reculer, tourner, tirer, paſſer d'un bord à l'autre, de proue à poupe, & autres actions ſemblables ; la même cho-

ſe s'obſerve dans l'Armée de terre. A la derniere revûe des Galeres qui ſe fit en 1678. il y avoit cent trente-une Galeres diviſées par eſcadrons, dont le premier étoit de ſeize, les deux qui ſuivoient du premier & ſecond Prince, chacun de quatorze; quatre autres de ſix, qui faiſoient le corps de bataille, & enfin le reſte qui finiſſoit dans le même ordre que l'avant-garde. L'Armée de terre rangée en bataille devant la maiſon du Roy ſur le bord de la riviere, pouvoit monter à quinze ou ſeize mille hommes, parce qu'on n'avoit pas voulu dégarnir la frontiere.

En 1671. les Tonquinois tenterent en Cochinchine une expédition des plus conſiderables qu'ils ayent entrepris, & qui a tournée à leur deſavantage; les grands préparatifs qu'ils avoient faits, quatre-vingt mille hom-

mes effectifs qu'ils avoient, sembloient leur promettre une victoire entiere; les Cochinchinois au contraire n'avoient pas vingt-cinq mille hommes : le combat dura trois jours; les Tonquinois y perdirent dix-sept mille hommes, & les Cochinchinois remporterent une victoire entiere qui leur coûta sept mille hommes; depuis ce temps-là le Roy de Tonquin n'a fait aucune tentative, & celui de Cochinchine s'est agrandi, en réduisant tous les peuples des montagnes, les Rois de Chiampa & de Cambage qu'il a obligé de lui payer tribut; il s'est emparé de tous les Ports de mer du Roy de Chiampa à qui il a laissé par honneur le titre de Roy, ne lui permettant d'avoir autres Soldats que quatre Compagnies Cochinchinoises qui font sa garde; il y a environ quinze ans qu'il con-

traignit un Roy voiſin de lui abandonner un beau pays qu'il avoit au deça d'une grande riviere qui ſepare preſentement les deux Etats.

Toute la Cochinchine eſt partagée en trois grands Gouvernemens qui portent le nom de Vice Royauté ; celle de *Diugeat*, frontiere du Tonquin, eſt la plus conſiderable, à cauſe que la plus grande partie de l'Armée y eſt : celle de *Chaus* eſt la plus profitable, à cauſe du commerce, & celle de *Fumoy* a cette avantage que les Rois de Chiampa & de Cambage relevent pour ainſi dire d'elle. Les Gouverneurs font chez eux tout ce que fait le Roy à la Cour, ayant pouvoir de vie & de mort, excepté qu'il faut envoyer l'avis de l'execution de leurs Arrêts.

Les Cochinchinois n'ont pas moins à cœur de bien exercer la

juſtice qu'à faire la guerre ; tous les procez ſe vuident brievement, excepté les meurtres, dont l'on n'en voit jamais la fin, auſſi y ſont-ils très-rares ; il n'y a aucun crime qui n'ait ſon châtiment particulier. Celui qui merite la mort, eſt condamné à avoir la tête coupée, qui eſt le ſuplice ordinaire de ce pays. Le criminel eſt toûjours preſent dans la diſcuſſion de ſon affaire : il peut reclamer s'il a des preuves convaincantes, qu'on l'a jugé iniquement, & pour lors les Juges ſubiſſent la même peine ; comme l'on n'y plaide ni par Procureur ni par Avocat, mais par ſoi-même, & toûjours en preſence des Parties, qui n'oſeroient en aucune maniere ſortir du reſpect qu'elles doivent aux Juges, il ſe vuide une infinité de Cauſes, dont pourtant l'on tient Regiſtre très-exact.

Le Roy & les Gouverneurs ont auprès d'eux plusieurs Commissaires pour aller faire les informations sur les lieux, & en venir faire leur rapport; ces Commissaires n'ayant aucun gage de leurs maîtres, il ne faut pas s'étonner s'il y a souvent de l'injustice, bien qu'ils n'en puissent faire qu'au risque de leur vie.

L'on fait tous les sept ans en Cochinchine une revûe generale de tous les hommes depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à soixante: les premiers sont enregistrés sur le Rôle pour payer à l'avenir au Roy les Impôts, & les derniers en sont rayés pour en être déchargés, ainsi que de toutes les autres charges. La taxe revient à peu près à huit écus de notre monnoye par tête, & personne n'en est exempt, excepté les pauvres mandians, les femmes, les vieillards, & ceux qui

n'ont pas atteint l'âge de dix-huit ans ; ceux qui ont des terres ſont tenus à de certains droits conformement à leurs travaux ; tous les ouvriers, de quelque nature qu'ils ſoient, doivent également à proportion de leurs ouvrages. Les Mandarins & les enfans, & tous ceux qui ſont revêtus des Charges de Juſtice & de Guerre ne ſont pas tenus à ces ſortes d'impoſitions, mais les preſens qu'ils ſont obligés de faire, reviennent bien aux impôts qu'ils pourroient payer.

Outre ces revenus, le Roy en tire encore des mines de fer, de cuivre & d'or qui ſont en Cochinchine, mais comme elles ne ſont pas copieuſes, on les abandonne au travail de certaines gens qui les prennent à ferme.

Toutes les Provinces de Cochinchine fourniſſent au Roy tous les ans ſept à huit cens Bar-

ques de ris pour l'entretien de l'Armée ; chaque Barque eſt de cent à deux cens tonneaux ; les autres vituailles ſe donnent à proportion du ris, & comme le Roy en a toûjours pour trois années d'avance, les Soldats ne ſouffrent jamais de la diſette.

Le commerce a autrefois beaucoup fleuri en Cochinchine, dans le temps que les Japonois avoient la liberté de porter les denrées de leurs pays aux autres Nations ; les Hollandois y envoyoient tous les ans deux Navires chargés de ſalpêtre, plomb, ſouffre, des toilles & autres manufactures, tant de Surate, que de Coromandel : l'un de ces Vaiſſeaux qui partoit pour le Japon, faiſoit ſa charge des ſucreries, de pluſieurs ſortes de peaux, dents d'Elephants, outre le calaniba qu'ils obtenoient du Roy, & celui qu'ils achetoient en cachette,

le bois d'Aquila, des nids d'oiseaux, &c. Celui qui retournoit à Batavia se chargeoit moitié poivre, moitié soye, & autres marchandises qui se trouvent au pays

Il faut remarquer qu'il n'y a aucun argent que celui du Japon, qui ait cours à la Cochinchine ; on le reçoit au poids selon la quantité que les Marchands en apportent : la monnoye du pays hausse ou diminue, elle est de cuivre, ronde, & large comme les doubles de France, ou les jettons mediocres, trouée par le milieu afin d'avoir la facilité de l'enfiler en forme de chapelet, trois cens d'un côté & trois cens de l'autre, ce qui passe chez eux pour un mille, parce qu'en six cens il se rencontre dix fois soixante, ce qui fait un siecle dans tous les pays Orientaux ; il n'y a pas de lieu au monde où les Marchands se trompent plus facilement

cilement au moyen de cette monnoye, principalement à leur arrivée; cela vient de ce qu'il y a plusieurs sortes de Caches ou Deniers, quoique tous égaux en figures & en matiere: la difference ne consiste que dans les caracteres; d'un côté il y a quatre lettres chinoises & rien de l'autre, tout dépend de ces caracteres qui en augmentent & en diminuent le prix, de façon qu'un mille (c'est-à-dire six cens) de bonnes Caches, vaut souvent un tas d'argent, & quelquefois plus, & si les caracteres ne vallent rien, ou sont faux, ou que les derniers soient cassés tant soit peu, l'on y perd beaucoup; il faut avoir des personnes affidées pour les choisir, & lorsque l'on fait un marché, specifier toûjours de quelle nature de Caches l'on doit payer ou être payé; l'ordinaire est qu'en un mille de Caches courantes, il s'y

rencontre du moins deux maz ou cent vingt Caches pourries pour ſe ſervir des termes du pays.

Il y a quelques années que les Marchands de Macao faiſoient de très grands profits ſur la monnoye, parce que le Roy de la Cochinchine ne faiſoit pas encore battre monnoye, elle venoit toute du dehors ; les Marchands de Macao ont ſi bien fait valoir ce trafic, qu'ils en ont rempli le pays, en ſorte qu'on n'y en apporte plus.

Les Hollandois ni les Portugais n'y trafiquent plus, les premiers à cauſe d'une fâcheuſe affaire qui leur arriva, & qui les engagea à une petite guerre où pluſieurs des leurs perdirent la vie : les Cochinchinois prirent ſur eux deux grands Navires, les mirent en pieces ſur le rivage, après en avoir enlevé tout ce qui ſervoit au pays.

Les Portugais y ont fait encore de temps à autre quelques voyages, mais comme ils n'y peuvent apporter que des marchandiſes de la Chine, ils n'y ont pas trouvé leur compte, à cauſe de la proximité du pays, & les Chinois, qui en quatre jours de bon vent peuvent y aller de Canton, y ont envoyez depuis quelques années pluſieurs Sommes chargées des mêmes effets, & qu'ils donnent au prix que ceux de Macao les achettent ſur les lieux.

Il eſt conſtant que depuis quelque tems le commerce y eſt fort baiſſé par l'inſolence & l'avidité de ceux qui y ont envoyé des Navires: cependant les droits d'entrées, de ſortie, d'ancrage ſont de très petite conſequence, ceux de la Douanne ne vont qu'à trois ou quatre pour cent, mais les Marchands ſe plaignent

avec raiſon, qu'à l'arrivée d'un Navire l'on n'en peut tranſporter quoi que ce ſoit, ni même ſortir ſans être fouillé; les Officiers de la Douanne font décharger entierement le Navire, peſent & comptent juſqu'aux moindres pieces, & tout ce qu'ils rencontrent de plus précieux, ils le mettent à part pour être envoyé au Roy, qui en retient ce qu'il juge à propos en payant : ce ne ſeroit rien s'il n'y avoit que le Roy qui en usât de cette maniere, mais il y a tant de monde qui ſe couvre de ce pretexte, que toutes les bonnes marchandiſes d'un Vaiſſeau ſe diſſipent aux Grands de la Cour, qui les payent à la verité, mais à la longue, en ſorte qu'après ce manege le reſte du Vaiſſeau n'étant que le rebut, l'on ne trouve pas facilement à s'en défaire avec gain; il y a pourtant du remede

à tous ces inconvénients : une Compagnie en pourroit être absolument exempte, comme l'étoient les Hollandois en payant une certaine somme pour chaque Navire. De plus, il est certain que les Cochinchinois se sont beaucoup moderés depuis puelques années, & quelles que soient leurs manœuvres, elles cedent beaucoup à ce qui se passe au Tonquin.

Un esprit un peu liberal est capable de réussir en tout, car bien loin que les largesses lui portent préjudice, outre le retour, qui approchera toûjours, & même passera ce qu'il donne ; il se fait des amis, & obtient des faveurs qu'un autre plus réservé sera obligé d'achetter avec de grosses sommes ; ces sortes de liberalitez, dont je parle, se doivent entendre de quelques curiositez de l'Europe, ou de quel-

qu'autres choſes à l'utilité de ceux avec leſquels on agit, & dont un Interprete ne manque pas d'avertir.

Les principales marchandiſes qui ont cours à la Cochinchine, ſont le ſalpêtre, le ſouffre, le plomb, les toilles blanches & fines, chittes quarrées, chittes longues à fleurs, & hautes en couleurs, où l'on doit éviter autant que l'on peut ſa couleur jaune : les Portugais & Anglois qui y vinrent en 1679. firent un grand gain ſur ces ſortes de marchandiſes ; le plus grand profit eſt ſur les chittes qui ſe font à la côte de Maſulipatan, ils doivent être à fond bleu ou blanc : les fleurs les plus petites ſont les plus eſtimées, les toilles d'Elephant blanches, les noires, les rouges & les bleues y ſont aſſez de vente, mais qui pourroit y en porter de couleur de chair

qui fut bien vive, y trouveroit un grand avantage. Les perles, l'ambre & le corail y ont eû autrefois leur prix, presentement il n'y a que les deux derniers qui sont de vente, encore faut-il que les grains de corail soient bien ronds, polis, d'un beau rouge, & l'ambre bien clair, les grains égaux, & qui n'excedent pas la grosseur du bout du petit doigt; quelques pieces d'ambre brutes apporteroient de notables profits, car l'ambre travaillé n'est aucunement de mise; l'on pourroit encore y porter quelques étoffes, tant à cause qu'on en pourroit debiter dans ce pays, que parce que l'on y rencontre deux ou trois Vaisseaux qui ne manquent pas tous les ans d'aller au Japon; cet avis n'est pas tout à fait à negliger, vû que comme il n'y a aucun European qui ne frequente presentement en Cochin-

chine; les premiers qui vont pour s'y établir peuvent faire de très-avantageuſes correſpondances avec les Marchands qui envoyent au Japon & à la Chine.

Pour ce qui concerne les marchandiſes que l'on peut tirer de Cochinchine, les principales ſont le poivre, les ſoyes, les ſucreries, les bois de Calamba & d'Oſbenne; il faut prendre ſes précautions pour les deux derniers, les bois d'Aguila, les nids d'oiſeaux, l'or en poudre ou fondu, il ſe vend dix poids d'argent, & l'on pourroit le trouver à neuf; les étoffes de ſoye. Pour ce qui eſt du cuivre & porcelaines de la Chine & du Japon, il faudroit, comme il a été remarqué, convenir avec ceux qui en font le voyage au commencement de Mars. Les Navires du Japon arrivent & partent ſur la fin de Juillet ou en Août; il y a des Bar-

ques de Siam, qui abordent à la Cochinchine à la my-Août, il faut qu'elles s'en retournent dans le mois de Mars; l'on peut partir de Cochinchine pour la côte de Coromandel dès le mois d'Octobre; la même chose pour Bantan.

Lorsque quelque Navire échoue ou relâche en Cochinchine, si son gouvernail est rompu, le Roy se saisit de tout ce qui est dedans, excepté que ce ne fut en Cochinchine où il vint faire le negoce, car en ce cas, l'on rend exactement tout ce qui se trouve, même au fonds de la mer où l'on fait plonger & jetter des filets, ce qui arriva à un Vaisseau de Macao commandé par le sieur Joseph Cardoze qui y relâcha & y fit naufrage.

Il y a deux choses qui retardent la sortie des Navires; le premier est qu'il ne faut jamais

attendre le jour du départ à demander ses dépêches, mais il faut les solliciter un mois auparavant la sortie : un honnête homme y trouve de la facilité ; il y a plusieurs Vaisseaux qui ont manqué leurs voyages, & qui même se sont perdus faute de cette précaution. Le second & le plus grand de ces empêchemens, c'est la necessité où l'on est de donner à crédit les marchandises, parce que le payement est toûjours plus tardif que l'on est convenu. Il y a eu des Marchands qui, pour ne pas avoir ce déplaisir, ont preferez de remporter leurs effets plûtôt que de s'en défaire à crédit, ne vendant quoi que ce soit que l'argent à la main ; il faut toutes fois être persuadé que ce n'est aucunement l'intention du Roy, car tous ceux qui se sont plaint de cette injustice, il les a fait payer avec usure.

A l'arrivée & au départ des Vaisseaux, les Cochinchinois leur font une Fête assez agreable; les Comediens & les Comediennes, Chanteurs & Chanteuses vont au devant du Vaisseau que quatre-vint ou cent petites Barques du pays remorguent; la même cérémonie se pratique en sortant : l'on est quitte pour une piece de dix écus, mais il en coûte plus quand l'on apporte les Lettres du Roy, ou le Passeport, parce qu'il est accompagné de deux ou trois cens hommes sous les armes, le pot doré en tête marchant deux à deux tambour battant, & précedé de leur musique, ils vont ainsi jusqu'au logis du Capitaine, qui fait délivrer quelques bouteilles de vin aux Soldats, une collation aux Officiers. Quand c'est un grand Navire, il en coûte une piece de cinquante écus, sans compter les

presens qu'il faut faire pour le solliciter ; sitôt que l'on a reçu ce passeport, on est libre de partir à sa volonté, après pourtant l'avoir fait reconnoître au Gouverneur de la Province, qui fait accompagner & remorguer le Navire jusqu'à dix brasses d'eau.

Le climat de la Cochinchine est assez temperé, il est de douze degré jusqu'au dix-huitiéme ; les vents de Sud & d'Est y regnent près de huit mois, pendant lesquels le temps est beau & serein, l'air doux & agreable ; les autres quatre mois, les vents de Nord & d'Ouest souflent fortement, ils causent avec les pluyes quelques inondations aux pleines & nouvelles Lunes, qui ne durent pour l'ordinaire que trois jours, mais aussi elles sont quelquefois si violentes, qu'elles emportent des Villages entiers ; la plûpart de ces peuples sont logez sur les

rivieres qui passent par la Cochinchine, & se déchargent dans la mer en plus de quarante endroits, ce qui rend les voyages faciles & utiles : il y a des grands chemins d'un des bouts du Royaume à l'autre, l'on y trouve aussi des chevaux de louage, mais l'alure la plus ordinaire est celle des filets, à cause de la quantité de ponts que l'on rencontre dans tout le chemin. L'on trouve des Hôtelleries de deux lieues en deux lieues qui ont toujours le manger à la mode du pays tout pret & à juste prix, pour six deniers un homme en est quitte, pourvû qu'il se contente d'un plat de ris, d'un autre de poissons, d'une salade sans huile, du balachan, & d'une fois d'eau de thé du pays ; les Etrangers font porter leurs vivres particuliers, ou bien donnent le temps de leur apprêter ce qu'ils deman-

dent ; l'on ſçait aſſez que ces peuples n'ont pas l'uſage du pain : ils font une maniere d'eau de vie de ris, & les Cochinchinois l'emportent ſur tous les peuples qui ſe mêlent de cette diſtilation. Les vaches, les bufles, les pourceaux, les poules, les canards y ſont à grand prix ; les Grands s'en font ſervir, mais d'ordinaire leur principale nourriture eſt de poiſſons qu'ils ont abondamment & de toute ſorte, tant de la mer, que de l'eau douce : l'on peut dire hardiment que Fayfo qui eſt le rendez vous de tous les Marchands, eſt l'une des plus belles poiſſonnieres du monde ; la truite, le brochet, la carpe, l'aloſe, la ſole, ſaumon, morue, & autres poiſſons d'eau ſalée y ſont tous les jours en vente & tous frais, excepté dans le temps du Nord que les Pêcheurs n'oſeroient ſe mettre en mer.

Tous les mois de l'année ont leurs fruits particuliers, qui en bonté & en quantité ne le cedent à aucun Royaume voiſin.

La verdure qui eſt aſſez rare dans les pays chauds, y eſt aſſez frequente, cependant il n'y a rien qui approche de nos ſalades d'Europe.

Le naturel des Cochinchinois eſt aſſez franc, quoique parmi eux une tromperie faite adroitement paſſe pour prudence, ils ne s'étonnent pas des ſupercheries qu'ils peuvent faire à un European, mais au contraire ils ſont tout à fait ſurpris ſi les derniers ſont convaincus ou de menſonge, ou de quelques tricheries, quand ils ont pris un mauvais préjugé de quelqu'un, ils n'en reviennent jamais, & ſavent ménager les apparences ſuivant leurs interêts.

Ils donnent avec generoſité ce

qu'on leur demande, & n'aiment pas à être refusez lorsqu'ils demandent quelque chose; le grand secret de n'en pas être importunez, est de bien cacher ce qu'on ne veut pas donner, & de n'en point parler. Ils assistent sans se faire prier, & selon leur moyen, ceux qui sont dans le besoin, & c'est une coûtume parmi eux, qu'aux mariages ou aux autres cérémonies dispendieuses, les parens & même tous ceux qui sont liez d'amitié avec la famille, se cotisent & font des presens chacun selon ses forces.

Les deux principalles occasions où les Cochinchinois aiment à se distinguer par leur dépense, sont les mariages & les funerailles; ils se font un point d'honneur de s'en acquitter avec toute l'exactitude possible: il y a quatre actions principales dans leurs mariages; la recherche

que le garçon fait de la fille, ce qui se passe entre les peres & meres des deux partis, ensuite de quoy toute la parenté du garçon se rend au logis du beau pere prétendu, ou après plusieurs civilitez, la Demande se fait par le plus considerable parent du garçon ; & lorsqu'elle est agréée, le garçon passe du côté de son beau-pere, & deslors il l'appelle son pere & sa future épouse sa femme, sans pourtant qu'il leur soit libre de se voir, si ce n'est par hazard dans les rues : après quelques mois, dans l'interval desquels le garçon fait tous les jours sa cour au beau-pere, l'on fait une seconde assemblée, où l'on porte la dot de la fille, chacun selon sa condition ; les peres & meres la reçoivent, & ne sont pas obligez de la rendre, même à la fille. La troisiéme est de prendre main-levée des chefs des lieux où l'on

eſt, parce que toutes les filles ſont ſous la protection des Magiſtrats, & ne peuvent ſe marier ſans leur aveu. Enfin la quatriéme eſt lorſque le garçon vient au devant de ſon épouſe que l'on lui remet entre les mains, la conduiſant avec le plus d'appareil que l'on peut. Quoique les mariages ſe faſſent ſans aucune condition, les loix permettent au mary de répudier ſa femme, & non pas à la femme de quitter ſon mary; il eſt cependant très rare de voir une répudiation, ſinon du conſentement de l'une & l'autre partie, & chacun d'eux eſt obligé de garder une certaine marque de ſeparation, pour s'en ſervir en Juſtice ſi on les inquiete. L'adultere y eſt puni très ſeverement, pour contenir les femmes mariées dans leur devoir: pour les veuves, elles y vivent dans une entiere liberté. Toutes ces ceremo-

nies se finissent par autant de festins trop magnifiques pour la pauvreté du pays, cependant ils ne sont pas considerables, si l'on les compare à ceux qui se font aux funerailles des défunts.

On laisse les corps exposez plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois selon la qualité du mort ; l'on allume tout autour quantitez de cierges, & l'on brûle les plus exquis parfums, & enfin l'on sert au défunt deux & trois fois le jour plusieurs mets de viande & poissons. Lorsqu'on les conduit en terre, l'on fait des aumônes durant le chemin ; tous les parens suivent habillés de blanc, les femmes couvertes d'un capuchon de toille, & les hommes d'un bandeau qui leur entourne la tête d'espace en espace les hommes & les femmes qui sont en deuil se prosternent tous étendus couchez sur le ven-

tre, la face en terre, pour que le cercueil passe sur leur corps, ensuite de quoi ils vont se ranger autour du défunt : leur deuil est de trois ans, pendant lesquels l'on pare trois fois la maison chacun selon sa qualité & ses moyens ; l'on éleve d'abord un theatre où l'on met le nom du défunt sous un dais avec quantité de luminaires, ses habits avec toutes les marques de la profession qu'il exerçoit : si le défunt étoit en Charge, l'on dispose dans une grande cour ou dans la salle plusieurs figures de ses femmes, enfans, soldats & serviteurs, éléphans & chevaux, une quantité considerable de bufles, vaches, pourceaux, les uns rotis, les autres seulement échaudés & morts tous tournés du côté du defunt ; la quantité de viande & de poissons qui est disposé de l'un & de l'autre côté de la salle est prodi-

gieuſe, puiſque le plus ſouvent les tables ſont tellement chargées de pyramides, qu'elles arrivent au plancher; l'affection que l'on conſerve pour le défunt, & le deſir de paroître ſont les motifs qui les portent au plus ou au moins.

Il y a beaucoup d'autres occaſions où les Cochinchinois s'épuiſent en feſtins & autres dépenſes, comme par exemple les trois premiers jours de l'année, qu'ils ſupputent ſelon les lunes, le jour de leur naiſſance, les maladies, la protection qu'ils achettent de quelques Princes & Gouverneurs, les procez & autres ſemblables épuiſent la bourſe du peuple pour remplir celle de ceux conſtituez en dignité.

Il n'eſt pas facile de parler de la religion des Cochinchinois, qui n'eſt qu'un tiſſu de fables entremêlées de quelques hiſtoires

qu'ils ont tirées des Chinois ; les Sçavans ſuivent à la lettre la doctrine de Confuſius, bien que dans l'apparence ils ſe conforment au peuple pour toutes les ceremonies exterieures ; tous leurs ſacrifices ſe rapportent au Ciel & au Tout, mais quand l'on vient à l'origine de ce Tout, il ſe trouve peu de perſonnes, pour ne pas dire aucune, qui puiſſent rapporter quelque raiſon d'apparence, parce qu'ils l'eſtiment une certaine premiere matiere ſi délicate, qu'aucun génie ne s'eſt trouvé capable de l'examiner. Pour parler juſtement, les Cochinchinois n'ont quaſi aucune religion, parce qu'ayant l'eſprit vif, ils ne laiſſent pas de découvrir les contre-veritez, les abſurditez & répugnances qui s'enſuivent de leurs opinions.

REMARQUES
SUR
LE NEGOCE
QUI SE PEUT FAIRE à Siam & au Tonquin.

REMARQUES

REMARQUES SUR LE NEGOCE

QUI SE PEUT FAIRE à Siam & au Tonquin.

L'ETABLISSEMENT d'un Comptoir à Siam pour la Compagnie, ne peut être consideré que pour le Commerce qui s'y peut faire d'Inde en Inde, ou en droiture de France en ce lieu-là, cependant auparavant que d'expliquer le Commerce qui s'y peut faire, il est bon de conside-

rer la ſituation de Siam, & les avantages qu'on en pourra retirer, à cauſe de l'inclination particuliere que le Roy de Siam témoigne en toute occaſion avoir pour la Nation françoiſe, laquelle ne changera apparemment pas facilement, pourvû que ceux qui auront la conduite des affaires la ſachent ménager.

Siam eſt le ſeul lieu en toute l'étendue de la mer du Sud où on puiſſe s'établir depuis que les Hollandois ſe ſont emparez de Batavia, & il eſt aiſé de conjecturer par toutes leurs manieres d'agir, qu'ils n'ont point d'autre but que d'empêcher l'entrée de cette mer à toutes les Nations d'Europe, afin de n'être point troublés dans la poſſeſſion des Moluques, d'où ils tirent le clou de girofle, la muſcade & le macis, & afin de pouvoir mettre entre leurs mains tout le poivre des

Indes, pour ensuite le distribuer au reste des Nations du monde pour le prix qu'ils souhaiteront ; il est même aisé de connoître que s'ils venoient à bout de ce dessein, ils mettroient tous les peuples de cette mer du Sud dans la necessité d'acheter d'eux tout ce qu'ils ont de besoin, & de leur vendre les denrées qui se tirent de chacun de leur pays ; le Japon, la Chine, le Tonquin, Siam, les Isles de Formose, de Borneo, de Java, & la meilleure partie de ceux de Sumatra ne pourroient rien avoir que par leur moyen.

On voit toutes les années des Navires de Suratte, de la Côte de Coromandel & de Bengalle à Siam, qui y apportent diverses sortes de toilles & de drogues, & en retirent du cuivre, de la toutenague, de l'étain, de l'ivoire, des porcelaines, du benjoin, du bois de Sapan, &c. Il est cer-

tain que comme les profits qui se retiroient des voyages d'Inde en Inde sont beaucoup diminuez, le même malheur est arrivé à Siam; cependant si on y envoyoit chaque année un Navire de cent cinquante tonneaux de Pondichery avec le capital, & les marchandises qui y sont propres, on ne laisseroit pas d'y trouver encore un profit très considerable, mais à moins que d'y avoir un capital d'avance, c'est-à-dire, d'une année pour l'autre, il n'y a rien à faire, parce que les Navires de Chine & de Japon qui achettent les toilles de la Côte de Coromandel, & qui apportent le cuivre toutenague & autres marchandises qu'on emporte pour retour, arrivant à Siam dans les mois de Mars & Avril, & ceux de l'Inde n'y arrivant que dans les mois de Juillet & Août, il faut faire son negoce à l'arrivée de ces

premiers Bâtimens, car ſans cela les marchandiſes qui viennent du Japon & de la Chine augmentent ſouvent en quatre ou cinq mois de tems de trente à cinquante pour cent, & quelquefois davantage; je crois que ce commerce de Pondichery ou autres lieux de la Côte de Coromandel à Siam étant bien ménagé, pourroit donner chaque année, tous frais faits, quinze à vingt mille écus de profit; mais il faut, comme j'ay dis, avoir un capital en argent & marchandiſes d'avance.

Pour ce qui eſt des avantages que l'on pourra tirer du Traité que le P. Deſlandes Boureau a fait avec le Roy de Siam, par lequel ce Prince eſt obligé de livrer à la Compagnie tout le poivre qui ſe recueillera dans ſes Etats à ſeize écus le bahar, qui eſt de trois cens ſoixante à trois

cens ſoixante-quinze livres peſant de France, à l'exception de la dixiéme partie, qu'il reſerve pour le commerce qu'il fait dans la Chine & dans le Japon : on peut avancer hardiment que ſi le poivre y croît auſſi abondamment qu'on l'eſpere, ce ſera la meilleure affaire qui ait encore été traitée dans les Indes pour la Compagnie, cette épicerie ſe pouvant tranſporter avec beaucoup de profit en Europe, à Bengalle, à la Côte de Coromandel Surate, Perſe & Molla. Comme la plus grande partie du poivre qui croît dans les Indes eſt preſqu'apreſent entre les mains des Hollandois, & que leur principal deſſein eſt de s'en rendre entierement les maîtres, on ne peut douter que s'il s'en recueille à Siam autant qu'on le peut eſperer, que la Compagnie n'y trouve beaucoup d'avantage ;

toutes les personnes qui ont tant soit peu de connoissance du commerce des Indes, sçavent que les Anglois estimoient leur Comptoir de Bantam comme le plus profitable de tous ceux qu'ils ont dans les Indes; ils y envoyoient chaque année six à sept Navires qui n'en remportoient que du poivre, & quelques marchandises qu'ils tiroient de Tonquin, de la Chine & du Japon par le moyen des Comptoirs qu'ils entretenoient dans l'Isle de Formose & à Aimoy, & l'on peut juger par les poursuites qu'ils ont faites en Europe, & par la diminution des Actions de leur Compagnie, combien ils estimoient Bantam, la verité est que les voyages de l'Europe à Siam seront plus longs que ceux de Bantam, mais cette difference ne sera pas beaucoup considerable, quand la Compagnie fera partir

ſes Navires en bonne ſaiſon, & quelques avantages qu'on peut trouver à Siam plus qu'à Bantam, pourront faire paſſer par deſſus cette difference ; les Navires de la Compagnie peuvent arriver à Siam en deux ſaiſons ; ceux qui partiront de France dans le mois de Decembre, y peuvent arriver dans les mois de Juin & Juillet, & en repartir en Septembre & Octobre, pour arriver en Europe en Mars & Avril, & ceux qui partiront de France en Fevrier & Mars, peuvent arriver à Siam en Août & Septembre, & repartir en Novembre & Decembre pour arriver en France en Juin & Juillet. La navigation de Bantam à Siam depuis la fin de May juſqu'au commencement de Septembre, n'eſt ordinairement que de quinze jours ou un mois, & celle de Siam à Bantam depuis la fin de Septembre juſqu'au quin-

ze Janvier, n'eſt pas plus longue ; les Navires qui ne tireront pas plus de quatorze à quinze pieds d'eau peuvent entrer dans la riviere de Siam, & y monter plus de vingt à vingt-cinq lieues, ils peuvent s'y radouber, & tous les materiaux neceſſaires pour cela s'y rencontrent facilement, ainſi que toutes ſortes de vituailles & de rafraichiſſemens, on pourroit y trouver du ſalpêtre pour leſter des Navires, mais il eſt un peu cher, on pourroit ſe ſervir de cuivre de Japon, ſi on y trouvoit ſon compte ; on peut l'avoir quand les Navires arrivent à ſeize ou dix-ſept écus le pikle, qui eſt cent vingt à cent vingt-cinq livres poids de France, il n'eſt pas neceſſaire de dire que toutes les marchandiſes qui ſe tirent de la Chine, du Japon & du Tonquin, ſe peuvent trouver à un prix raiſonnable à Siam.

Si la Compagnie prenoit la résolution de s'établir fort avant au Tonquin, il n'y a point de lieu avec lequel il puisse avoir plus facilement communication qu'avec Siam, il n'est besoin que d'un petit louere ou d'une double chaloupe pour faire ce commerce, qu'on feroit partir de Siam dans le mois de Juillet pour y retourner en Decembre, & on auroit encore du temps pour charger les effets qu'on en auroit apporté sur les Bâtimens, qu'on expedieroit en ce temps là pour France.

La Compagnie peut faire au Tonquin le negoce que font les Compagnies d'Angleterre & d'Hollande, lesquelles en tirent quantité d'étoffes, de musc & de soie, l'on avoit chargé sur le Soleil d'Orient environ deux mille quatre cens onces de musc, qui ne revenoit pas à la Compagnie

dans le Tonquin à ſept livres l'once, de la ſoie qui ne revenoit pas à trois livres la livre, & des relans & d'autres étoffes ſur leſquelles on ne pouvoit manquer de trouver en France cent cinquante & deux cens pour cent de profit, & peut-être davantage; le muſc de Tonquin eſt le meilleur & le moins alteré qu'il y ait au monde, & quoiqu'il n'ait été vendu dans la derniere vente que la Compagnie a faite à Rouen que quinze à ſeize livres l'once, il eſt certain néanmoins qu'il ſe vend ordinairement en Angleterre & Hollande plus de vingt & vingt-deux livres la livre au moins ſuivant les prix courants que nous avons reçu dans les Indes les années dernieres. Il faut demeurer d'accord que la ſoie de Tonquin n'eſt pas ſi bonne que celle de la Chine, de Bengalle, de Perſe & d'Italie, cependant les

Anglois en emportent en Europe. Il faut encore remarquer que quoiqu'un Navire ſoit chargé, on y peut mettre pour trente ou quarante mille écus de marchandiſes de Tonquin, qui eſt de peu de volume. Il ſe pourroit auſſi debiter à Siam chaque année pour dix ou douze mille écus de ſoie & d'étoffes à quarante & cinquante pour cent de profit.

Les draps d'Europe ſe debitoient avec beaucoup d'avantage à Siam, & c'étoit le ſeul negoce qu'y faiſoit la Compagnie d'Angleterre; les Anglois y portoient auſſi des olctraſk & des perpétuannes que les Chinois achetoient pour porter à la Chine & au Japon, mais le bruit court que toutes ſortes de draperies ſont défendues dans cet Empire, & on en pourra cependant debiter pour la Chine; il faut que les draperies ſoient de couleur noire,

bleue, violet, pourpre, quelque peu de gris brun, de rouge & de vert.

Il ſe peut auſſi conſommer du corail travaillé, & peut-être du gris pour la Chine, ainſi que de l'ambre brut depuis dix à ſeize & vingt pieces à la livre, & qu'il ſoit le plus tirant ſous la couleur de citron qu'il ſe pourra.

Un Bahar eſt trois pikles, le pikle eſt de cent vingt à cent vingt-cinq livres poids de France, ou cent Cattis poids de la Chine; le Cattis de Siam eſt le double de celui de la Chine.

On parle à Siam par Catti; le Catti vaut cent rous ou cent cinquante livres de France: il y a quatre-vingt Ticals dans le Catti, quatre Mayons dans le Tical, deux Fouans dans le Mayon, & deux Sompayes dans le Fouan. La petite monnoye eſt des Cauris, dont on donne or-

dinairement quatorze à ſeize cens pour un Mayon, ſuivant la quantité qu'on en apporte dans le pays.

Il faut apporter de France à Siam des pataques & des écus de France.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux ce *Nouveau Voyage autour du Monde, par le ſieur L. G. de la Barbinais*, & j'ai crû qu'il ſeroit inſtructif ſur le fond des choſes, & agreable par la maniere dont il eſt écrit. Fait à Paris ce 24. Mars 1724. FONTENELLE.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux cette addition aux Voyages de M. L. G. de la Barbinais, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 27. Juin 1728. FONTENELLE.

TABLE

DES MATIERES
Contenues dans les trois Volumes.

On avertit que les chiffres Romains marquent le Tome, & le chiffre Arabe indique le nombre des Pages.

A

C.

D.

F

H.

I.

K.

L.

P.

S.

Fautes à corriger, au Tome deuxième.

Page 49 l. 19. trivleins, *lis.* trivileins.
Page 100. l. 25. ed, *lis.* de.